UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878304 3

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY
ST. BASIL'S SEM LIBRARY
TRANSFERRED

15512

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1889-1890

I

LES AVERTISSEMENTS DE L'AUTRE MONDE

II

LES ADIEUX DU SAUVEUR

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Instructions du T. R. P. Jacques-Marie Louis MONSABRÉ, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Retraites pascales* 1889-1890. — I. *Les Avertissements de l'autre Monde.* — II. *Les Adieux du Sauveur.* — Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. MARIE-JOSEPH OLLIVIER,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :
FR. THOMAS BOURGEOIS.
Prieur provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1889-1890

I

LES AVERTISSEMENTS DE L'AUTRE MONDE

II

LES ADIEUX DU SAUVEUR

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DEUXIÈME ÉDITION

a. F. Simard
6.1.92

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1890

S

FEB 10 1960

SEMAINE SAINTE — 1889

LES AVERTISSEMENTS

DE L'AUTRE MONDE

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

LE SOUVENIR DES MORTS

« Charitas fraternitatis maneat in vobis. » .... Mementote vinctorum tanquam simul vincti. (HEB., cap. XIII, 5.)

MESSIEURS,

L'excursion théologique que nous avons faite dans l'autre monde, en nous éclairant sur la grande question de nos destinées, a dû nous inspirer de salutaires réflexions. — « Faites-moi connaître ma fin, disait le Psalmiste, afin que je sache ce qui me manque : *Notum fac finem meum, ut sciam quid desit mihi*[1]. »

1. Psalm. VIII.

Il est impossible, en effet, de se mettre en face des conclusions de la vie humaine, si honteuses et si terribles d'un côté, et d'un autre si glorieuses et si désirables, sans se replier sur soi-même, et sans se demander à laquelle de ces conclusions on se prépare.

Je voudrais, Messieurs, accentuer davantage, s'il est possible, ce mouvement de retour sur nous-mêmes, en méditant avec vous, pendant cette retraite, les avertissements qui nous viennent des lieux que nous avons visités et des mystères que nous avons étudiés.

Le premier avertissement nous vient du purgatoire. L'Église nous le transmet en empruntant à l'apôtre saint Paul ces paroles : — « Ayez la charité des frères... Souvenez-vous de ceux qui sont enchaînés comme étant enchaînés vous-mêmes. » — Nous savons que le plus grand nombre de ceux qui nous quittent traversent, avant d'arriver à l'éternelle béatitude, des abîmes où l'âme endure d'inénarrables souffrances. Souvenons-nous de ces malheureux pour leur être utiles et pour servir nos propres intérêts : « *Mementote vinctorum, tanquam simul vincti.* »

I

La mort est impitoyable et cruelle à nos affections. Quand elle a frappé ceux que nous aimons : pères, mères, époux, épouses, enfants, frères, sœurs, amis, il semble qu'elle nous a arraché la moitié de notre âme. Nous la maudissons ; et, en entendant nos gémissements, en voyant couler nos larmes, on dirait que nous sommes pour jamais inconsolables. Mais les plus belles douleurs se fatiguent de leurs excès. Nous nous habituons aux séparations, nous laissons profaner par la main du temps les reliques sur lesquelles s'est déversé notre deuil, nous les abandonnons, nous les oublions, et, il se fait, petit à petit, dans nos cœurs, un néant plus triste et plus cruel que celui de la tombe. Qu'il y a peu d'âmes tenaces dans l'amour des absents, et fidèles au souvenir des chers morts !

L'Église, qui connaît notre inconstance, ne veut pas que ses enfants en pâtissent dans l'autre monde. Elle ne cesse de rappeler à notre mémoire

ceux qui ont disparu de cette terre. Le soin qu'elle prenait jadis de grouper leurs dépouilles dans l'enceinte et autour de ses temples, les graves et touchantes cérémonies de leurs funérailles, les solennités funèbres qui les ramènent périodiquement, tous ensemble et dans tout le monde catholique, auprès de nos autels, la place qu'elle leur a réservée dans le saint sacrifice et dans les prières qu'elle nous fait réciter tous les jours : autant de pieuses industries par lesquelles elle nous invite au souvenir, et nous dit : *Mementote*. Il nous suffit d'être chrétiens pour comprendre ces invitations de notre mère commune; notre indifférence et nos oublis seraient une injure à sa sollicitude et aux droits sacrés que Jésus-Christ lui a donnés sur la direction de nos actes religieux.

Mais, entendez-le bien, Messieurs, le souvenir que l'Église demande de nous n'est pas un souvenir larmoyant et de pure affliction : c'est un souvenir efficace, un souvenir d'action et d'assistance, car il s'agit des membres souffrants d'une société à laquelle les trépassés n'ont pas cessé d'appartenir. — Cette assistance est en notre pouvoir quoi qu'en dise une hérésie inintelligente et barbare dont j'ai réfuté les erreurs à l'endroit du

purgatoire[1]. Jamais elle ne nous persuadera que notre assistance humaine puisse faire tort à la plénitude et à la souveraine efficacité des mérites de Jésus-Christ, puisque nous avons la conviction de ne pouvoir rien faire sans lui, et que, en travaillant à la délivrance de ceux qui nous sont chers, nous lui assurons la gloire de faire des sauveurs en même temps que des sauvés.

Nous pouvons donc assister les âmes du purgatoire; et ce pouvoir a ses premières et profondes racines dans la similitude de nature qui établit entre tous les hommes une vaste communion. Munis des mêmes moyens de mériter devant Dieu, pourquoi ne pourrions-nous pas nous prêter secours et assistance dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre temporel? Il ne se peut pas que notre misérable corps soit l'unique instrument et l'unique objet de notre charité, et que nous nous bornions à des témoignages vulgaires de la fraternité qui unit entre eux les enfants d'un même père. Un homme riche peut payer les dettes des malheureux auxquels son bon cœur s'intéresse,

1. Cf. *Exposition du dogme catholique*. Quatre-vingt-dix-septième conférence : *Le purgatoire*, deuxième partie.

et les délivrer de l'oppression et de la captivité; pourquoi celui qui est riche de vertus, de bonnes œuvres et de mérites ne pourrait-il pas se servir de ces trésors spirituels pour secourir des âmes captives qui attendent de lui leur délivrance? Il ne me semble pas que Dieu veuille interdire ces fraternelles communications entre les sources mêmes de la vie humaine, puisque la plus grande œuvre de son amour, la rédemption, est fondée sur la similitude de nature et la réversibilité des mérites.

Nous comprendrons mieux cette loi, Messieurs, et l'application que nous en pouvons faire, si nous considérons que nos rapports spirituels ont été anoblis et rendus plus intimes par la grâce. La nature fait de nous une société fraternelle, la grâce fait de nous un corps mystique, si merveilleusement constitué et ordonné qu'aucune unité sociale ne peut donner une idée de sa parfaite unité. — « Le sang du Christ, dit l'Apôtre, a rapproché ceux qui étaient éloignés les uns des autres[1]. — Il a saisi, pénétré, ramassé en un seul

1. Qui eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi (Ephes., cap. II, 13.)

corps tous les hommes et tous les peuples afin qu'ils puissent participer aux mêmes biens[1]. — Oui, nous qui sommes beaucoup, nous ne sommes pourtant qu'un seul corps : *Multi unum corpus sumus*[2]. — Dans ce corps, les membres agissent les uns pour les autres ; chaque membre appartient aux autres membres[3] — et l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres[4]. » Comprenez bien, Messieurs, ce mystère de physiologie sacrée : n'étant qu'un seul corps, nous avons tous une même vie, et, dans la communication universelle de cette même vie, chaque membre peut dire : *Particeps ego sum omnium*[5]. Sans doute dans le corps mystique auquel nous appartenons, ainsi que dans notre corps naturel, la vie ne peut pas se communiquer aux membres morts que Dieu a été obligé de séparer des membres vivants, mais les membres souffrants, qui tiennent encore

1. Gentes esse cohæredes, et concorporales et comparticipes. (Ephes., cap. III, 6.)
2. I Cor., cap. x, 17.
3. Singuli autem alter alterius membra. (Rom. cap. XII, 5.)
4. Ut abundantia... inopiæ sit supplementum. (II Cor. cap. VIII, 14.)
5. Psalm. CXVIII.

au tronc sacré que la grâce vivifie peuvent recevoir de tous les membres sains de salutaires et fertiles effluves qui les délivrent de leurs maux.

Nous sommes un seul corps, et dans ce corps il y a des membres pleins de sève qui font plus qu'il ne faut pour entretenir leur propre vie et obtenir leur plénitude. Ne leur est-il pas dû une récompense pour la surabondante activité qu'ils déploient dans la vie commune? Et la plus douce récompense qu'on puisse leur accorder, n'est-ce pas de faire le bien et de donner de soi?

Cette consolante doctrine est une invitation à tous les cœurs sensibles et généreux, dont l'amour fidèle garde le cher souvenir de ceux que la mort nous a ravis. Mais j'insiste, Messieurs, sur nos rapports spirituels avec les trépassés, et veux vous prouver que le pouvoir de les secourir nous impose le devoir de travailler à leur délivrance.

Je n'ai pas à vous reprocher, je l'espère, les monstrueuses iniquités qu'on rencontre dans certaines familles, où l'on ne tient aucun compte des intentions, des désirs et même des ordres formels de ceux qui veulent s'assurer des suffrages après leur mort. Si vous êtes coupables de ce côté, c'est moins par mauvaise volonté que par oubli. Or,

l'amour, la reconnaissance, la compassion, la religion, la justice protestent contre cet oubli.

L'amour ne doit-il pas être plus fort que la mort ? Nous avons aimé ceux qui ne sont plus de ce monde. Quand ils sont partis pour les rivages de l'éternité, nos cœurs se sont brisés et nos yeux ont versé des torrents de larmes. Notre douleur était sincère ; mais maintenant qu'elle est apaisée, maintenant que la présence de ceux qui nous étaient chers ne parle plus à nos sens, leur souvenir se taira-t-il dans nos cœurs ? S'il en est ainsi, laissez-moi vous le dire, vous qui avez goûté les douceurs de l'amour, vous n'en étiez pas dignes. Ce que vous aimiez, c'était le bonheur de voir des yeux de la chair le miroir vivant de votre vie, la joie d'entendre dans un cœur un écho de vos affections : c'était vous-mêmes que vous aimiez, puisque votre égoïsme ne trouvant plus de quoi se contenter, il ne vous reste plus que l'ennui de faire du bien à ceux qui ne peuvent plus rien pour vous.

Et cependant, il y a, parmi ceux que la mort a moissonnés, des êtres bienfaisants qui vous ont donné, en ce monde, plus que les joies de l'affection. Vous êtes les rejetons de leur vie, vous avez

été l'objet de leur amoureuse sollicitude, vous avez recueilli les fruits de leurs labeurs ; et ils sont partis, peut-être, avant que vous ayez pu leur témoigner votre reconnaissance. Serait-il vrai que la mort a étouffé en vous ce sentiment sacré que nous appelons la mémoire du cœur, et vous a mis dans l'impuissance d'accomplir un devoir auquel une âme bien née ne renonce jamais? — Non, Messieurs. — La reconnaissance ne cesse jamais de voir le bienfaiteur dans le bienfait. Ne pouvant plus rien faire en ce monde pour les créanciers d'amour dont vous êtes les débiteurs, votre devoir est d'aller les chercher jusque dans les mains de la justice divine, et de leur offrir, en échange de leurs bienfaits, la bienfaisante assistance qui peut les délivrer de leur peine.

N'eussent-ils pas d'autre droit que l'inexprimable douleur de leur expiation, c'est assez pour émouvoir des cœurs chrétiens, et les déterminer, à défaut d'amour et de reconnaissance, à des actes de pitié. Nous avons compassion des grandes misères et des grandes douleurs de cette terre; mais quelle plus grande misère et quelle plus grande douleur que celles des pauvres âmes qui languissent loin de Dieu? Elles ont faim du sou-

verain bien qu'elles ont entrevu et qu'on leur a promis. Elles entendent de loin la voix des anges et des bienheureux qui les appellent à la patrie de leurs désirs. Elles voudraient s'élancer vers le lieu de l'éternel rassasiement et de l'éternel repos; mais, incapables de briser leurs chaînes et de franchir les flammes vengeresses qui les cernent de toutes parts, elles implorent les seuls amis qui puissent leur tendre une main secourable. Ces amis, c'est vous, Messieurs, vous qui ne pouvez pas rester insensibles à ce cri du plus grand des malheurs, après l'éternelle damnation : « O vous qui nous avez aimés, ayez pitié de nous, car la main du Seigneur nous a frappés : *Miseremini, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me*[1]. »

Ces âmes vous implorent et la gloire de Dieu les réclame. Dieu ne veut pas sacrifier sa justice, mais il est tout prêt à faire miséricorde, pour obtenir des justes, qu'il purifie, la louange parfaite qui convient à son infinie majesté. Assurément le purgatoire est un hymne de la douleur résignée, qui l'honore et réjouit son cœur; mais ce n'est que

1. Job., cap. XIX, 21.

dans la connaissance, l'amour et la béatitude du ciel qu'il peut faire sa suprême moisson de gloire. Hâter la délivrance des âmes qui languissent loin de lui, les unir aux chœurs des anges et des bienheureux, lui assurer ainsi ses plus grands honneurs, c'est, Messieurs, un acte de religion, et des plus relevés, que Dieu demande de nos cœurs chrétiens.

C'est, en même temps, un acte de justice. Enfants de l'Église, vous appartenez à une société spirituelle où la surabondance des mérites se capitalise et se communique à tous. Chacun de vous bénéficie de cette communication, par une multitude de grâces qui entretiennent dans vos âmes le courant de la vie chrétienne, et contribuent, dans la mesure de votre correspondance, à votre perfection morale et religieuse. N'est-il pas juste que, participant aux trésors de l'Église, vous participiez à ses charges? Or, la plus lourde charge de l'Église, c'est la dette expiatoire des défunts qui, ne pouvant plus rien pour eux-mêmes, attendent des vivants la solde sacrée qui doit mettre un terme à leur captivité. Il n'y a que les mauvais citoyens qui puissent refuser à la société spirituelle, dont ils sont membres, l'impôt de leurs prières et

de leurs bonnes œuvres, pour solder cette dette de l'autre monde.

Ajoutez, Messieurs, à cette obligation de justice, qui pèse indistinctement sur tous les chrétiens, une obligation plus étroite et plus rigoureuse, que vous avez créée vous-mêmes par vos fautes. Je ne crains pas de me tromper en affirmant qu'il y a, dans le monde des trépassés, des malheureux à qui votre vie a été funeste, et qui expient, en ce moment, des imperfections et des restes de péché où vous avez votre large part de responsabilité. Il n'est pas nécessaire d'énumérer ici toutes les influences malsaines par lesquelles une vie d'homme pénètre dans une autre vie. Interrogez votre mémoire et votre conscience; elles vous diront, mieux que je ne saurais le faire, tout le mal dont votre négligence, votre faiblesse ou votre perversité ont été causes, et à quelles réparations vous êtes tenus à l'égard de ceux qui souffrent présentement d'avoir été vos complices ou vos victimes.

Que de voix vous appellent au delà de la tombe et réclament votre assistance! Voix de l'amour, voix de la reconnaissance, voix de la compassion, voix de la religion, voix de la justice, s'unissent dans un même avertissement : « Souvenez-vous

des captifs de la justice divine : *Mementote vinctorum.* »

Messieurs, c'est merveille de voir avec quel héroïsme les saints ont répondu à cet avertissement : les uns, pleins de zèle et d'ardeur pour la gloire de Dieu et pieusement empressés de peupler le ciel d'éternels adorateurs; les autres, connaissant toutes les douceurs de l'union divine, et pénétrés d'une tendresse et d'une compassion immenses pour les pauvres âmes que tourmente la faim du bien suprême, dont elles ressentent mieux que les plus parfaits de ce monde la cruelle privation : ceux-ci multipliant les veilles, les jeûnes, les prières, les flagellations sanglantes, tous les supplices de la chair, pour payer à Dieu la dette d'expiation qu'il exige, et éteindre les flammes vengeresses de sa justice; ceux-là demandant à ressentir en leur âme toutes les tortures du purgatoire, et consentant aux plus épouvantables délaissements pour obtenir que Dieu se donne à ceux qui ont faim de le voir et de le posséder; presque tous faisant l'abandon de leurs mérites aux infortunés débiteurs de l'autre monde, et créant dans l'Église une généreuse émulation du *vœu héroïque* qui met, tous les jours, entre les

mains de la miséricorde divine un capital énorme d'œuvres expiatoires dont elle se sert pour payer la justice.

Je ne vous demande pas, Messieurs, une si grande charité : non pas que vous en soyez incapables, si Dieu vous en faisait la grâce ; mais tous n'ont pas la vocation de pareils holocaustes. Tout simplement, au nom de l'amour, de la reconnaissance, de la compassion, de la religion, de la justice, je vous demande de vous servir des moyens d'assistance que Dieu et l'Église ont mis à la disposition de tous les chrétiens : les bonnes œuvres, la prière, les indulgences, le saint sacrifice de la messe.

« Toute œuvre qui a pour principe la charité, disent les théologiens avec saint Thomas, peut être utile aux âmes du purgatoire[1] ; » car ces âmes, bien que n'appartenant plus à notre monde, nous sont unies par des liens que la mort n'a pu briser, et nous pouvons, à chaque instant, nous mettre en rapport avec elles par la direction de nos intentions. Lors même que nos bonnes œuvres ont pour

1. Quæcumque bona quæ ex charitate fiunt pro defunctis eis valere credenda sunt.

but immédiat de secourir les vivants, Dieu peut en extraire, au profit des pauvres de l'autre monde, les intentions tendres et délicates qui leur donnent du prix à ses yeux et sont le bien même de la charité. Que dis-je ? — Nous pouvons faire de notre vie une continuelle aumône, en offrant à Dieu, pour ceux que nous aimons, tout ce qui, dans nos travaux, nos privations, nos infirmités, nos maladies, nos revers, nos chagrins, peut avoir un caractère expiatoire.

L'occasion des bonnes œuvres nous manque-t-elle, ou sommes-nous empêchés d'en faire ? — Nous avons la ressource de la prière qui peut, chaque jour et à chaque instant du jour, aller frapper aux portes bienfaisantes, par où s'épanchent les miséricordes de Dieu sur les vivants et sur les morts. Nous savons bien demander à Dieu de nous délivrer des maux de cette vie ; oublions-nous quelquefois pour les chers absents qui ne peuvent obtenir que par nos suffrages d'être délivrés des maux de l'autre vie.

Avons-nous peu de confiance dans la valeur de nos bonnes œuvres et de nos prières ? — Renforçons-les par des emprunts faits au grand trésor dans lequel l'Église capitalise, avec les

mérites du Sauveur, les mérites de tous les saints. S'il y avait, par malheur, un prisonnier dans notre famille, nous ne nous contenterions pas d'implorer pour lui par le touchant spectacle de notre douleur, mais nous ferions agir, pour obtenir sa grâce et sa liberté, les plus hautes et les plus puissantes influences. Voilà l'indulgence ! Appliquée aux âmes du purgatoire, elle n'est rien autre chose que l'intercession des plus méritants, des grands seigneurs, du roi même de la société chrétienne, renforçant les démarches de notre amour auprès de la miséricorde divine.

Enfin, Messieurs, il nous reste l'œuvre par excellence, l'aumône inépuisable, la prière souveraine dans le sacrifice auguste où le Fils de Dieu nous donne sa vie et fait prier son sang. C'est pour nous tous qu'il s'immole sur l'autel ; mais, il semble que dans cette œuvre de mort il soit plus pressé de se mettre en rapport avec les morts qu'avec les vivants. Après qu'il eut poussé le dernier cri qui chassa son âme de son corps et entr'ouvrit la terre, la première chose qu'il fit fut de descendre chez les morts afin de les consoler et de leur annoncer leur délivrance. L'Église a compris son dessein, et pour s'y conformer,

aussitôt que l'immolation eucharistique est accomplie, elle s'empresse de recommander à Dieu les âmes de ceux que nous ont précédés dans le sommeil du tombeau. Ce n'est qu'après avoir évoqué leur cher souvenir qu'elle frappe sa poitrine et nous invite à dire : « Pensez à nous, pauvres pécheurs : *Nobis quoque peccatoribus.* »

C'est par tous ces moyens, Messieurs, que nous pouvons nous rendre Dieu propice et l'obliger à de miséricordieux relâchements de ses rigueurs à l'égard des âmes que sa justice purifie : *Talibus hostiis promeretur Deus*[1].

Malheureusement, nous comprenons mal nos devoirs, et, dans le culte de nos morts, nous tenons moins compte des avertissements de l'autre monde que de l'opinion du monde qui nous entoure. Nos pompes funèbres ne sont, la plupart du temps, que des démonstrations où la vanité se satisfait plus que l'amour. Les concours empressés, les chars, les tentures, les lumières, les fleurs, les monuments, les inscriptions, rien ne manque aux honneurs que nous rendons à la dépouille mortelle de nos parents et de nos amis, et, dans ces hon-

1. Heb., cap. XIII, 16.

neurs, il se fait chaque jour un envahissement de choses inutiles qui rappellent la fastueuse ostentation des païens, plus qu'elles n'attestent la foi des chrétiens.

Soyez chrétiens, Messieurs. N'oubliez pas les âmes qui souffrent pour ne penser qu'à la chair qui va pourrir ; comprenez que vos morts ont moins besoin d'honneurs que de secours. Leur âme est aux mains de la justice divine ; encore une fois, au nom de l'amour, de la reconnaissance, de la compassion, de la religion, de la justice, souvenez-vous des captifs de l'autre monde pour les assister : *Mementote vinctorum.*

II

Il me reste encore quelques mots à vous dire pour achever le commentaire des paroles que j'ai prises pour texte. Elles nous invitent à faire un retour sur nous-mêmes, et nous apprennent que le souvenir des morts peut nous être utile en ce monde et en l'autre.

« *Mementote vinctorum tanquam simul vincti.* » — En ce monde, Messieurs, il est bon, il est souverainement important de nous rappeler que les chaînes du péché préparent les chaînes de la justice divine. Or, les chaînes du péché nous les portons. Depuis longtemps, peut-être, elles meurtrissent nos âmes déshonorées. D'où vient que tant de malheureux n'en sentent pas le fardeau ? — Hélas ! de ce qu'ils ne regardent jamais au delà de cette vie, et de ce qu'ils sont sourds aux avertissements de l'autre monde. Si leur cœur se mettait en relation avec ceux qu'ils ont aimés, s'ils pensaient à leurs souffrances, ils comprendraient bien vite le danger de leur état, et ils se hâteraient de briser des chaînes qui les menacent

aujourd'hui, non pas d'une peine temporaire, mais d'une éternelle et effroyable captivité. J'ai vu plus d'une conversion opérée par le souvenir des morts et j'ai pu me convaincre de l'efficacité de ce solennel avertissement : « *Mementote vinctorum tanquam simul vincti.* »

N'eussiez-vous pas besoin de conversion, Messieurs, le culte des morts n'en serait pas moins utile à votre vie chrétienne. Vous savez pourquoi Dieu exerce dans l'autre monde les rigueurs de sa justice contre ceux que sa miséricordieuse bonté appelle au bonheur éternel. Ils ont la grâce, ils aiment, ils voudraient s'envoler au ciel, mais les fautes inexpiées qu'ils ont commises les retiennent jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette de pénitence. S'il leur était permis de revenir en ce monde, avec quelle vigilance et quel soin ils éviteraient cette multitude de fautes légères auxquelles nous ne pensons pas ; avec quel empressement ils offriraient à Dieu les satisfactions qu'il exige pour les fautes graves que le repentir a effacées ! — Eh bien, Messieurs, ce dont nos chères âmes sont incapables, nous le pouvons faire. Il est impossible que nous pensions sérieusement à leur douloureuse captivité, sans jeter un regard sur

nos propres chaînes, sans nous corriger de cette déplorable légèreté qui multiplie, comme à l'infini, dans notre vie chrétienne, les petites prévarications ; de cette détestable mollesse qui nous fait reculer devant les plus faciles expiations et grossit chaque jour notre dette de peines, au compte de la justice divine ; de cette funeste imprévoyance qui nous prépare pour l'autre vie des douleurs auxquelles celles du temps présent n'ont rien de comparable [1].

Les peines de l'autre vie nous ne les éviterons pas, Messieurs, si appliqués que nous soyons à nous purifier ici-bas ; et c'est alors qu'il sera bon pour nous de nous être souvenu des morts et de leur avoir été secourables. Vous connaissez la loi des répartitions de la miséricorde divine : — « Elle se mesure sur la nôtre : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*[2]. — Nous serons traités comme nous aurons traité les autres : *Qua enim mensura mensi fueritis, et remetietur vobis*[3]. » — Si donc nous avons été

1. Cf. *Retraites pascales*, 1885. Jeudi saint, quatrième instruction : *Châtiment du péché.*
2. Matth., cap. v, 7.
3. Matth., cap. vii, 2.

oublieux et négligents à l'égard de ceux qui avaient droit à nos suffrages et à notre assistance, Dieu permettra que nous soyons oubliés et négligés. Dussions-nous avoir la bonne fortune que n'ont pas eue nos parents et nos amis, de laisser après nous des cœurs fidèles et dévoués ; dussions-nous prendre toutes sortes de précautions pour nous assurer des suffrages après notre mort, Dieu saura bien écarter de nos âmes ingrates les secours qui leur sont adressés et nous faire payer jusqu'au dernier denier de notre dette de péché : « *Non exies inde donec reddas novissimum quadrantem*[1]. » Ce que l'on a voulu faire pour nous ne sera pas perdu, et tournera au profit des âmes pieuses qui ont su comprendre et mettre en pratique cet avertissement d'outre-tombe : « *Mementote vinctorum tanquam simul vincti.* »

L'Ecriture a bien dit, Messieurs : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés des peines de leurs péchés. » Ils y gagnent une plus prompte possession du bonheur éternel, Dieu y gagne sa gloire, et nous y gagnons de mieux comprendre les

1. Matth., cap. v, 26.

dangers de l'impénitence, la nécessité d'une prompte et parfaite expiation, et les avantages de la miséricorde spirituelle qui sert si bien nos intérêts d'outre-tombe : « *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.*[1] »

1. II Mac., cap. XII, 46.

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

LE CHEMIN DE LA PERDITION

« Lata porta, et spatiosa via quæ ducit ad perditionem. »
(MATTH., cap. VII, 13.)

MESSIEURS,

Il y a de plus profonds, de plus vastes abîmes que ceux où les âmes justes achèvent leur purification avant d'entrer au ciel. Nous les avons visités et nous y avons vu une foule de misérables éternellement maudits et suppliciés par la justice divine. Victimes d'un criminel avortement, ils ont emporté de cette vie une volonté perverse que rien ne peut plus ni redresser ni fléchir ; ils ont outragé, jusqu'à la dernière heure, l'amour infini

qui les sollicitait, et l'ont armé de rigueurs vengeresses que rien ne peut plus conjurer. Ils souffrent de la privation de tout bien ; ils se désespèrent de ne point voir la fin de leurs maux ; ils s'accusent d'en être les auteurs. S'attendrir sur leur sort serait insulter à la justice de Dieu, sans apaiser leur colère ; leur malheur ne peut plus nous arracher que ce cri d'effroi : — « Il est horrible pour le pécheur de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*[1]. »

Il est difficile, me direz-vous, d'arriver à un tel excès de perversité qu'on puisse mériter de si grandes peines ; et le chemin qui conduit à l'éternel abîme ne peut être qu'un sentier sauvage et perdu où s'égarent les rares monstres qu'on voit apparaître, de temps en temps, dans l'humanité. — Détrompez-vous, Messieurs ; les réprouvés ne sont, hélas ! que trop nombreux dans l'enfer, et si vous voulez bien prêter l'oreille à l'avertissement qu'ils vous donnent, vous les entendrez répéter tous en-

1. Heb., cap. x, 31. — Cf. *Exposition du dogme catholique*. Quatre-vingt-dix-neuvième conférence : *L'enfer, nature des peines.*

semble cette parole du Sauveur : — « La porte et le chemin qui conduisent à la perdition sont larges et spacieux ; et il y en a beaucoup qui entrent par là : *Lata porta, et spatiosa via quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam*[1]. »

Un grand nombre d'entre vous, Messieurs, marchent, sans y penser, sur ce vaste chemin de perdition ; non par le fait d'une scélératesse impie qui ne veut tenir compte ni de Dieu, ni du devoir, ni de l'éternel avenir, mais par suite d'un aveuglement fatal qui vous fait subir l'entraînement de la foule sur une route facile, sans que vous puissiez vous décider à prendre un autre chemin, pour arriver au terme où Dieu vous appelle : aveuglement sur vous-même et sur la conduite de Dieu à votre égard ; aveuglement sur l'état de votre nature, la gravité et le nombre de vos fautes, aveuglement sur la bonté et la miséricorde divines.

Puissé-je vous guérir de cet aveuglement, vous séparer de la foule qui vous entraîne, vous retirer de la route spacieuse qui conduit à la perdition,

1 Matth., cap. VII, 13.

et vous décider à prendre le chemin qui conduit à la vie. C'est mon plus vif désir et la grâce que je demande à Dieu.

I

Une de nos erreurs les plus communes, Messieurs, est de nous imaginer que notre nature, telle que nous la recevons actuellement de la génération, est équilibrée de manière à ce qu'on puisse la tourner aussi facilement vers le bien que vers le mal, et qu'il suffit pour cela d'un acte de volonté, qu'il nous est loisible de produire quand il nous plaira. Nous avons bien entendu parler d'un certain péché originel, qui, dit-on, a diminué l'empire des hautes facultés de notre âme et renforcé les exigences des passions, mais, pratiquement, on n'en tient guère compte. C'est à tort, Messieurs, car ce premier aveuglement élargit singulièrement pour nous le chemin de la perdition.

Rien n'est plus certain que la blessure dont notre nature a été atteinte par la prévarication de

notre premier père; que le trouble de l'harmonie primordiale qui était la raison même de la justice originelle; que la déchirure de ce merveilleux tissu de vie divine et de vie humaine où la subordination créait l'unité; que la privation des dons gratuits en vertu desquels les puissances supérieures de notre être gouvernaient despotiquement les inférieures. Rien n'est plus certain que l'aveugle impétuosité avec laquelle les passions, originairement enchaînées par la raison et soumises au libre arbitre, se portent vers leur propre bien. Les grandes et nobles âmes se plaignent de leurs révoltes. « J'ai été conçu dans le péché, disait le Psalmiste, je suis le fils d'une femme qui a reçu dans son sein la vieille iniquité du monde, voilà, mon Dieu, la cause des fautes pour lesquelles j'implore votre miséricorde[1]. » — Et saint Paul après ses ravissements : « Je sens dans mes membres une loi maudite qui milite contre la loi de Dieu ; je ne fais pas le bien que je veux; je fais le mal que je ne veux pas; malheureux homme que je suis! Qui donc me délivrera de ce corps de

1. Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea. (Psalm. L.)

mort[1] ? » — Les païens eux-mêmes se sont attristés de ces combats et de ces défaillances de la nature : « Je vois le bien, disait l'un d'eux je l'approuve et cependant je fais le mal : *Video meliora proboque, deteriora sequor*[2]. »

Il résulte de là, Messieurs, non pas l'impuissance radicale et absolue de faire le bien, comme l'ont prétendu certains hérétiques, mais, selon la doctrine de l'Eglise, l'impuissance d'observer tous les commandements de Dieu et, par conséquent, d'éviter tous les péchés graves sans le secours de la grâce. D'où l'obligation pour chacun de nous de résister de bonne heure aux entraînements de nos convoitises, et de demander à Dieu les grâces dont nous avons besoin pour en triompher.

Est-ce bien ce que vous faites, Messieurs? Hélas! non. A l'âge où l'âme plus proche de l'innocence des jeunes années, plus saine et plus vigoureuse, pourrait s'assurer par de faciles combats d'impor-

1. Non enim quod volo bonum hoc facio sed quod nolo malum hoc ago... Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ... Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus. (Rom., cap. VII, 19, 23, 24.)

2. Ovid.

tantes victoires, la plupart d'entre vous capitulent lâchement devant les premières exigences des appétits, prétendant qu'on ne peut rien contre l'irrésistible poussée de la jeunesse, et qu'un temps viendra où ils se rendront maîtres du mouvement qui les entraîne vers le mal ; la plupart d'entre vous ont peur de demander à Dieu sa grâce, ou n'y songent pas, parce qu'ils n'en comprennent pas l'absolue nécessité.

Aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas se former et grandir en eux cette terrible puissance qu'on appelle l'habitude : l'habitude, poison subtil qui endort la conscience, tyran domestique qui opprime la liberté, rend inefficaces, et souvent presque impossibles, les nobles résolutions et les généreux efforts dont dépend notre retour au bien ; l'habitude qui, je vous le disais l'année dernière, devient en nous comme une seconde nature, d'où procèdent, sans répugnance et sans malaise, toutes sortes d'actes pervers[1].

Encore, si vous vous rendiez bien compte de la gravité de ces actes ! — Mais non. Votre aveugle-

1. Cf. *Retraites pascales*, 1888. Lundi saint, première instruction : *La mort et le péché*, deuxième partie.

ment leur applique de fausses mesures qui les diminuent à vos yeux, sans les rendre moins odieux à Celui qu'ils offensent. Vous vous imaginez, par exemple, qu'il n'y a de mortel et de digne de damnation que les péchés monstrueux par lesquels l'homme se déclare ouvertement ennemi de Dieu, le renie, se sépare de lui, renonce à lui ; ou bien encore ces crimes abominables que le monde frappe d'une universelle réprobation ; vous vous imaginez qu'il n'y a pas dans les instincts vicieux de la nature une si grande malice que Dieu soit obligé de recourir aux rigueurs barbares d'une éternité malheureuse, pour punir ceux qui obéissent à leur entraînement ; vous vous imaginez que, si l'on conserve la foi ou un certain amour du juste et de l'honnête, on peut être à l'abri de l'éternelle malédiction et de l'éternel supplice dont doivent pâtir les réprouvés. — Erreur, Messieurs ! Le péché, d'après la théologie, est la transgression d'une loi divine. Que la loi divine soit écrite dans notre conscience, qu'elle nous soit intimée par ceux qui ont reçu de Dieu mission de nous faire connaître ses volontés, il n'importe ; dès que la transgression est grave, clairement connue de l'intelligence et pleinement consentie par la vo-

lonté, elle constitue une faute mortelle et damnable, parce qu'elle produit, quoique nous ne le veuillions pas directement et formellement, ce criminel renversement de fins qui met la créature à la place de Dieu.

Dans ces conditions, comptez, si vous le pouvez, toutes les transgressions graves dont vous vous êtes rendus coupables et qui n'ont pas encore été réparées par une sincère pénitence. Et, je vous en prie, ne vous laissez pas aveugler, dans cet intéressant calcul, par des préjugés grossiers qui réduisent le nombre des fautes mortelles que vous pouvez commettre à ces quelques méfaits ou forfaits que châtie la justice humaine.

On entend souvent dire qu'un homme est irréprochable parce que son exacte probité, l'urbanité de son caractère, la correction de sa vie publique ne donnent prise à aucune loi de nos codes criminels : ce que le peuple traduit couramment dans son langage par ce dicton : « Je n'ai ni volé ni tué ; je suis un honnête homme. »

Je ne prendrai pas la peine, Messieurs, de faire une thèse de morale, pour discuter cette honnêteté à bon marché. Il me suffit de faire appel à vos consciences de chrétiens, et de les mettre en face

du code criminel de Dieu, pour vous convaincre que l'on vole et que l'on tue plus souvent qu'on ne croit, et que l'on peut, quoique pense de nous le monde, tomber sous le coup des peines terribles que Dieu tient en réserve pour châtier les transgresseurs de ses commandements.

Dieu a droit à sa gloire. Il la demande et veut que nous la lui rendions de bon cœur : « *Bono animo gloriam redde Deo*[1]. » Il a juré qu'il n'en ferait l'abandon à personne : « *Ego Dominus, gloriam meam alteri non dabo*[2]. » Il menace de la dernière misère ceux qui la lui refusent : « *Si noluceritis... ut detis gloriam nomini meo, mittam in vos egestatem*[3]. » Or, toutes ces vies dont les jours se passent sans que l'âme, courbée vers les choses de la terre, songe à s'élever vers Dieu : vies muettes et toutes profanes, où l'on n'entend jamais le murmure de la prière et où l'on ne voit se produire aucun acte religieux ; toutes ces vies où l'on ne tient aucun compte des moyens que Dieu lui-même a daigné nous indi-

1. Eccli., cap. XXXV, 10.
2. Isaï., cap. XLII, 8.
3. Malac., cap. II, 2.

quer pour nous mettre en rapport avec lui, où l'on traite à la légère, sinon avec mépris, les pratiques de piété et de pénitence que l'Eglise nous impose, sous peine de péché grave ; toutes ces vies où l'âme ne s'inquiète jamais ni de sa fin dernière, ni de son état présent, où la foi réclame sans cesse contre la fausse conscience, quand elle ne s'endort pas avec elle du profond sommeil de l'indifférence et de l'oubli ; toutes ces vies, enfin, dont on pourrait presque dire, comme saint Paul de la vie des païens, qu'elles sont sans Dieu, n'est-ce pas un vol, un vol considérable, perpétuellement fait à la gloire de Dieu ?

Pour ce qui regarde le prochain, les honnêtes gens selon le monde n'ont sans doute pas à se reprocher ces grossiers attentats qui peuplent les prisons de voleurs, d'escrocs, de filous, de faussaires ; mais ne sont-ils pas imbus de cette détestable maxime : qu'il faut avoir, avoir beaucoup et promptement, afin de jouir le plus tôt possible ? Sous l'influence de cette maxime, combien traitent les affaires avec une activité fiévreuse qui les transforme en un jeu immoral, avec cette habileté suspecte qui sait se livrer, sous le couvert de la légalité, à des opérations qu'une conscience hon-

nête ne peut absoudre; combien seraient empêchés d'écrire sur tout ce qu'ils possèdent ces deux mots : *Fructus justitiæ*. Fruits de la justice !

Dans un autre ordre de bien et de propriété, n'est-il pas vrai, Messieurs, que la criminelle indulgence du monde pour les amours adultères pousse à ces brigandages domestiques qui déshonorent secrètement les familles? Et n'est-ce pas un voleur de la pire espèce celui qui ne ravit un cœur à qui doit seul le posséder que pour outrager dans la chair ses droits les plus délicats et les plus sacrés ?

Je veux bien que les mains soient nettes de sang et les cœurs vides de désirs homicides. Cela veut-il dire que personne ne conspire contre la vie humaine, que personne n'attente à la vie humaine? — Non, Messieurs. — Vous savez trop bien qu'il y a par le monde des calculateurs défiants et abjects, qui, par un vice honteux et lâche, suppriment la vie, au moment même où, selon les lois de la Providence, elle devrait se produire; qui, pour s'épargner les soucis et les embarras de la paternité, sans se priver d'une jouissance, ont recours à des artifices inconnus de la bête; qui, en

limitant la famille, épuisent la fécondité des peuples dont ils devraient accroître la force vitale, et les condamnent à l'écrasement des nations prolifiques, toujours prêtes à envahir et à posséder le monde. « Que celui qui peut comprendre comprenne : *Qui potest capere capiat*[1]. »

Mais ce que tout le monde peut comprendre, c'est qu'il est une vie qu'on doit respecter plus que la vie du corps, la vie publique. Vie de notre bonne renommée, circulant dans les artères et les veines de la société, vie de notre honneur, faite d'estime et de considération, vie si chère aux nobles âmes qu'elles la préfèrent à la vie de la chair et du sang, et sont accoutumées de dire : — J'aimerais mieux mourir que de vivre déshonoré. — Or, Messieurs, on attente à cette vie par des coups de langues pires que des coups de poignards; on peut tuer cette vie par des calomnies qui imputent de faux crimes, ou par des médisances qui font sortir de l'ombre et livrent en pâture à la curiosité publique des secrets honteux, dont aucun autre intérêt que ceux de la haine, de la jalousie ou de l'amour-propre ne réclamait la révélation.

1. Matth., cap. XIX, 12.

Plus précieuse et plus sacrée encore est la vie de l'innocence : cette primitive candeur et cette sainte ignorance de l'âme, qui lui permettent de marcher tranquille et confiante dans les voies de la vertu. Jésus-Christ l'a aimée d'un amour tendre et a suspendu la foudre de ses anathèmes sur la tête des misérables qui attentent à la vie de l'innocence par le scandale. Et, cependant, Messieurs, rien de plus commun que ce crime. L'homme ne sait pas être vicieux dans le secret de sa vie intime ; il se fait souvent une gloire d'étaler la corruption de son esprit et de son cœur ; il a du plaisir à en parler ; et, bien loin que l'innocence le tienne en respect, il éprouve une diabolique jouissance à la corrompre, et trouve le péché meilleur et de plus haut goût s'il peut y faire participer ceux qui ne le connaissaient pas. Le monde est plein de meurtriers qui ont à se reprocher la mort spirituelle de quelque âme innocente.

Que dis-je, Messieurs ? Tout pécheur devient homicide ; car, vous le savez, il est en nos âmes une vie surnaturelle et divine, sans laquelle on peut dire de nous avec l'apôtre saint Jean : « On t'appelle vivant, mais tu es mort : *Nomen habes*

ST. BASIL SEMINARY LIBRARY

quod vivas sed mortuus es[1]. » Cette vie, le Christ nous l'a donnée au baptême, et l'a fortifiée par ses sacrements, mais elle ne résiste pas à l'invasion du péché. Toute faute grave d'orgueil, d'ambition, d'avarice, de haine, de colère, d'intempérance, de luxure, est un coup mortel porté à la vie de Dieu dans nos âmes ; un coup qui retentit jusqu'au Christ immortel, « le crucifiant de nouveau, dit l'apôtre saint Paul, et le livrant à l'ignominie de la croix, pour notre propre compte : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et illum ostentui habentes*[2]. »

Maintenant, Messieurs, dites-moi s'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont ni volé, ni tué ? — J'ai tenu à vous présenter sous cette forme un examen de conscience, pour protester plus énergiquement contre cette idée que caressent nos passions trop promptes à se rassurer : à savoir, qu'il est difficile et rare de faire un péché mortel, punissable d'une peine éternelle. — Rien de plus faux. — Dans l'examen que je viens de soumettre à vos réflexions, il ne s'agit pas de ces inévitables

1. Apoc., cap. III, 2.
2. Heb., cap. VI, 6.

défaillances de la faiblesse humaine, ni de ces inévitables manquements, dont l'apôtre saint Jacques disait : « Nous offensons Dieu en une foule de choses : *In multis offendimus omnes*[1]. » Les fautes que je viens d'énumérer sont toutes mortelles et damnables ; et, quand je vois tant de malheureux s'aveugler sur leur gravité et leur nombre, je ne puis m'empêcher de reconnaître la vérité et l'à-propos de ce terrible avertissement : « *Lata porta, et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* : La porte et le chemin qui conduisent à la perdition sont larges et spacieux, et il y en a beaucoup qui entrent par là. »

Iront-ils jusqu'au bout ? — Je ne le voudrais pas, mais je le crains ; et la cause de ma crainte, c'est leur aveuglement sur la bonté et la miséricorde de Dieu, dont il me reste à vous parler.

1. Jac., cap. III, 2.

II

Il est parfaitement vrai, Messieurs, que Dieu est bon et miséricordieux. Entre toutes les révélations de ses perfections infinies, celle sur laquelle il insiste davantage, et avec plus de complaisance, est la révélation de sa bonté et de sa miséricorde. Connaissant nos infirmités, nos faiblesses, nos inclinations au mal, notre facilité à l'offenser, il ne veut pas que le péché nous décourage, ni, surtout, qu'il prolonge son séjour et ses ravages dans nos âmes, et, pour nous presser de nous en défaire, il nous ouvre son cœur toujours prêt à nous pardonner. La conséquence naturelle de cette offre d'un père devrait être, il me semble, de nous hâter de rentrer en grâce, lorsque nous avons eu le malheur de l'offenser. Eh bien, non. Une foule de pécheurs, au lieu de se laisser attendrir par la bonté et la miséricorde divines, y trouvent une sorte d'encouragement qui les aveugle et les maintient sur le chemin de la perdition : aveuglement dans la manière dont ils interprètent la bonté de Dieu ; aveuglement dans

les excuses qu'ils osent présenter à sa miséricorde; aveuglement dans les retards qu'ils lui font subir.

Dieu est bon, disent-ils; il ne peut pas vouloir notre éternel malheur; il ne nous a pas faits pour nous damner; il ne peut pas nous damner pour un seul péché mortel.

Non, certes, Dieu ne veut pas votre éternel malheur. — La volonté formelle qu'il a exprimée et qui précède tous les décrets et tous les actes de sa justice est de nous sauver tous : « *Vult omnes homines salvos fieri*[1]. » Et c'est pour accomplir cette volonté qu'il a déchargé sur son Fils toutes ses colères contre le péché, et l'a livré à la mort, afin qu'il répondît pour tous les pécheurs : « *Non pepercit sed pro nobis omnibus tradidit illum*[2]. »

Vous avez donc le droit d'espérer votre salut. Non seulement vous en avez le droit, mais vous en avez l'obligation, obligation si impérieuse et si stricte que vous commettriez le plus énorme et le plus impardonnable des péchés si vous renonciez

1. I Tim., cap. II, 4.
2. Rom., cap. VIII, 32.

à cette espérance. Mais il est bien entendu que Dieu ne vous sauvera pas sans vous, et que vous mettrez, en ce qui concerne les moyens de salut, votre volonté d'accord avec la sienne. Or, sa volonté est que vous vous hâtiez de renoncer au péché et de profiter de sa miséricorde. Charger sa bonté du soin de votre salut, et continuer à marcher sur la voie qui conduit infailliblement à la damnation, c'est prétendre l'obliger de sacrifier sa justice à vos caprices et à votre mauvais vouloir; c'est oublier, dit Tertullien, « qu'il ne peut être bon sans être ennemi du mal; qu'il ne peut être ennemi du mal sans le combattre; qu'il ne peut le combattre qu'en le punissant[1]. » Et, nous l'avons vu, la peine éternelle est la seule punition qui puisse protéger efficacement sa majesté sainte contre les audaces de l'iniquité, et attester qu'il est et sera toujours le maître de sa créature révoltée[2].

Vous avez raison de dire que Dieu ne vous a pas

1. Quis enim boni auctor, nisi qui inimicus mali; et inimicus mali, nisi qui expugnator; quis autem expugnator, nisi qui et punitor? (*Contra Marcionem.*)

2. Cf. *Exposition du dogme catholique*, quatre-vingt-dix-huitième conférence: *L'enfer, éternité des peines.*

faits pour vous damner, mais, j'ajoute avec Bourdaloue, « qu'il ne vous a pas faits non plus pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues; de quoi vous plaignez-vous s'il change à votre égard tout l'ordre de sa Providence? Quoiqu'il ne vous ait pas faits pour l'offenser, vous l'offensez; ne vous étonnez plus que, quoi qu'il ne vous ait pas faits pour vous damner, il vous damne[1]. »

Vous me dites encore que Dieu, qui est bon, ne peut pas vous damner pour un seul péché mortel. — Je vous réponds, avec Lacordaire, « que la Providence n'épie pas la minute de nos manquements pour en faire la minute de notre mort et de notre réprobation. Sans doute, il est de foi qu'une seule faute grave, c'est-à-dire commise sciemment et en pleine liberté contre la volonté formelle de Dieu, sépare l'homme de la communion divine, et l'expose, s'il meurt en cet état, au sort des réprouvés. Mais il n'est pas de foi, bien s'en faut, que Dieu poursuive les observateurs de ses commandements d'une vigilance inquiète et sombre, n'attendant que l'heure d'une chute passagère pour les précipiter dans l'abîme d'une mort sans pardon.

1. *Pensées diverses sur le salut.*

Toute l'Ecriture est pleine des patiences de Dieu, même à l'égard des plus grands pécheurs, et il n'est pas un de nous qui n'ait eu dans la vie la preuve de cette miséricordieuse longanimité[1]. » La vérité pratique, en cette mystérieuse question, c'est que le pécheur ayant commencé sa réprobation par une faute damnable la confirme toujours, soit par une résistance opiniâtre aux appels de Dieu, soit par une multitude d'autres fautes semblables, ou bien encore, s'il est damné pour une seule faute, c'est qu'il y a mis toute la perversité d'une apostasie qui trahit et renverse, d'un seul coup, les miséricordieux desseins de Dieu et le laborieux édifice de ses grâces. « Tout homme qui périra, périra malgré les efforts de Dieu; il périra convaincu d'ingratitude, rejeté non par hasard, mais par l'opiniâtreté de son mauvais vouloir[2]. » Après avoir dit jusqu'à la fin, pour se rassurer contre les menaces de l'avenir : — Dieu est bon ; — il sera forcé de dire : — « Tu es juste, Seigneur, et ton jugement est plein de droiture : *Jus-*

1. Soixante-douzième conférence : *De la sanction du gouvernement divin.*
2. Lacordaire, Loc. cit.

tus es, Domine, et rectum judicium tuum[1]. »

On pourrait m'objecter ici, Messieurs, les assurances que je vous ai données, en traitant la question du nombre des élus, de l'indulgence avec laquelle Dieu tient compte de tout ce qui peut atténuer ou excuser nos fautes[2]. Ces assurances, je ne les rétracte pas, mais je crois pouvoir reprocher à beaucoup de gens de les mal entendre. Ils se font de leur ignorance et de leur fausse conscience une excuse qu'ils prétendent imposer à la miséricorde de Dieu, comme s'il était obligé de fermer les yeux avec eux sur les causes volontaires de leurs erreurs de conduite. Écoutez ce que dit à ce sujet un de nos grands moralistes chrétiens (c'est toujours Bourdaloue, j'aime cet homme-là) : « Dieu, qui est miséricordieux aussi bien que juste, ne nous ferait pas des crimes de nos erreurs, si c'étaient des erreurs involontaires et de bonne foi, et il n'y aurait point de pécheur qui n'eût le droit de se prévaloir de la fausse conscience, qui ne pût avec raison l'alléguer à Dieu, comme une légitime

1. Psalm.

2. Cf. *Exposition du dogme catholique.* Cent deuxième conférence : *Le nombre des élus*, première partie.

excuse de son péché, si la fausse conscience avait le caractère de sincérité dont je parle. Mais... il s'agit de savoir si ce caractère de bonne foi convient ordinairement aux consciences aveugles et erronées des pécheurs en sorte qu'elles puissent communément leur être un titre pour se disculper et se justifier devant Dieu. Ah! plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Un million de péchés cesseraient aujourd'hui d'être péchés; et le monde, sans grâce et sans pénitence, se trouverait déchargé d'une infinité de crimes dont le poids a fait gémir de tout temps et fait gémir encore les âmes vertueuses[1]. »

Malheureusement, Messieurs, l'ignorance et la fausse conscience ont presque toujours pour cause des négligences coupables et des passions intéressées qui ne permettent pas au pécheur d'invoquer l'excuse de la bonne foi. Laissons de côté, si vous le voulez bien, ces légions d'infortunés et de misérables dont la raison et la conscience ne s'éveillent à la vie morale que dans une atmosphère empestée par l'erreur et le vice. C'est pour ceux-là que j'ai fait appel à la paternelle indulgence de

1. Premier avent, IV. Sermon, sur *la fausse conscience,* troisième partie.

Dieu. Mais combien d'autres ont éteint d'une main criminelle le flambeau sacré qui devait éclairer leur vie et les détourner du chemin de perdition où ils marchent présentement ! Combien d'autres à qui Dieu pourrait dire, comme aux juifs aveugles qui refusaient de reconnaître la mission du Sauveur : « Si je n'étais pas venu et si je n'avais pas parlé, ils n'auraient à se reprocher aucun péché; mais maintenant leur faute est sans excuse : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo*[1] ! »

Dieu est venu et leur a parlé dans les premières vues et les premières notions du bien et du mal dont la droiture devait leur servir de règle; mais ces premières vues et ces premières notions ont été promptement obscurcies par des habitudes funestes, dues à la réitération des mêmes péchés. Dieu est venu et leur a parlé dans le pieux mystère d'une éducation chrétienne; mais ils en ont vite oublié tous les enseignements, pour se débarrasser d'une contrainte qui gênait l'épanouissement de leurs mauvais instincts. Dieu vient et leur parle

1. Si non venissem et non locutus fuissem peccatum non haberent, nunc autem... etc. (Joan., cap. xv, 22.)

encore par les exemples de mille vertus qui condamnent leur inconduite, et les invitent à sortir de la voie maudite où ils se sont engagés ; mais ils s'endurcissent contre ces saintes provocations, et ne veulent être sensibles qu'aux conseils et aux encouragements de ceux qui flattent leurs passions. Dieu vient et leur parle encore par la voix de l'Église qui, en maintes occasions et sous mille formes, les presse de se souvenir ou de s'instruire des importantes vérités du salut ; mais « ils négligent, ils retardent, ils méprisent, ils ont peur de comprendre, parce que cela les obligerait à bien faire : *Noluit intelligere ut bene ageret*[1]. »

Dans ces conditions, Messieurs, l'excuse de la bonne foi est impossible. On a beau dire : je ne savais pas, je ne croyais pas si mal faire. L'erreur, si elle atténue la malice actuelle des actes, ne les empêche pas d'être damnables, car il y a, à son origine, un vice radical : le mauvais vouloir, père de l'ignorance et de la fausse conscience.

Encore, si l'on pouvait discuter présentement les excuses des pécheurs, on parviendrait peut-être à les éclairer et à les retirer de la mauvaise

1. Psalm. XXXV.

voie ; mais, voici le comble de leur aveuglement, ils s'imaginent que la miséricorde de Dieu les attendra jusqu'à la fin; parce qu'elle a attendu jusqu'ici, ils comptent être saisis, au dernier moment, par la main paternelle de Celui dont ils ont constamment méprisé les appels ; ils espèrent que, à l'heure où l'abîme éternel s'ouvrira pour les engloutir, ils auront le temps de s'écrier : « Ayez pitié de moi, Seigneur : *Miserere mei, Deus,* » après qu'ils ont obstinément fermé l'oreille à la voix de Dieu qui, tant de fois, leur a dit : « Aie pitié de ton âme : *Miserere animæ tuæ*[1]. » — Ah ! les insensés ! Ils oublient que les miséricordes de la dernière heure ne sont dues à personne ; que si Dieu les accorde à des malheureux qui n'en ont jamais entendu parler, ou que des circonstances funestes ont mis dans l'impossibilité d'y songer, il ne peut que les refuser aux lâches temporisateurs qui ont spéculé sur sa patience pour prolonger leur vie coupable et multiplier leurs péchés, se sont volontairement et délibérément servi de sa bonté pour l'outrager, et l'ont, par des retards

1. Eccli., cap. XXX, 24.

calculés, rendu en quelque sorte complice de leur criminelle folie.

Le voilà, Messieurs, le vaste chemin de la perdition ! Le voilà ! Comptez, si vous le pouvez, ceux qui le fréquentent; ils sont en nombre : Ce n'est pas un petit groupe de gens égarés, une simple caravane de voyageurs, c'est une foule : *multi sunt*, une foule de gens aveuglés qui se précipitent vers l'éternelle réprobation. Si vous êtes avec eux n'attendez pas demain pour les quitter, mais, tout de suite, avant de sortir de cette église, demandez à Dieu de vous éclairer sur le lamentable sort que l'aveuglement vous prépare, et dites-lui : « Seigneur, illuminez mes yeux, car je ne veux pas m'endormir dans la mort éternelle : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte*[1]. » Prenez la résolution, non de revenir sur vos pas, c'est inutile, mais de fendre la foule et de vous jeter de côté. A droite, à gauche, vous trouverez des guides charitables qui saisiront la main que vous leur tendrez, et vous enlèveront jusqu'au sentier étroit et difficile qui conduit au sommet de la sainte montagne ; jusqu'au sentier

1. Psalm. XII.

où l'âme, pour monter, lutte contre la pesanteur des appétits et des mauvais instincts, où chaque victoire lui assure une plus grande puissance pour le bien, où elle se relève de ses chutes par une prompte pénitence, où elle compte sur la miséricorde de Dieu sans oublier sa justice, où elle fait son salut dans la crainte et le tremblement, selon le conseil de l'Apôtre : « *Cum metu et tremore salutem vestram operamini*[1]. »

1. Philipp., cap. II, 12.

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

L'ESPÉRANCE DU CIEL

Sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem et adventum magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi.
(Tit., cap II, 12, 13.)

MESSIEURS,

En vous montrant le chemin de la perdition, et en cherchant à vous préserver de l'aveuglement des malheureux qui s'y précipitent et l'encombrent, je n'ai accompli que la moitié de ma tâche apostolique. Il me reste à vous montrer le chemin du lieu sublime, de la bienheureuse patrie dont nous avons contemplé les splendeurs.

Être saisi et transformé par la lumière même de

l'essence divine, voir Dieu jusque dans le mystère de sa vie intime, participer à sa science infinie, l'aimer et jouir de son amour, être possédé par lui et le posséder éternellement, marcher, sans fin, de clarté en clarté, de transport en transport, d'enivrement en enivrement, c'est la gloire et la félicité des élus[1] : réalisation d'une espérance qui a rempli leur vie, récompense des œuvres saintes qu'ils ont accomplies pour affermir leur vocation et rendre certaine leur élection. S'il y a parmi eux des privilégiés de la miséricorde divine dont l'espérance est restée endormie jusqu'au dernier instant et qu'une grâce a sauvés de l'éternel naufrage, ils se souviennent trop bien, et du risque qu'ils ont couru de se perdre, et des peines effroyables par lesquelles ils ont payé leur salut, pour ne pas se mettre d'accord avec tous les élus dans ce solennel avertissement : — Qui veut arriver au ciel doit prendre le chemin le plus direct et le plus sûr, celui que l'Apôtre nous indique par ces paroles : — « Vivons sobrement, justement et pieusement, en attendant l'objet de notre bien-

1. Cf. *Exposition du dogme catholique.* Centième conférence : *Le ciel.*

heureuse espérance, l'avènement de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ : *Sobrie, juste et pie vivamus, expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi.* »

Prenons garde à cet avertissement, Messieurs, il veut dire, si je ne me trompe, que, pour arriver au ciel, il faut y penser et le désirer, fondre la pensée et le désir du ciel dans une attente pleine de confiance que nous appelons l'espérance chrétienne. D'où je tire ces deux pensées pour les proposer à vos méditations : — Rien de plus nécessaire que la pensée, le désir, l'attente du ciel ; rien de plus efficace et de plus salutaire. Ou bien encore : — L'espérance chrétienne est un de nos plus grands devoirs ; l'espérance chrétienne sanctifie notre vie et lui fait mériter le ciel.

I

Un de nos plus grands devoirs, Messieurs, est de donner satisfaction aux plus légitimes, aux plus impérieuses, aux plus nobles aspirations de notre nature. Or, nous l'avons vu, en étudiant la question de nos destinées[1], la nature humaine tend, par une force innée, à la béatification de ses facultés; et les plus hautes, les plus pures débordent, par leurs désirs, tous les biens que la Providence a mis à notre portée. La richesse, les plaisirs, les honneurs, la science et l'amour des créatures ne sont que des choses bornées et caduques qui ne répondent point à ce mystérieux tourment qu'on rencontre au fond de l'être humain, le tourment d'être satisfait, de l'être chaque jour davantage, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus dire ni à la plénitude, ni à la durée : encore! encore!

1. Cf. *Exposition du dogme catholique.* Quatre-vingt-treizième conférence : *La vie future. — Intuitions et déductions de la raison.*

S'il y a des hommes qui s'oublient ou se méconnaissent assez pour ne rien désirer et ne rien attendre au delà des petits bonheurs de cette vie de passage, la sagesse humaine, la vraie sagesse les condamne et n'a pas de peine à leur prouver que leurs désirs ne seront jamais satisfaits tant qu'ils les arrêteront en chemin; que le monde étroit, qu'on appelle si énergiquement et si justement *ici-bas*, ne peut pas être la patrie du repos et des joies auxquels ils aspirent; qu'ils doivent, comme l'exilé, jeter leurs regards et diriger leur ambition vers d'autres rivages; que la félicité dont nous avons besoin habite des régions plus hautes et plus vastes que cette terre; enfin, que l'espérance de l'homme, pour être digne de lui, doit être, selon l'expression de nos Livres Saints, pleine d'immortalité : « *Spes illorum immortalitate plena est*[1]. »

Mais où est le bien de l'immortalité? Où est le bonheur dans lequel doit s'épanouir notre future vie? Notre pauvre raison ne peut que le pressentir. Si avide qu'elle soit de pénétrer les mystères d'outre-tombe, il lui est impossible de donner d'une

1. Sap., cap. III, 4.

manière exacte la topographie de l'autre monde; et, je vous le disais naguère, « lors même qu'elle unit la prudence à la profondeur dans ses plus âpres recherches, elle ne peut arriver à la connaissance certaine et plénière de ce que sera la vie humaine prolongée dans l'immortalité. Aux questions qu'elle se fait à ce sujet, elle ne peut répondre que des *peut-être*[1]. »

L'espérance humaine doit fatalement se ressentir de cette impuissance et de ces incertitudes, et l'on conçoit que ceux qui n'ont pour diriger leurs aspirations que les lumières incomplètes de la raison hésitent à mépriser le présent pour l'avenir, se laissent facilement séduire par les biens qu'ils voient, qu'ils touchent et dont ils peuvent jouir, et finissent par river leurs pensées, leurs désirs, leurs espérances comme s'ils devaient y trouver le paradis d'une nature dont ils contrarient, dans le fait, les plus nobles tendances.

Je plains ces malheureux. Saint Paul les appelait avec une profonde pitié : « Les autres : *cæteri;*

1. Cf. *Exposition du dogme catholique.* Quatre-vingt-seizième conférence : *La vie future — Lumières de la foi,* deuxième partie.

les autres qui n'ont pas d'espérance : *cæteri qui spem non habent*[1]. » — Mais vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être *ces autres*, Messieurs, car la main libérale et magnifique de Dieu a déchiré pour vous le voile d'ombres qui cache à la raison les mystères de l'autre vie, et vous a montré la bienheureuse patrie où doivent être comblés, au delà de toute mesure, les désirs de la nature.

Il ne s'est pas contenté de vous faire dire par les messagers des choses éternelles : « Cherchez, goûtez ce qui est en haut, et non ce qui est sur la terre : *Quæ sursum sunt quærite, — quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*[2]. » Il ne se borne pas à vous promettre le rassasiement de vos naturels désirs selon cette parole du Psalmiste : « *Replet in bonis desiderium tuum*[3] ; » mais, par un pieux excès d'amour, il a juré de vous donner un bien que la nature serait incapable d'acquérir et de contenir, si elle n'était divinement transformée. Il veut être lui-même votre récompense au delà de toute mesure

1. I Thess., cap. IV. 12.
2. Col., cap. III, 1, 2.
3. Psalm., CII.

naturelle : « *Ego ero merces tua magna nimis*[1]; » il veut vous faire voir dans sa propre lumière sa lumineuse essence : « *In lumine tuo videbimus lumen*[2]; » il veut vous abreuver au torrent de son infinie béatitude : « *De torrente voluptatis tuæ potabis eos*[3]; » il veut vous enivrer des riches effluves de la fertile nature où s'épanouit son inépuisable vie : « *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ*[4]; » il veut vous rendre semblables à lui : « *Cum apparuerit similes illi erimus*[5]; » il veut vous consommer tous dans l'éternelle unité de son être : « *Ut omnes unum sint; — ut sint consummati in unum*[6]. »

Cette royale félicité, Messieurs, Dieu vous l'a préparée dès l'origine du monde, et le jour où vous l'avez perdue, il a voulu la recouvrer pour vous. C'est pour cela qu'il vous a donné son Fils ; pour cela que ce Fils s'est anéanti jusqu'à prendre la ressemblance de l'homme pécheur ; pour cela

1. Gen., cap. XV, 1.
2. Psalm. XXV.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. I Joan., cap. III, 2.
6. Joan., cap. XVII, 23.

qu'il a traversé les eaux amères de la douleur et qu'il est mort sur la croix ; pour cela qu'il est ressuscité et monté aux cieux, où il montre à son Père ses plaies radieuses, intercède pour l'humanité pécheresse, et lui prépare une place. Son éternelle médiation, près du trône de justice et de miséricorde, est l'âme d'une action incessante dont vous êtes investis et qui vous pousse au ciel. Étudiez le vaste ministère de l'Église dans ses fonctions doctrinale, législative et liturgique, vous verrez que tout est dirigé vers le ciel. Les missions d'apôtres chargées d'annoncer la parole de Dieu, d'en appeler à vos consciences et d'importuner vos passions par des arguments, des prières et des reproches, ont pour objet de vous préparer au ciel. Les esprits vigilants et protecteurs, les anges, qui vous assiègent de leurs saintes inspirations, « sont les ministres de Dieu, dit l'Apôtre, près de ceux qui doivent recueillir l'héritage du ciel[1]. » Enfin les touchantes instances de Jésus-Christ, qui se tient invisiblement à la porte de vos cœurs, frappe, et demande à prendre possession de votre amour,

1. In ministerium missi propter eos qui capient hæreditatem salutis. (Heb., cap. I, 14.)

n'ont pas d'autre but que de vous assurer le ciel.

Comprenez-vous, Messieurs, toute la force de ces révélations et le grand devoir qu'elles vous imposent? Car enfin, si vous y croyez, il ne se peut pas que vous cessiez de penser au ciel, de désirer le ciel, d'attendre le ciel. S'il est vrai, comme le dit le grand saint Paul, que la foi est faite pour supporter l'espérance[1], je ne puis concevoir qu'elle ne supporte rien, et que, après avoir creusé vos âmes, la grâce y ait établi ces assises divines pour ne rien bâtir dessus. — Remarquez, je vous prie, que l'éternel et ineffable bonheur auquel vous êtes destinés est une chose des plus assurées. Vous avez la promesse solennelle de Dieu, écrite dans les Livres de Dieu et sur toutes les façades de ce merveilleux édifice qu'on appelle l'Église de Dieu, signée, enfin, du sang d'un Dieu. Plus de doutes, plus d'incertitudes pour arrêter en chemin vos pensées, vos désirs, vos espérances. Vous pouvez dire comme l'Apôtre : « *Scio cui credidi :* Je sais à qui je me confie, — et je suis certain qu'il est assez puissant pour me conserver mon dépôt jusqu'au

1. Est autem fides sperandarum substantia rerum. (Heb., cap. XI, 1.)

grand jour dans lequel j'espère recevoir de lui une vie glorieuse et immortelle : *et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem*[1]. » — Votre espérance doit être ferme, et, pour se mesurer à la grandeur du bien qui vous est promis, elle doit être de tous les jours et de tous les instants. « Ce que tu dois avoir éternellement, dit saint Augustin, il faut le désirer toujours : « *Quod semper habiturus es, diu desidera*[2]. »

Voilà votre devoir, Messieurs. Si maintenant j'interroge votre vie, quelle réponse me donnera-t-elle? Pensez-vous au ciel? désirez-vous le ciel? attendez-vous le ciel? -- Ah! le ciel est bien loin pour bon nombre d'hommes, voire même de chrétiens, et leur regard distrait par les choses d'ici-bas ne se donne pas la peine de le chercher au delà des horizons terrestres. Ils pensent à leurs travaux, à leurs affaires, à leurs plaisirs, à leurs ennuis; ils désirent des richesses, des jouissances, des succès, des honneurs; ils attendent le sourire de la bonne fortune, la réussite de leurs intrigues ou

1. II Tim., cap. I, 12.
2. *In Psalm.* LXXXIII.

de leurs efforts, le tribut des affections humaines que leur cœur mendie, le repos d'une vie tranquille, sans sortir du monde étroit où se complaît leur âme vulgaire. Ils diraient volontiers comme l'apôtre saint Pierre, et pour de moindres biens que celui qui le charmait : « Il est bon pour nous d'être ici, dressons-y nos tentes : *Bonum est nos hic esse, faciamus tabernacula*[1]. » — Mais le ciel ? — Le ciel viendra en son temps, s'il doit venir ; en attendant, nous sommes bien en ce monde ; restons-y : — *Bonum est nos hic esse.*

Ce ne sont pas de grossiers matérialistes qui disent cela, Messieurs ; mais des chrétiens. Il y en a même qui vont jusqu'à cet excès, d'excuser leur indifférence pour les choses éternelles en accusant ceux qui s'en montrent uniquement préoccupés. Ils prétendent que la tension continue de l'âme vers un bonheur qui n'est pas de ce monde ne peut qu'engendrer le dégoût de la vie présente, paralyser les nobles efforts et les généreuses audaces qui tendent à la rendre moins triste et plus supportable, au grand dommage du progrès et de la civilisation. Trop appliqué à la méditation

1. Marc., cap. IX, 4.

des mystères de l'autre vie, trop désireux de hâter l'accomplissement des promesses divines, l'homme devient un rêveur chagrin qui se défie de tout ce qui l'entoure. Il n'y a plus pour lui ni plaisirs innocents, ni affections légitimes. Toute pensée qui ne va pas droit au ciel lui semble frivole, toute science qui ne s'occupe pas directement de l'objet de ses désirs lui paraît suspecte. La société des humains lui est à charge; il se retire, il s'isole, il se concentre dans un pieux égoïsme qui lui fait souvent oublier ses devoirs de citoyen du temps, sous prétexte qu'il est citoyen de l'éternité.

Voilà ce qu'on dit. — Quand il serait, Messieurs, que la tension de nos désirs vers une meilleure patrie arrêtât en chemin certains progrès, et supprimât certaines formes et expressions de la civilisation qui ne sont dus qu'à l'épanouissement de nos passions et de nos mauvais instincts, je ne verrais pas grand mal à cela. Mais prétendre que l'espérance du ciel nous détache de la terre à ce point que notre vie y devient inutile et encombrante, c'est une sotte invention de l'impiété mécontente et de la lâcheté spirituelle du grand nombre, contre laquelle protestent la prodigieuse

activité des saints et les bienfaits dont l'humanité leur est redevable.

Sans doute, il y a eu, et il y a encore des âmes amoureuses de la solitude et du silence, pour lesquelles le monde semble ne pas exister, et dont toute la vie peut se résumer dans cette sentence de nos saints Livres : « Je me suis rempli de la pensée des jours éternels : *Annos æternos in mente habui*[1]. » Toutefois, l'existence à part qu'elles se sont faite et leurs religieuses méditations ne sont pas inutiles au monde dont elles s'isolent. Pionniers divins, elles marchent en avant et nous crient de loin : — Mortels, songez à l'immortalité ! Exilés, pensez à la patrie ! Voyageurs du temps, regardez le but éternel où Dieu vous appelle !

Vous devez les écouter, Messieurs, mais je ne vous fais pas un devoir de les imiter, car elles sont, de la part de Dieu, l'objet d'une particulière élection. C'est ici le cas d'appliquer ces paroles de l'Évangile : « *Multi sunt vocati, pauci vero electi*[2] : Beaucoup sont appelés, mais peu sont

1. Psalm. LXXVI.
2. Matth., cap. XX, 16.

élus. » Je ne demande même pas de vous cette ferveur extraordinaire qui s'impatiente des longueurs de l'exil et de la lenteur du voyage terrestre, s'écriant, avec le Psalmiste : « Ah! malheur! pourquoi mon bannissement se prolonge-t-il? *Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est*[1]? — Quand arriverai-je et apparaîtrai-je devant la face du Seigneur? *Quando veniam, et apparebo ante faciem Domini*[2]? » — Tout ce que j'exige de vous, Messieurs, c'est que vous ne disiez pas à la terre : « Il fait bon ici, dressons-y nos tentes; » c'est que votre âme, rivée aux choses de ce monde, ne devienne pas incapable de regarder plus haut[3]; c'est qu'on ne puisse pas vous appliquer ces paroles méprisantes du poète : « O âmes rampantes comme les bêtes et vides des biens célestes : *O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes*[4]! »

C'est, enfin, que vous ayez, au moins chaque jour, une pensée, un désir, une espérance pour le

1. Psalm. CXIX.
2. Psalm. XLI.
3. Non possunt cœlum aspicere quorum mens humi defixa est. (Lact. *De vita beata.*)
4. Perse, sat. II.

ciel ; votre dignité et les promesses de Dieu vous en font un devoir.

J'ajoute, Messieurs, que rien n'est plus efficace que cette pensée, ce désir, cette espérance, pour sanctifier votre vie et vous mériter le ciel.

II

Un des orateurs qui ont illustré cette chaire a dit, en parlant du progrès : « Pour faire quelque chose, et pour faire beaucoup, il faut attendre encore davantage[1]. »

L'espérance, en effet, stimule nos efforts, et par nos efforts nous méritons d'atteindre l'objet de notre espérance. Tel est, si je ne me trompe, le sens profond de l'avertissement que nous méditons : « *Sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei* : Nous devons vivre sobrement, justement et pieusement en ce monde, pour avoir le droit d'attendre la réalisation de notre bienheureuse espérance et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu. » Mais c'est précisément parce que nous attendrons que nous nous déciderons à vivre dans l'austère réserve, la parfaite

1. R. P. Félix. *Conférence de Notre-Dame*, année 1856, *Le Progrès*, première conférence.

justice, la généreuse et intelligente piété qui conviennent à des chrétiens.

En effet, Messieurs, l'espérance du ciel nous permet de faire une constante comparaison de l'immense et éternel bonheur que Dieu nous promet avec les viles et passagères jouissances que peuvent nous procurer les créatures. Ces jouissances ayant, selon le langage de l'Ecriture, « un étrange pouvoir de fascination et d'ensorcellement, parce qu'elles sont plus près de nous et parlent à nos sens[1] », on ne doit pas s'étonner que les âmes, oublieuses de leur céleste destinée et vides d'une meilleure espérance, y cherchent le rassasiement de leurs désirs. Dès que l'intelligence et le cœur ne sont plus sollicités par en haut, les appétits d'en bas deviennent souverains et le naturel sentiment de l'honnêteté ne suffit ni à les contenir, ni à prévenir leurs excès.

Mais, dans une âme ouverte à l'espérance du ciel, l'élan des facultés supérieures vers le bien suprême qui doit la béatifier, non seulement contrarie l'inclination des parties basses de notre

1. Fascinatio nugacitatis obscura bona. (Sap., cap. IV, 12.)

nature vers les joies et les plaisirs de ce monde, il lui permet encore de prendre l'exacte mesure des faux bonheurs par lesquels notre besoin d'être heureux se laisse tromper. Aucun n'est digne de nous. Ce n'est pas la chair et les sens qu'il faut satisfaire, mais l'esprit et le cœur qu'il faut préparer à l'éternelle vision et à l'éternel amour. Ce ne sont pas les biens périssables du temps qu'il faut convoiter avec ardeur, et posséder comme s'ils ne devaient jamais nous échapper, mais l'inaltérable trésor de perfections dans lequel Dieu nous donne son être infini et que rien ne saurait nous enlever. Donc, toute attache trop vive à la terre pouvant nous détourner des grands biens que nous attendons et nous les faire perdre, défions-nous des satisfactions et des contentements que nous y rencontrons. Donnons à la nature ce dont elle a besoin et non tout ce qu'elle désire ; arrêtons le nécessaire et l'utile là où l'excès commence, là où la mollesse et la sensualité menacent d'envahir. Usons de ce monde comme n'en usant pas. Supprimons les plaisirs coupables et dangereux ; modérons les plaisirs innocents. Réprimons cette intempérante curiosité de savoir qui absorbe dans les choses présentes l'attention que méritent les

choses de l'avenir ; gardons-nous de livrer nos cœurs à l'esclavage des affections naturelles, afin qu'ils soient libres d'aimer comme il faut Celui qui les doit posséder sans partage. Bref, puisque nous espérons le ciel, que cette espérance soit la mesure de toutes les privations qu'il faut nous imposer pour l'obtenir sûrement : « *Sobrie vivamus* : Vivons sobrement. »

Première efficacité de l'espérance du ciel : elle émonde notre vie ; mais ce n'est que le commencement de sa sanctification. Dieu ne nous ordonne pas seulement d'éviter le mal, il veut que nous fassions le bien : « *Declina a malo, et fac bonum*[1]. » Or, le bien qu'il demande de nous, c'est la justice : — La justice complète, entendez-vous ? La justice qui s'exprime par les œuvres et les pénètre toutes, leur donnant une nouvelle empreinte qui les rend dignes des récompenses éternelles. Quiconque perdra de vue ces récompenses n'aura qu'une toute petite justice : une justice qui se contentera des qualités superficielles de l'homme bien élevé et des vertus médiocres de l'honnête homme ; une justice qui pourra respecter

1. Psalm. XXXVI.

les droits du prochain, mais qui ne saura pas tenir compte des droits de Dieu ; une justice qui, se laissant conduire par les inspirations d'une fausse conscience, se bornera peut-être à éviter les délits et les crimes que condamnent les lois humaines ; une justice, en tout cas, qui, n'ayant point ses racines profondes dans la grâce de Dieu, fructifiera pour la terre, sans profit pour le ciel.

La grâce ! — C'est-à-dire cette intime communication de la vie divine qui nous transforme, et fait de nous des êtres divins, de nos œuvres des œuvres divines, voilà, Messieurs, la justice que Dieu veut voir dans nos âmes. Obtenir cette grâce, cela s'appelle la justification, c'est-à-dire l'inoculation de la justice, et c'est à cette justice que le ciel est promis. Il n'y a de vrais justes que ceux qui la possèdent ; et c'est de ces justes qu'il est dit dans l'Ecriture et dans nos saints offices : « Le juste fleurit comme le palmier dont le régime épanoui se dresse près de celui qu'on va cueillir ; il croît comme le cèdre du Liban dont les bras s'étendent au large, pendant que la cime altière monte vers les cieux[1]. — Le juste germe comme

1. Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur. (Psalm. XCI.)

les lis, dont les bulbes fécondes se multiplient et dont la fleur toujours ouverte prodigue ses parfums au Seigneur[1]. — Le juste marche comme un astre resplendissant et croît jusqu'au jour parfait[2]. — Les justes vivront éternellement : *Justi in perpetuum vivent*[3]. — Les justes iront dans l'éternelle vie. *Ibunt justi in vitam æternam*[4]. »

Croyez-vous, Messieurs, que ceux qui ne pensent pas au ciel, qui ne désirent pas le ciel, qui n'attendent pas le ciel s'inquiètent beaucoup de savoir s'ils possèdent ou s'ils ont perdu cette intime et féconde justice ? — Hélas ! ils vivent de longues années sans la grâce de Dieu, et ne produisent, s'ils font le bien, que des œuvres stériles, dont ils ne pourront demander à Dieu la récompense au delà de ce monde. Au contraire, celui que tourmente l'espérance des biens célestes promène son regard de son âme au ciel, du ciel à son âme ; du séjour où la justice est éternellement

1. Justus germinabit sicut lilium et florebit in æternum ante Dominum. (Off. confess.)

2. Justorum semita quasi lux splendens, et crescit usque ad perfectam diem. (Prov., cap. IV, 18.)

3. Sap., cap. V, 16.

4. Matth., cap. XXV, 46.

récompensée au sanctuaire où elle doit résider, et d'où elle doit sanctifier toutes les œuvres. L'a-t-il perdue cette justice ? — Il se hâte de la recouvrer, ne voulant pas que sa vie soit en désaccord avec l'éternelle béatitude que Dieu lui a promise. La possède-t-il cette justice ? — Son plus grand souci est de la voir croître. Non seulement il respecte tous les droits et accomplit tous les devoirs, mais il s'applique à multiplier les œuvres saintes. Non content de conserver en lui le germe de vie divine qui le justifie, il s'empresse d'obéir à la loi du progrès qui l'appelle à une plus haute perfection. Dieu lui a dit : « Que celui qui est juste se justifie encore : *Qui justus est justificetur adhuc*[1]. » — Docile à ce commandement, il profite de la grâce pour augmenter la grâce, sachant bien qu'il augmente ainsi son bonheur. La justice affermit et grandit en lui l'espérance ; l'espérance développe et accroît en lui la justice. Chaque jour il dit avec plus d'ardeur : « *Juste vivamus :* Vivons justement. »

De la justice, le chrétien s'élève jusqu'à la piété, qui l'unit à Dieu, et lui fait faire en ce monde

1. Apoc., cap. XXII, 11.

une sorte d'apprentissage du ciel qu'il espère et qu'il attend. Il n'est point de ceux qui, oubliant leur bienheureuse destinée, oublient le Dieu qui la leur a préparée, et ne le voient nulle part : ni dans les souvenirs qui nous rappellent ses adorables perfections, ni dans les infortunes par lesquelles il sollicite notre charité, ni dans les épreuves qu'il nous envoie pour expier nos fautes et multiplier nos mérites. La prière prendrait sur le temps qu'ils consacrent à préparer la réussite de leurs desseins et l'accomplissement de leurs désirs tout terrestres ; la générosité diminuerait la somme des jouissances dont ils sont avides ; et l'épreuve contrariant leurs rêves de bonheur ici-bas, ils n'y voient que le jeu cruel d'une puissance malfaisante contre laquelle ils murmurent, quand ils ne vont pas jusqu'au blasphème.

Mais le chrétien, qui regarde le ciel, ne fait état que du bonheur qu'il espère y goûter un jour. Et parce que ce bonheur doit être le fruit de son union ineffable avec Dieu, il s'essaie déjà à cette union par la piété. — « Vivons pieusement, dit-il, *pie vivamus.* » C'est-à-dire, unissons-nous à Dieu, par le culte de son adorable majesté, par l'imitation de son infinie bonté, par la sou-

mission à sa très sainte volonté. Nous louerons et nous aimerons éternellement dans les cieux ; louons sans cesse et aimons sans défaillance sur cette terre. — Que le devoir et le temps de la prière nous soient sacrés, et faisons, selon le conseil de l'Apôtre, de toute notre vie un perpétuel cantique à la gloire de Dieu[1]. — Aimons Dieu et tous ceux qu'il aime ; honorons-le et servons-le dans toutes les misères, toutes les infortunes, toutes les douleurs qui sont comme des sacrements de sa présence adorable. Il l'a dit : tout le bien qu'on fait aux malheureux, en ce monde, c'est à lui qu'on le fait[2]. Il l'attend de nos cœurs charitables et de nos pieuses mains et s'apprête à nous dire au grand jour des rétributions : « Venez, mes bénis, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde[3]. » — Voilà la vraie patrie ! Qu'importe qu'on y arrive par les âpres chemins de la souffrance et du sacrifice ! Ce que Dieu veut est toujours juste

1. Omnia in gloriam Dei facite. (I Cor., cap. x, 31.)
2. Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. (Matth., cap. xxv, 40.)
3. Venite benedicti... possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. (*Ibid.* xxv, 34.)

et toujours bon ; et puisque nous n'aurons plus là-haut d'autre office que d'être soumis à ses volontés et de les accomplir, commençons aujourd'hui. Qu'il soit béni dans les humiliations et les mépris qui nous accablent ! Qu'il soit béni dans les tribulations de nos esprits et les déchirements de nos cœurs ! Qu'il soit béni dans nos misères et dans nos douleurs ! Qu'il soit béni dans tout ce qui nous fait souffrir ici-bas ! Aussi bien, ne savons-nous pas que le royaume des cieux souffre violence[1] ; — qu'il faut suivre le divin chef qui doit nous y conduire sur le chemin de l'abnégation et de la croix[2] ; — que l'homme s'épure dans le foyer des douloureuses humiliations, comme l'or et l'argent dans la fournaise, et s'épargne ainsi les expiations d'une autre vie[3] ; — que les joies de l'éternité seront d'autant plus profondes et plus intenses que nous compterons dans notre vie pré-

1. Regnum cœlorum vim patitur. (Matth., cap. XI, 12.)
2. Qui vult post me venire abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. (Matth., cap. XVI, 24.)
3. In dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe : Quoniam in igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis. (Eccli., cap. II, 4, 5.)

sente plus de jours humiliés et d'années malheureuses[1] ; — qu'un moment, enfin, de nos tribulations passagères peut nous mériter dans l'éternité une gloire qui dépasse toute mesure[2] ? — Puisque nous espérons le ciel, méritons-le par notre austère réserve, notre parfaite justice, notre généreuse et intelligente piété : « *Sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem et adventum magni Dei.* »

Je termine, Messieurs, en vous défiant de dire encore, si jamais vous l'avez dit : Que l'espérance du ciel est un rêve égoïste qui stérilise la vie humaine. Non, préserver la vie humaine de l'invasion du mal et de la tyrannie des passions, la disposer au respect de tous les droits et à l'accomplissement de tous les devoirs, la remplir d'œuvres de justice qui accroissent la divine beauté de l'âme et multiplient ses mérites, l'unir à Dieu, la rendre comme lui prodigue de bienfaits, la soumettre pieusement aux décrets de la Providence, y faire germer, au milieu des épines de la tribulation et

1. Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala. (Psalm. LXXXIX.)

2. Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II Cor., cap. IV, 17.)

de la souffrance, la consolation et l'héroïsme, non, ce n'est pas la stériliser. « L'espérance, selon la belle pensée de saint Augustin, va déjà boire aux sources de la vie bienheureuse, d'où s'épanche sur la vie humaine une force mystérieuse qui engendre toutes les vertus[1]. » Non, Messieurs, non, vous n'êtes pas en présence d'un rêve égoïste, mais bien en présence d'un devoir qui s'impose à vos âmes chrétiennes et dont l'accomplissement vous promet le plus noble, le plus fécond, le plus durable de tous les progrès. Si vous comprenez ce devoir, vous ne laisserez plus s'endormir dans vos cœurs la sainte espérance, mais, réveillés par la voix de tous les élus qui vous crient d'en haut : — « *Spe salvi facti sumus*[2] : c'est l'espérance qui nous a sauvés, » vous penserez au ciel ; vous désirerez le ciel ; vous attendrez le ciel ; vous travaillerez pour le ciel ; vous direz à toutes les facultés de votre âme, à toutes les puissances de votre nature, à toutes les œuvres de votre vie : Regardons le ciel ! Allons au ciel !

1. Ibi beata vita in fonte suo bibitur, unde aspergitur aliquid humanæ vitæ, ut, in tentationibus hujus sæculi, temperanter, fortiter, juste prudenterque vivatur. (Lib. XII in Genes., cap. 26.)

2. Rom., cap. VIII, 24.

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

LES PRÉPARATIFS DE LA RÉSURRECTION

« Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus simul et resurrectionis erimus. (Rom., cap. vi, 5.)

Messieurs,

La béatitude éternelle, objet de l'espérance chrétienne dont je vous parlais hier, doit être complétée par un miracle qui restaurera notre nature et inaugurera son dernier et immuable état : « Nous ressusciterons tous : *Omnes resurgemus*[1]. » Les éléments dispersés de nos corps, rassemblés par les anges, et mis en présence de

1. I Cor., cap. xv, 51.

l'humanité glorieuse du Sauveur, seront pénétrés de sa divine vertu et de nouveau vivifiés par l'âme qui les attendait.

Si nous ne considérons que ce fait merveilleux en lui-même, nous n'avons rien à faire pour nous y préparer; il dépend absolument du bon vouloir et de la toute-puissance de Dieu. Toutes nos inventions, tous nos soins industrieux n'ont pu conjurer la suprême catastrophe qui a renversé dans la tombe, décomposé, pulvérisé notre chair ; que pourrions-nous faire pour la restaurer?

Mais ce n'est plus la même chose si nous considérons le caractère particulier que doit prendre en chacun de nous la résurrection. Les pécheurs revivront comme les justes : mais, les uns, dans une chair dont l'immortalité ne servira qu'à prolonger les douleurs; les autres, dans une chair qui participera aux joies et aux splendeurs de l'âme béatifiée; les uns maudiront le jour et la puissance qui rappelleront leurs corps à la vie; les autres chanteront comme le Psalmiste : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*[1] : Mon cœur et ma chair ont tressailli de bonheur dans le Dieu vivant. »

1. Psalm. LXXXIII.

Dans ces conditions, Messieurs, le caractère particulier de notre résurrection, ou, si vous l'aimez mieux, les qualités de notre chair ressuscitée doivent nécessairement dépendre de la manière dont nous aurons préparé, ici-bas, le germe que la mort sème en terre et que Dieu vivifie dans l'autre monde. La formule de cette préparation est écrite sur la chair ressuscitée du Sauveur, dont les plaies radieuses nous rappellent le moyen héroïque qu'il a pris pour entrer dans la gloire. Nous y lisons ce grave avertissement : « Si nous sommes entés dans le Christ par la ressemblance de ses souffrances et de sa mort, nous serons entés en lui par la ressemblence de sa résurrection : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* »

C'est cet avertissement que nous allons méditer aujourd'hui. Je vous dirai la honte et le danger de ceux qui n'en auront pas tenu compte ; la haute sagesse et la gloire de ceux qui en auront fait la règle de leur vie.

I

La chair a eu, dans tous les temps, ses flatteurs et ses esclaves. Le paganisme l'a adorée, et il ne manque pas de gens qui, en pleine civilisation chrétienne, continuent ses traditions. Il y a un peu plus d'un demi-siècle, une école philosophico-religieuse, dont on ne se rappelle plus guère que le nom, annonça qu'elle allait régénérer le monde. Dans le torrent de ses déclamations, souvent fastidieuses, quelquefois burlesques, elle laissa échapper ces mots : *réhabilitation de la chair.* Ce fut un commencement. La secte Saint-Simonienne était pourvue, à l'endroit du corps humain, d'une certaine dose de tendresse qui, depuis, n'a fait que croître et embellir. Une école, plus dangereuse, parce qu'elle prête moins au ridicule, tend à ressusciter, au sein de notre civilisation chrétienne, les doctrines et les mœurs épicuriennes que l'Evangile se proposait d'abolir. Triste sort de l'esprit humain ! Il tourne, quand il s'égare, dans un cercle fatal, comme ces aiguilles à

pivot dont les enfants se servent pour tenter la chance ; et malgré le désir qui le presse de trouver de nouvelles folies, il s'arrête, comme d'instinct, aux casiers déjà occupés par de vieilles erreurs. Les noms n'y font rien. Le matérialisme, quelle que soit la formule qui l'exprime, est toujours l'oubli des plus nobles aspirations de la nature humaine dans l'admiration et le culte trivial de la matière.

Or, Messieurs, il ne faut pas se le dissimuler, c'est le matérialisme qui affiche aujourd'hui ses prétentions à l'éducation de l'humanité. A force d'étudier la matière, il s'est convaincu que tout est matière, que la matière est tout. Donc, la chair est belle, la chair est bonne, la chair est pure, la chair est sainte, la chair est divine, car elle est une portion sacrée de l'adorable tout, une glorieuse manifestation de son éternelle vie. Non seulement nous devons la respecter, mais sa dignité exige de notre part un culte d'admiration et de soins religieux. Nous ne serons de parfaits adorateurs que lorsque le nu cessera de nous faire horreur et que nous pourrons contempler sans voiles les formes sublimes et les harmonieux contours du corps humain.

La science n'admet pas de distinction entre l'esprit et la matière, et la religion du progrès veut que l'on traite la chair avec tout le respect et tous les soins que méritent sa divine essence et ses admirables fonctions. Les sages, s'ils comprennent bien leur mission, doivent réagir contre les dédains ineptes et les brutalités insensées du christianisme, secte morose, dont la doctrine et les pratiques semblent n'avoir pour but que d'attrister le genre humain. Que sont devenues, pendant de longs siècles, les rêveries charmantes et les gracieuses apparitions du paganisme? Le christianisme les a couvertes d'un linceul, pour exposer à nos regards la chair sanglante d'un supplicié, et nous condamner à des cruautés qu'il appelle béatement la pieuse pratique de la pénitence, le salutaire exercice de la mortification, la sainte folie de la croix. La renaissance, en donnant aux chefs-d'œuvre de l'antiquité la place qui leur est due dans la république des lettres et des arts, a refoulé les sombres visions du moyen âge, et réveillé le culte oublié de la chair; la science moderne doit achever son œuvre.

Tel est, Messieurs, le langage hardi, je pourrais dire cynique, du paganisme contemporain. Ses

principes révoltent votre bon sens et votre honnêteté; mais êtes-vous bien sûrs de n'avoir pas subi son influence? — Si vous n'admettez pas, comme lui, qu'il n'y ait rien au monde que de la matière, ne vous conduisez-vous pas pratiquement comme s'il y avait entre l'esprit et la chair une égalité parfaite? Et, même, n'est-ce pas du côté de cette dernière que penchent vos préférences?

Il est vrai que la chair est en butte aux hostilités de mille forces ennemies, contre lesquelles elle se défend par l'instinct de la conservation, instinct providentiel et parfaitement légitime auquel il ne vous est pas défendu d'obéir. Conserver la vie, la santé, la décence, la bonne tenue de votre corps, c'est chose permise, et vous pouvez, à cet égard, renfoncer votre vigilance et vos soins personnels des secours de la science et de l'art. Mais, à côté de l'instinct de la conservation, je vois dans la chair autre chose : l'appétit immodéré du bien-être et de la jouissance, appétit qui se manifeste dès les premiers jours de notre existence, et précède, pendant de longues années, le réveil des nobles facultés qui le doivent contenir. — Or, au lieu de nous défier de cet appétit, nous le laissons croître ; au lieu de le réprimer, nous avons horreur

de tout ce qui le gêne ; — que dis-je ? — il est, de notre part, l'objet d'une culture insensée qui développe en nous la vie des sens et travaille à assurer leur tyrannie.

Cette culture, hélas ! est le vice trop ordinaire de notre première éducation. Ainsi que je vous le faisais remarquer dans une de nos retraites[1] : « Il est dans le cœur des parents un amour grossier qui ne voit que des yeux de la chair, et n'a de sollicitude que pour ce qui tombe sous les sens. Le corps de l'enfant est pour lui une sorte d'idole dont le culte l'absorbe, et sur laquelle il se paie par des tendresses sensuelles de ses soins et de ses peines. Non seulement il est attentif à tout ce qui pourrait nuire à ce petit dieu ; mais il a toujours peur qu'il ne tombe en défaillance. Il le nourrit avec excès pour le fortifier, il l'engraisse. — Quelle belle chair ! — L'amour charnel la caresse, l'embrasse, la mange de baisers, sans s'apercevoir, aveugle qu'il est, que l'appétit du bien-être et de la jouissance y grandit en proportion de la culture qu'on

1. Cf. *Retraites pascales*. Semaine sainte 1887. Mercredi saint. Troisième instruction : *L'amour paternel et maternel*.

lui donne, et menace tout l'avenir de ses triviales exigences. »

Nous avons été, pour la plupart, élevés comme cela, Messieurs ; les conditions les plus médiocres ne sont pas exemptes de cet aveuglement qui fait ressembler l'amour de l'homme générateur à l'amour de la bête. Il résulte de là que nous entrons affaiblis dans la lutte de la vie, et que, trop souvent, nous n'avons ni le courage, ni la force de soulever la chair appesantie et de l'entraîner sur les chemins malaisés qui conduisent à la vertu, et de la vertu à la gloire. Habitués à lui épargner toute espèce de gêne, nous finissons par lui accorder tout ce qu'elle demande, et nous tombons fatalement dans ce sensualisme effréné qui est le caractère des générations et des peuples décadents.

Je ne m'arrêterai pas à une longue peinture du triomphe de la chair dans nos mœurs contemporaines. Témoins et victimes de ses exigences, vous savez trop bien ce qu'on lui donne pour la satisfaire, et que plus on lui donne plus elle est avide. « Apporte! apporte! dit-elle : *Affer! Affer!* » — Voix terrible des sens gourmands de jouissances. Il en faut pour tous : pour la vue, pour

l'ouïe, pour le goût, pour l'odorat, pour le toucher, et l'on ne sait quels spectacles, quels tableaux, quelles modes, quels concerts, quels festins, quels parfums, quelles délicatesses, quels amusements, quelles voluptés inventer pour les satisfaire. La nature tout entière : les montagnes, les forêts et les plaines, les métaux et les plantes, les fleurs et les fruits, les animaux des champs, de l'air et des ondes, les sciences, les arts, l'industrie sont réquisitionnés avec une prodigalité insensée pour leur procurer le bien-être et des plaisirs, et personne ne s'étonne plus de voir tant de choses consacrées à cette triviale besogne. Envahie de tous les côtés par des excitations malsaines que ses exigences ont provoquées, la chair sent fermenter dans ses entrailles ce redoutable appétit que l'on a appelé du haut de cette chaire le *sens réprouvé*[1], et, trop facilement vaincue par ses criminelles avidités, elle se fait un besoin de se satisfaire par des voluptés meurtrières qui corrompent les sources de la vie, et ne la laissent aller qu'appauvrie et flétrie en de misérables rejetons, où la violence des appétits charnels se fera cruellement et honteusement sentir.

1. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame.*

Retranchez ce que vous voudrez, Messieurs, de ce court tableau du sensualisme contemporain, il n'en est pas moins vrai que le culte exagéré de la chair est notre honte, puisqu'il affirme non seulement un faux principe d'égalité entre les deux éléments dont se compose notre nature, mais nos préférences pour le plus grossier et le plus vil. — Et cependant, si quelque chose est digne de vivre en nous, c'est la plus noble partie de nous-mêmes, ce qui ressemble le plus à Celui de qui nous tenons la vie ; si quelque chose mérite notre sollicitude et nos soins, c'est l'âme, dont les sublimes facultés s'alimentent des choses éternelles et divines ; si nous devons cultiver un germe, c'est le germe d'immortalité que contient notre esprit, qu'il emporte dans l'autre monde, et qui, développé par sa bienheureuse union avec le grand immortel, le rend capable de revivifier un jour notre chair détruite, et de la configurer à son éternelle gloire. Si quelque chose, enfin, doit être sacrifié dans notre nature, c'est ce qui nuit à notre épanouissement intellectuel, moral et surnaturel. Mais nos habitudes sensuelles renversent cette divine économie. La chair trop bien traitée animalise l'esprit, l'emprisonne, le retient captif, l'empêche

de prendre son vol vers les hautes régions de la pensée, de l'idéal, du devoir, de la vertu, de la grâce, et le rend impropre aux grandes conceptions, aux amours pures, aux œuvres saintes. Il devrait resplendir, il est obscurci ; il devrait être libre, il est esclave ; il devrait gouverner, il se traîne à la remorque de la chair triomphante.

Voilà la honte, Messieurs ! et dans cette honte je vois un effroyable danger.

Si aveuglés que vous soyez par les influences païennes qui vous pénètrent, vous ne croyez pas encore, comme les adorateurs de la matière, que tout est fini pour vous quand la mort renverse et réduit en poudre votre chair, et qu'il ne vous reste plus que le stérile et ridicule honneur de prendre part au mouvement général des forces qui s'agitent dans les vastes profondeurs du monde où vos éléments seront dispersés, après qu'ils auront fait pousser plus drue l'herbe des tertres sous lesquels vos corps ont pourri. Vous oubliez peut-être votre éternelle destinée, mais, au fond de l'âme, vous n'avez pas renoncé à toute espérance d'outre-tombe ; et ne serait-ce que dans les tristes jours où vous rendez à vos morts des honneurs qui s'adressent à l'immortalité, vous vous dites à vous-

mêmes : « Non, je ne mourrai pas tout entier : *Non omnis moriar.* »

Vous avez raison, Messieurs ; non seulement vous ne mourrez pas tout entiers, — vous revivrez tout entiers ; Dieu l'a ainsi décrété. Mais ce décret, au lieu d'être une promesse, peut devenir une menace pour ceux qui oublient la grandeur de leur nature dans le culte exagéré de la chair. Ne pouvant la satisfaire sans négliger les besoins de leur âme, ils se rendent, de jour en jour, plus incapables de recevoir la lumière d'en haut, et de sentir la touche de la grâce. L'âme étourdie par la fermentation des passions charnelles ne comprend plus rien ni aux grandes vérités qui la rattachent à ses destinées, ni à la nécessité des actes religieux dont dépend son salut éternel. De peur de troubler dans ses plaisirs le corps dont elle est devenue l'esclave, elle attend ce dernier instant de miséricorde divine sur lequel comptent tant de pécheurs aveuglés. Mais ce dernier instant viendra peut-être sans qu'elle y prenne garde ; l'esprit de Dieu traversera sans être vu les ténèbres grossières qui l'enveloppent ; car, l'Apôtre l'a dit : « L'homme animalisé ne perçoit pas ce qui vient

de l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*[1]. »

La dernière grâce manquée, cette âme ne sortira du corps qui la tenait emprisonnée que pour aller l'attendre dans un éternel supplice. Cette attente sera pour elle pleine d'horreur, car elle comprendra qu'après avoir été asservie à son bien-être et à ses jouissances, elle doit être asservie à son châtiment. Ah! si elle pouvait retarder indéfiniment la reviviscence de cette chair idolâtrée ! — Mais non, elle se réveillera, comme toute chair, au son de la trompette de l'ange. Il faudra la reprendre sans pouvoir jamais la quitter, et nourrir de son immortalité tous les supplices qu'elle endurera pour châtier les jouissances dont elle fut saturée.

Hommes charnels, hommes de bien-être et de plaisirs, voilà la honteuse et cruelle résurrection que vous vous préparez. — Mais il est temps encore de l'éviter. Ecoutez, méditez, pratiquez cet avertissement que nous lisons sur la chair glorifiée du Sauveur : — « Si nous avons été unis au Christ par la ressemblance de sa mort, nous lui serons unis par la ressemblance de sa résurrec-

1. I Cor., cap. II, 14.

tion : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* »

II

En établissant le dogme de la résurrection, je vous ai exposé, Messieurs, la doctrine de l'Eglise sur la grandeur et la dignité de notre chair. Elle admire en elle « l'œuvre des mains de Dieu, l'édifice de son génie, l'héritière de ses libéralités, la reine du monde, l'épouse du souffle divin, le prêtre de la religion, le soldat de la foi, l'axe du salut, la sœur du Christ, le réceptacle de sa vie, le temple de l'Esprit divin[1]. » Aucune philosophie n'a jamais parlé comme cela.

Chose singulière, cependant, autant l'Eglise se montre révérencieuse pour la chair dans sa doctrine, autant elle semble dure, impitoyable, on pourrait presque dire méprisante, dans sa législation. Aux instincts profonds que toute chair ex-

1. Cf. *Exposition du dogme catholique,* cent-unième conférence : *La résurrection,* première partie.

prime en ces deux mots : jouir et vivre, elle oppose cette loi austère : souffrir et mourir, pénitence et mortification. Que devient donc, sous les coups de la discipline chrétienne, le dogme pompeux qui élève la chair à des honneurs quasi-divins? N'y a t-il pas là une flagrante contradiction?

Non, Messieurs; la contradiction n'est qu'apparente. Ce que je viens de dire tout à l'heure va vous aider à la faire disparaître, si vous voulez bien tenir compte ici du principe qui dirige la conduite de l'Eglise à l'égard de la chair, et considérer les conséquences du traitement qu'elle lui inflige.

Ainsi que je vous l'ai fait remarquer plusieurs fois dans le cours de mon enseignement, l'état primitif de la nature humaine était un état d'équilibre parfait dans les relations des deux éléments dont elle est composée. L'esprit, souffle de Dieu, animait et gouvernait la chair; la chair, œuvre des mains de Dieu, était soumise à l'esprit, et prêtait à ses opérations un libéral concours. Aucune passion ne s'agitait dans la région des appétits qui ne fût disciplinée par la raison; aucun mouvement ne prévenait les délibérations de la royale faculté qui unissait à Dieu l'homme tout entier par la plus

généreuse et la plus sainte des passions, l'amour. L'homme intègre régnait sur lui-même. Mais, comme l'a dit profondément Bossuet, « le péché a mêlé du sien dans la nature humaine. » Les éléments de cette nature ont été troublés dans leurs sources mêmes, et, depuis, le trouble s'est manifesté dans toute la race. — C'est justice. — Un générateur ne donne que ce qu'il a. Si sa nature est pure et ordonnée, il la transmet pure et ordonnée ; si elle est impure et déréglée, il la transmet impure et déréglée. Notre générateur est déchu : jusqu'à la fin nous subirons les funestes mais naturels effets de sa déchéance ; jusqu'à la fin il y aura, dans notre constitution, un défaut d'équilibre, causé par cette lamentable plaie que le langage sacré appelle la plaie des concupiscences. Sans être insensibles aux vrais biens, nous nous laisserons plus facilement séduire par les faux biens ; sans cesser de comprendre la nécessité du bien-faire, nous lui préférerons le bien-être ; sans méconnaître la dignité de l'esprit, nous serons, au détriment de sa grandeur et de son autorité, tentés de flatter les exigences de la chair ; nous vivrons dans un perpétuel péril qui nous imposera une guerre perpétuelle.

N'est-ce pas un fait universel et incontestable que ce désordre de la nature ? Et quand bien même on supprimerait l'explication que nous en donne l'enseignement catholique, ne vous ai-je pas obligés tout à l'heure de le reconnaître expérimentalement. On aura beau dire : — La chair est bonne, la chaire est pure, — l'expérience du genre humain répond : — Ce n'est pas vrai. Quiconque veut faire le bien se plaint des entraînements qui lui facilitent le mal, et s'écrie avec l'Apôtre : « La chair convoite contre l'esprit ; l'esprit convoite contre la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus adversus carnem.*[1] »

La chair convoite contre l'esprit, car elle veut être satisfaite, non seulement dans ses légitimes besoins, mais dans ses désirs les plus extravagants. Repue des plaisirs que notre lâche condescendance lui accorde, elle devient pesante et opprime la pensée ; elle fermente comme une levûre malsaine et étouffe la vertu. — D'autre part, l'esprit convoite contre la chair ; car il lui répugne que ses libres mouvements soient contrariés par une matière triviale. Il voudrait pouvoir s'élancer

1. Galat., cap. v, 17.

et voler à son aise dans les sphères sublimes de la pensée, du devoir et de la vertu, du vrai, du beau et du bien ; se dégager, enfin, des créatures grossières qui ensorcellent les sens et le convient à l'idolâtrie, afin de se rapprocher de celui dont il est la vivante image, de l'infini dont la soif le tourmente.

« La chair convoite contre l'esprit, l'esprit convoite contre la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum*, *spiritus adversus carnem.* » — Voilà, Messieurs, le principe qui nous explique l'austère régime auquel l'Eglise soumet notre corps, les mauvais traitements auxquels elle le condamne. Le monde ayant pris le parti de la chair contre l'esprit, l'Eglise prend le parti de l'esprit contre la chair. Dans l'état critique de notre nature elle ne s'est pas trompée. Elle a dit : — Châtions la chair pour la punir de ses révoltes ; affaiblissons, faisons mourir la chair pour la soumettre à l'empire du souffle de Dieu.

Pénitence ! mortification ! Notre pauvre corps ne peut entendre sans frémir ces deux mots terribles. — Mais l'austérité chrétienne qui l'épouvante ne le réduit que pour le glorifier, en assurant, dans ses membres révoltés et prompts aux réjouis-

sances funestes, le libre cours de l'esprit d'où procèdent les nobles pensées, les grandes vertus, les œuvres méritoires : tout ce qui rend l'homme digne de Dieu et digne de lui-même. Parcourez l'histoire intellectuelle et morale du genre humain, et dites-moi où se trouve la plus large part d'intelligence et de génie dans le vrai, la plus large part d'activité et d'héroïsme dans le bien. Est-ce du côté de ceux dont le corps plantureux n'a rien à désirer ? Non, Messieurs ; — mais du côté de ceux que l'austérité chrétienne a disciplinés, du côté de ceux qui savent priver et faire souffrir la chair afin d'éteindre ses criminelles ardeurs et de donner à l'âme une plus grande liberté.

C'est déjà un beau résultat, Messieurs ; mais l'Eglise vise plus loin et plus haut. Elle entend la voix du Christ qui nous appelle au partage de sa gloire, et nous indique le chemin que nous devons prendre pour arriver à la suprême transformation par laquelle nous deviendrons semblables à lui. Si la législation chrétienne est dure à notre corps c'est que le Maître l'a voulu. N'a-t-il pas dit « qu'il lui fallait souffrir pour entrer dans sa gloire : *Nonne oportuit hæc pati Christum, et ita*

intrare in gloriam suam[1] ? — N'est-ce pas parce qu'il a traversé la crise douloureuse de sa passion que nous le voyons couronné de gloire et d'honneur ? *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum*[2]. » Où le chef a passé, toute l'armée doit passer après lui ; leur commun triomphe est à ce prix. « Si nous souffrons avec le Christ, nous serons glorifiés avec lui : *Si compatimur, et conglorificabimur*[3]. — Si nous nous unissons au Christ par la ressemblance de sa mort, nous lui serons unis par la ressemblance de sa résurrection : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* »

Voilà ce que veut le Maître ; l'Eglise ne peut pas vouloir autrement que lui. Elle a donc raison de nous demander la pénitence et la mortification, car la préparation laborieuse qu'elle nous impose détermine à l'avance le caractère de l'éternelle reviviscence qu'attend notre chair. – Il est certain qu'une âme à qui l'austère discipline de l'Eglise a donné sur le corps un souverain empire, ne le

1. Luc., cap. XXIV, 26.
2. Heb., cap. II, 9.
3. Rom., cap. VIII, 17.

retrouvera, au jour de la résurrection, que pour lui faire sentir sa noble supériorité. Au lieu que l'âme qui fut l'esclave d'une chair satisfaite répugnera à rentrer dans l'éternelle prison où tous les plaisirs seront remplacés par des peines, l'âme qui fut maîtresse reprendra, joyeuse, le pauvre corps qu'elle a maltraité, et se fera une fête de le consoler de ses rigueurs en l'abreuvant de gloire et de félicité. La chair, plus docile que jamais, se laissera faire, et plus seront profondes en elle les plaies de la pénitence et de la mortification, plus elle se sentira pénétrée et vivifiée par l'âme triomphante qui veut l'associer à ses honneurs et à ses jouissances.

D'autre part, le Christ Sauveur, fidèle à la loi qu'il a promulguée et accomplie en sa propre personne, attirera, dans le plus prochain et le plus fécond rayonnement de son humanité glorifiée, ceux dont la chair pénitente et mortifiée portera les sacrés stigmates de sa passion. Ses préférences et ses plus larges effusions de gloire et de béatitude iront aux corps qui l'auront imité de plus près dans sa vie de souffrance ; car il mesurera à la ressemblance de sa mort la ressemblance de sa résurrection : « *Si complantati facti sumus*

similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus. »

Soit, me direz-vous ; la chair doit être disciplinée ; notre avenir y est intéressé, notre dignité l'exige ; Dieu le veut ; mais doit-elle être exterminée ? Pourquoi ces jeûnes, ces veilles, ces haires, ces cilices, ces fouets, ces chaînes, ces aiguillons, ces innombrables instruments de discipline ? Pourquoi ces légions de fanatiques qui semblent, par leurs extravagances et leurs barbaries, insulter à la raison et conspirer contre la vie ? — Pourquoi, Messieurs ? — Mais pour vous, pour moi, pour tous les timides et tous les lâches qui ont besoin qu'on marche devant eux sur le chemin du sacrifice. L'austérité chrétienne est une nécessité d'équilibre en notre personne ; mais qui donc s'y soumettrait s'il n'était entraîné ? Un Dieu s'est mis à la tête de l'humanité. « Il a souffert, dit l'apôtre saint Pierre, pour que nous marchions sur ses traces[1] ; » cependant il ne peut pas tout seul décider notre apathie, ni vaincre les répugnances de notre chair amoureuse du bien-être et

1. Christus passus est... Vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I Pet., cap. II, 21.)

de la jouissance. Il faut que les saints, plus rapprochés de nos infirmités, l'entourent et nous appellent à sa suite. — Les voilà ! — Ils s'élancent en avant, comme ces corps d'élite dont la bravoure doit entraîner le mouvement d'une armée ; comme ces pionniers audacieux qui vont planter, au milieu des ronces, des épines, des marais, des fondrières, des repaires d'animaux malfaisants, le drapeau qui appelle les colons sur la terre du labeur et de la civilisation. Ne leur reprochez pas les plaies dont ils sont couverts, ni le sang qu'ils ont volontairement répandu ; ce serait un crime. Ne les plaignez pas ; ce serait une injure. Admirez plutôt le noble et saint usage qu'ils font de la chair où fermentent vos passions égoïstes. Du sang de leurs veines, de la plus précieuse des libations ils se servent pour témoigner à Dieu leur foi et leur amour, et aussi pour vous déterminer à prendre le vrai, l'unique chemin qui conduit à la glorieuse résurrection.

Cette glorieuse résurrection, vous ne l'apercevez que dans le lointain d'une autre vie, mais les héros de la pénitence et de la mortification en ont eu les prémices dès cette vie. On a vu leur corps rester insensible aux tourments, conserver sa

vigueur à travers de longs jeûnes, resplendir et faire le jour au milieu des ténèbres, s'envoler dans l'extase, apparaître en divers lieux à la fois, entrer dans les lieux clos, comme s'il eût déjà joui des merveilleuses qualités d'impassibilité, d'immortalité, de clarté, d'agilité, de spiritualité qui sont le propre des corps ressuscités.

Ne me dites pas, Messieurs, que vous ne convoitez pas ces privilèges pour le moment, que vous n'avez pas l'ambition d'être, dans les constellations vivantes qui graviteront autour de la sainte humanité du Christ, des astres de première grandeur. Quand il s'agit de notre gloire future, la modération des désirs est dangereuse. Elle est souvent le signe d'une lâcheté qui, sous prétexte de ne pas ambitionner les premiers rangs, nous fait courir le risque de ne pas trouver place dans les derniers. Du reste, vous n'arriverez à ces derniers rangs que par le chemin des saints. Si vous n'imitez pas les excessives rigueurs auxquelles ils ont soumis leur corps, il faut, au moins, que vous pratiquiez la pénitence dans la mesure qui vous est proposée par l'Eglise, et que vous refusiez à votre sensualité et à votre mollesse les satisfactions qui menacent votre âme d'asservissement et d'es-

clavage. Vous n'éviterez la résurrection honteuse et cruelle de votre chair qu'en vous préparant par la pénitence et la mortification à une glorieuse et bienheureuse résurrection. Vous êtes avertis ; c'est la loi : « *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* »

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

LA CROIX, CLÉ DU CIEL ET DE L'ENFER

O clavis, qui aperis et nemo claudit
claudis et nemo aperit!
(*Antienne de l'Avent.*)

Eminentissime Seigneur,
Messieurs,

Il doit vous paraître étrange que je prenne pour texte de mon discours, en ce jour lugubre, les paroles que chante l'Église dans le temps où elle se prépare à fêter le joyeux avènement du Sauveur. Mais, si vous considérez que le Verbe de Dieu s'est anéanti et manifesté au monde dans la chair qui doit être immolée sur le Calvaire, vous ne vous

étonnerez plus que l'antienne de l'Église puisse servir d'introduction et de conclusion à tous les grands mystères de notre salut, et qu'il nous soit permis de chanter, en contemplant la croix comme en attendant la crèche : « *O clavis, qui aperis et nemo claudit, claudis et nemo aperit !* »

C'est par sa chair crucifiée que le Christ a consommé notre salut; c'est dans la croix que se résume le grand œuvre de la rédemption. Aussi, Messieurs, est-ce à la croix qu'il appartient de décider de notre sort éternel. Vous connaissez les deux termes où doit aboutir la vie humaine; vous savez par quels chemins on y arrive ; mais, avant que nous y soyons fixés, nous comparaîtrons devant Dieu pour être jugés. Or, dans ce jugement, dit l'Église, la croix nous sera montrée une dernière fois : — *Hoc signum crucis erit in cœlo, cum Dominus ad judicandum venerit*[1].— Confrontés avec ce signe auguste, nous y verrons écrite notre sentence, et nous saurons lequel des deux abîmes, abîme de gloire ou abîme de honte,

1. Fête de la Sainte Croix, 14 sept. Ant. du premier noct.

abîme de félicité ou abîme de douleur, doit s'ouvrir devant nous et se fermer sur nous.

La croix, en effet, règle de tous les devoirs, nous donnera au jugement de Dieu la mesure de nos mérites et de nos démérites; — la croix, source de toutes les grâces, comblera les espérances des justes, exaltera leur humble et amoureuse reconnaissance et confondra les longs mépris et les misérables excuses des pécheurs. Les uns et les autres salueront ensemble, par un joyeux cantique ou par un cri d'horreur, cette clé de leur bienheureuse ou malheureuse éternité. Méditons ces pensées.

I

Les sentences de la justice humaine ne sont pas laissées à l'arbitraire de ceux qui doivent les prononcer. Leur devoir est de comparer les actes qu'ils jugent aux lois dont ils sont les gardiens officiels. Le code est entre leurs mains; ils l'ouvrent; ils y lisent à haute voix les articles sur lesquels se base leur jugement.

Comme dans les jugements des hommes, un livre sera produit au jugement de Dieu, nous dit l'Église dans ses offices :

Liber scriptus proferetur

et ce livre contiendra tout ce qu'il faut pour nous convaincre de la justice de notre sentence :

In quo totum continetur
Unde mundus judicetur[1].

Ce livre est-ce notre âme? — Mais notre âme a plutôt enregistré le souvenir de ses actions que la règle de ses devoirs, et ce n'est que par leur con-

1. Prose de la messe des morts.

frontation avec cette règle que nos actions peuvent être jugées. — Qu'à cela ne tienne : la règle de tous les devoirs sera produite : c'est la croix.

Les révélations et les commandements de Dieu se concentrent, en quelque sorte, dans le bois sacré dont le Christ s'est servi pour consommer son sacrifice. La croix fait vivre sous nos yeux la famille divine, tout entière engagée dans le drame auguste de la rédemption : un Dieu unique, jaloux de sa gloire, à qui toute créature doit louange et honneur et qu'on n'offense pas impunément; un Père offensé qui nous donne son Fils, et le livre par amour pour nous au dernier supplice; un Esprit-Saint qui forme par sa très pure opération la chair de ce Fils voué à la mort, et consume, flamme vivante du plus grand des amours, l'holocauste du Calvaire; et ce Fils, lui-même, amoureux de la croix, expirant sur ses bras sanglants pour apaiser la colère du ciel et racheter l'humanité. Mystère ineffable, dans lequel les perfections infinies : puissance, sagesse, amour, justice, miséricorde, se manifestent avec plus d'éclat que dans la production et le gouvernement de l'univers.

Mieux que la grande voix du Sinaï la croix nous

dit : Il n'y a qu'un seul Dieu et un seul Seigneur, tu l'adoreras, tu l'aimeras, tu le serviras; et en nous rappelant ce premier devoir de la créature, elle nous le montre accompli, avec une divine perfection, dans le mystère de souffrance et de mort dont elle fut le théâtre et l'instrument. La majesté trois fois sainte de Dieu pouvait-elle être mieux honorée que par le sacrifice d'une vie divine? — Était-il possible de mieux dire à Dieu qu'on l'aime qu'en immolant un Dieu pour réparer les outrages faits à sa gloire? Pouvait-on mieux le servir qu'en apaisant sa justice par une satisfaction digne de lui, et en le réconciliant par cette satisfaction avec l'humanité devenue son ennemie? — Tout sacrifier à la gloire, à l'amour, au service de Dieu : voilà le premier chapitre de la règle du devoir, que tout le monde peut lire sur les bras de la croix.

Je dis le premier chapitre, Messieurs, car un autre le suit, que le Fils de Dieu a comparé au premier : « *Secundum autem mandatum simile est huic*[1] ! » — L'humanité est une grande famille, et les liens qui unissent ses membres les tiennent

1. Matth., cap. XXII, 39.

si près l'un de l'autre qu'ils doivent être l'un pour l'autre *le prochain*.

Le prochain! — Il ne suffit pas de respecter sa personne et ses biens, de s'abstenir de lui nuire, de côtoyer sa vie sans heurt et sans dommage; « il faut l'aimer : *diliges proximum.* » — Inutile de chercher la règle de cet amour dans notre nature déchue; nous n'y rencontrerons que des instincts égoïstes. Mais la croix nous la montre et nous l'impose avec une autorité pleine de douceur. Qui contemple ce bois sacré y voit resplendir partout ce mot du cœur. Amour! Amour!

La croix nous dit que le Christ nous a aimés, et que c'est par amour qu'il s'est livré pour nous : « *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*[1]. » Il n'a point fait de partage dans les largesses de son cœur, mais, « tous étant morts par le péché, il est mort pour tous : *Omnes mortui sunt, et pro omnibus mortuus est Christus*[2]. — Son expiation s'étend au monde entier : *Ipse propitiatio est pro peccatis totius mundi*[3]. »

1. Galat., cap. II, 20.
2. II Cor., cap. V, 14, 15.
3. I Joan., cap. II, 2.

— La croix nous dit que le Christ nous a aimés sans mesure : Après avoir prodigué les divins trésors de sa parole et de sa toute-puissance, il a donné sa vie pour ceux qu'il aimait : « C'est le suprême amour : *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[1]. » — La croix nous dit que le Christ nous a aimés malgré tout. Il a rencontré les plus formidables oppositions à l'effusion des miséricordes dont son cœur était rempli ; il a vu et prévu toutes les ingratitudes qui devaient rendre inutiles, funestes même, les douleurs et les mérites de son expiation ; il a compté, non seulement sur le Calvaire mais dans tous les siècles, les ennemis de sa puissance et de son œuvre. Rien ne l'empêche pourtant d'aimer jusqu'à la fin : *In finem dilexit.* C'est une prière de pardon qu'il laisse tomber du haut de la croix sur tous les bourreaux du présent et de l'avenir : *Pater, dimitte illis.* Sublime commentaire du commandement divin : *Diliges proximum*, la croix ne nous le donne que pour nous rappeler qu'il doit passer dans notre vie, et qu'il nous faut entrer courageusement dans

1. Joan., cap. XV, 13.

les profondeurs de l'amour infini qui a embrassé l'humanité tout entière dans ses larges et généreuses étreintes. « Fils tant aimés de Celui dont j'ai consommé le sacrifice, soyez ses imitateurs, nous dit-elle : *Estote ergo imitatores Dei, sicut filii carissimi*[1]. — Allez dans l'amour du prochain aussi avant que le Christ : *Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos*[2]. »

De Dieu dont elle règle le culte, du prochain dont elle règle l'amour, la croix nous ramène sur nous-mêmes, entre au plus intime de notre nature, lui apprend à corriger ses criminels penchants, à se purifier de ses fautes et l'invite à pratiquer des vertus qui l'honorent et que Dieu récompense.

La conscience, sans doute, proteste contre les appétits déréglés qui nous tourmentent, mais, promptement étourdie par la violence des assauts que lui livrent les passions, elle a besoin qu'on lui rappelle le devoir et qu'on lui en montre, en cet état critique, le glorieux accomplissement, pour qu'elle en comprenne mieux la règle. — La croix, livre divin, est chargée de ce saint office.

1. Ephes., cap. v, 1.
2. *Ibid.* 2.

Si l'homme, en butte aux suggestions de l'orgueil, est tenté de se complaire en lui-même, d'ambitionner les honneurs, de mettre sa volonté propre au-dessus de toute volonté et de toute loi, la croix lui apprend qu'un Dieu s'est humilié et s'est fait obéissant : *humiliavit semetipsum factus obediens*[1]. Lui, le Verbe éternel, l'Être parfait, il s'abaisse non seulement jusqu'à prendre notre chair et nos infirmités, mais jusqu'à s'exposer aux mépris, aux injures, aux mauvais traitements de sa créature, jusqu'à ce que, saturé d'opprobres, il puisse s'écrier avec le prophète : « Je ne suis plus un homme, je suis un ver de terre ; *Ego sum vermis et non homo*[2]. » Lui, le maître suprême, l'ouvrier du monde, l'égal de son Père, il a voulu se faire le serviteur anéanti d'une volonté qui dispose souverainement de toute sa personne et de toute sa vie. Depuis le jour où il naît, répudié des hommes, dans une pauvre crèche, jusqu'au jour où il expire, abandonné du ciel, sur un gibet, il accomplit à la lettre la volonté de Celui qui l'a envoyé. Pas un instant, pas une pensée,

1. Philip., cap. II, 8.
2. Psalm. XXI.

pas un désir, pas une parole, pas une action de son existence humiliée qui ne soit marquée au coin de ce mystérieux oracle : *Factus obediens;* il s'est fait obéissant. Il est tout ce qu'il est, il fait tout ce qu'il fait, parce que Dieu le veut. Mais c'est dans la mort de la croix qu'il consomme son humble obéissance : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Orgueil humain, sois confondu ! Et toi aussi, insatiable cupidité qui nous affame et nous pousse à la fiévreuse recherche des biens et des richesses de ce monde ! La croix nous montre un Dieu dépouillé dont on s'est partagé les vêtements et dont on a tiré la robe au sort : « *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem*[1]. » Il était pauvre dans l'étable de Bethléem, pauvre dans l'exil, pauvre dans l'atelier de Nazareth, pauvre dans sa vie publique, lorsque, sans demeure et sans pain, il s'abandonnait à la charité. Mais sa nudité sur la croix est le comble de la misère ; car il se prive du droit qui reste au condamné de laisser au moins en héritage à ceux qu'il aime les vêtements qu'il a portés. Après avoir vo-

1. Psalm. XXI.

lontairement renoncé à tous les biens, ne lui était-il pas permis d'aimer et de conserver, jusqu'au dernier instant, la sainte tunique qu'avaient tissée, avec tant de soin et de tendresse, les mains virginales de sa mère ? — Eh bien, non ; il n'en veut plus, parce qu'ayant épousé la pauvreté il veut donner, jusqu'au bout, à cette chère et sainte épouse, les témoignages de sa fidélité et nous apprendre à corriger le dérèglement de nos appétits.

Ses austères leçons pénètrent notre chair. — Elle veut du bien-être et des jouissances, la croix ne lui montre que des maux et des tourments, et lui impose l'obligation de mourir à ses criminelles ardeurs : « *Christus passus est; Christus mortuus est.* » Jusqu'à ce que Jésus expire, elle se montre impitoyablement cruelle. Regarde sa victime, ô chair voluptueuse ! — Pendant que tu inventes pour toi des raffinements de sensualité, elle invente pour son corps d'inénarrables supplices ; pendant que tu profanes ton sang, elle offre à Dieu le sien jusqu'à la dernière goutte ; pendant que tu cherches la joie en de honteuses compagnies, elle meurt dans l'abandon, et s'écrie : « *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* »

Tourmentés, au dedans, par les appétits de notre

nature, nous le sommes encore, au dehors, par des forces ennemies qui affligent notre misérable vie. « L'homme, dit le Psalmiste, va, comme les tristes enfants de Sion, semant ses jours sur la terre d'exil, et arrosant de ses larmes les sillons qu'il creuse en gémissant. » En butte à la malice des hommes, à la conspiration de nos faiblesses et de nos infirmités, des accidents et des circonstances qui les aggravent, que de fois nous sommes tentés de murmurer et de nous décourager, de nous plaindre et de nous irriter, de blasphémer et de nous désespérer. — Mais la croix nous rappelle qu'elle a porté sur son bois ensanglanté l'homme de toutes les douleurs : *Virum dolorum ;* que cet homme, doué d'une puissance divine qui pouvait, en un clin d'œil, le délivrer de tous ses ennemis, s'est tranquillement abandonné à leur fureur; qu'au milieu des injures et des tourments il se taisait : *Jesus autem tacebat*[1] ; et que, prévoyant l'excès de ses maux, tenté d'en éloigner l'amer calice, il a dit à Dieu : « Que votre volonté se fasse et non la mienne : *Non mea voluntas, sed tua fiat*[2]. »

1. Matth., cap. XXVI, 63.
2. Marc, cap. XXII, 42.

Est-ce tout? — Non, Messieurs. — La croix, qui nous apparaît dans la misère de la tentation, va nous chercher jusque dans la misère du péché, où ses leçons deviennent plus pressantes et plus nécessaires à notre salut. A celui qui a trahi le devoir, elle apprend qu'il est une justice infinie qu'on n'a pu satisfaire que par le supplice d'un Dieu; que, près de cette justice, il est une miséricorde infinie qui ne demande qu'à pardonner; que cette justice et cette miséricorde doivent s'embrasser dans l'âme pécheresse, comme elles se sont embrassées sur la croix; que ce rapprochement ne se peut faire que par le repentir; enfin, qu'un devoir suprême s'impose à celui qui a trahi le devoir : s'unir par le brisement du cœur et les saintes afflictions de la pénitence aux douloureuses satisfactions du Sauveur.

O croix adorable! règle de tous les devoirs, nous vous rencontrons, nous vous voyons partout en ce monde, mais souvent, hélas! vous ne nous dites rien, parce que nous ne jetons sur vous que des regards distraits. « Une dernière fois, vous nous apparaîtrez au jugement de Dieu : *Hoc signum crucis erit in cœlo, cum Dominus ad judicandum venerit.* » Alors il faudra bien vous su-

bir, car vous attirerez nos yeux avec une irrésistible puissance. En un instant, la confrontation de notre vie avec vos divins enseignements sera faite, et nous aurons la mesure exacte de nos mérites et de nos démérites. En un instant les justes sauront qu'ils vous ont accordé tout ce que vous nous demandez pour Dieu, pour le prochain, pour nous-mêmes; et s'ils ont failli dans la pratique du devoir vous leur ferez sentir la souveraine efficacité du dernier embrassement par lequel ils ont exprimé de votre bois sacré la miséricorde et le pardon. En un instant, les pécheurs sauront qu'ils vous ont tout refusé, tout, jusqu'à l'accomplissement du suprême devoir de pénitence auquel vous les invitiez, et qui pouvait les sauver. Justes et pécheurs liront sur vos bras leur sentence : à droite : *Venite benedicti;* à gauche : *Ite maledicti.* Aux uns vous ouvrirez le ciel, aux autres l'enfer. Et ni les uns ne seront tentés de se glorifier de leur éternel bonheur, comme s'ils ne le devaient qu'à eux-mêmes ; ni les autres de se plaindre de leur éternel malheur, comme s'ils pouvaient s'en excuser; car vous nous montrerez en vous, ô croix très sainte, la source de toutes les grâces. C'est ce qui nous reste à méditer.

II

Les lois humaines, en nous imposant des devoirs, ne nous sont d'aucun secours pour les accomplir, lors même que ces devoirs surpassent nos moyens et nos forces. Sans offenser la justice, il nous est permis de nous plaindre de leurs exigences ; en tout cas, le devoir accompli nous ne leur devons aucune reconnaissance.

Il n'en est pas ainsi du code divin avec lequel nous seront confrontés au jour du jugement. — La croix, règle de tous les devoirs, est aussi la source de toutes les grâces dont notre nature a besoin pour se sanctifier et atteindre sa sublime fin.

La première des grâces est de nous avoir rendu cette fin. Après le grand bienfait de la création, le ciel, où la vision de Dieu doit nous béatifier éternellement, était ouvert à tous les humains, et leur premier père, s'il eût été fidèle, devait y introduire toute sa race. Mais il a péché, et son crime a fermé les portes de la surnaturelle béatitude où la bonté de Dieu nous avait donné rendez-vous. Sans

injustice, le Créateur offensé eût pu répudier à jamais l'homme prévaricateur avec ses tristes enfants, et faire, sur une autre race, un nouvel essai de sa libéralité infinie. Mais non, à l'heure même où sa justice ferme le ciel, sa miséricorde déclare le dessein de le rouvrir, et montre de loin à l'humanité confuse le Sauveur qui doit un jour réparer, sur l'arbre salutaire de la croix, la catastrophe de l'arbre funeste près duquel l'homme s'est déshonoré et a encouru l'éternelle damnation.

Je ne reviendrai pas, Messieurs, sur l'explication déjà donnée de ce mystère, dans lequel la justice et la miséricorde divines se sont embrassées pour nous sauver. Le signe qui nous est resté nous invite à l'espérance, et nous pouvons chanter avec l'Eglise : — « La croix a mis le monde en joie : *Ecce per crucem gaudium venit universo mundo.* — La croix auguste qui nous a rendu le salut brille à nos yeux : *Crux alma fulget per quam salus reddita est mundo.* — La croix est victorieuse, la croix règne, la croix nous délivre de tout crime : *Crux vincit, crux regnat, crux repellit omne crimen*[1]. »

1. Fête de la Sainte Croix, 14 sept. Ant. du troisième noct.

Vous entendez, Messieurs : la croix nous délivre de tout crime. — Elle nous délivre, puisqu'elle ouvre le ciel que le crime avait fermé; elle nous délivre puisque, règle de nos devoirs, elle nous montre le chemin que nous devons prendre pour aller au ciel; mais, bien plus encore, elle nous délivre, parce que de son bois sacré jaillit dans nos âmes la divine vertu qui les pénètre, les purifie, les réconcilie, les transforme, les illumine, les fortifie.

« C'est le sang du Christ, dit l'apôtre saint Paul, qui nous rapproche de Dieu : *Qui eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi*[1]. — C'est le sang du Christ qui fait de nous des justes : *Nunc justificati in sanguine ipsius*[2]. » Or, le sang du Christ découle de la croix dans les sacrements dont la grâce nous prépare à la vie éternelle. C'est par le signe de la croix que l'Eglise scelle et consacre tout ce qui s'y fait, pour nous rappeler que la croix est la source de toute grâce. — Le sang de la croix est dans le baptême, où il nous engendre spirituellement et divinement, corrige le vice de notre naissance selon la chair, dépose en nos âmes

1. Ephes., cap. II, 13.
2. Rom., cap. V, 9.

les germes des vertus et des dons surnaturels qui doivent tempérer l'ardeur des convoitises et contrebalancer leur funeste influence dans notre vie. — Le sang de la croix est dans la confirmation, où, roulant en ses flots miséricordieux la vertu de l'Esprit-Saint, il accroît et affermit en nous la vie divine pour que nous puissions soutenir les âpres combats de l'esprit contre la chair, de la grâce contre la nature ; où il trempe nos âmes comme est trempé l'acier dont les guerriers couvrent leur poitrine pour la protéger, et dont ils arment leurs mains pour frapper de mort leurs ennemis. — Le sang de la croix est dans l'eucharistie, où se renouvelle l'immolation du Calvaire, où le même Christ qui est mort réellement sur son gibet meurt mystiquement sur l'autel, où la victime divine passe du sacrifice à l'union et devient la nourriture et le breuvage des âmes qu'elle répare, soutient, conserve, grandit et délecte, faisant germer en elles, avec la pureté qui rend l'homme semblable aux anges, la généreuse passion du sacrifice et du dévouement, et leur donnant dans son intime présence un gage de la gloire qui les attend dans les cieux. — Le sang de la croix est dans l'ordre, où il oint les prêtres, les rend plus respec-

tables que les rois de la terre, et leur communique, avec le pouvoir des choses saintes, la souveraineté des âmes.—Le sang de la croix est dans le mariage, où il apaise les sens, purifie l'amour, sanctifie l'union des cœurs, et prépare à l'Eglise des enfants, au ciel des élus.

Mais c'est dans les sacrements où l'homme vient chercher le pardon des fautes qu'il a volontairement commises que le sang de la croix coule plus abondamment et fait mieux sentir sa miséricordieuse efficacité. Aucun crime ne peut faire reculer ses flots rédempteurs, dès qu'ils se mêlent aux larmes du repentir. Les souillures sont effacées, les mérites revivent dans l'invisible aspersion qui, de la croix, tombe sur l'âme pécheresse. Eût-elle perdu mille fois la grâce, mille fois elle la recouvre, tout ensemble réconciliée et fortifiée par la pénitence qui l'amène au pied de l'arbre du salut. — Le sang de la croix poursuit le péché jusque dans les dernières onctions que reçoit le chrétien aux portes de la mort ; il en détruit les restes et donne à celui qui va quitter la terre une suprême vigueur, pour conjurer les suprêmes défaillances de la nature et résister aux suprêmes assauts de l'enfer.

Quelle source! Quel fleuve de grâces! Messieurs. — Mais il y a plus encore. Le sang de la croix nous a mérité une infinité de secours qui se renouvellent avec chaque jour, chaque heure, chaque instant de notre vie. Lumières intérieures, secrets attouchements d'une main invisible, mystérieux attraits, salutaires pressentiments, ordres, avertissements, reproches adressés à nos consciences, offres miséricordieuses, rencontres fortunées des âmes amies qui cherchent à entraîner nos âmes, déceptions, désenchantements, épreuves, chagrins providentiels : autant de grâces que la croix nous a méritées pour que nous puissions faire notre salut. Je ne les connais pas toutes et ne puis vous en parler que bien imparfaitement, mais, au jugement de Dieu, vous verrez toutes les grâces dans leur source, dans le signe auguste que le Fils de l'homme produira à son tribunal : — *Hoc signum crucis erit in cœlo, cum Dominus ad judicandum venerit.*

Son apparition, je vous l'ai dit, Messieurs, sera saluée par deux cris immenses : cri de joie et cri d'horreur.

Confrontés avec la source de toute grâce, les justes seront plus que jamais convaincus que, si

leur espérance est arrivée à son terme, s'ils ont accompli les actes et pratiqué les vertus que Dieu récompense par une éternelle béatitude, c'est à la croix qu'ils le doivent. En lisant sur ses bras sanglants la règle de leurs devoirs, ils ont reçu la grâce qui les a justifiés et leur a donné la force de vaincre les oppositions de la nature corrompue, ne serait-ce qu'au dernier instant où ils ont compris l'indispensable devoir de la pénitence. La croix ne les a pas trompés ; elle leur promettait la gloire s'ils voulaient se soumettre à ses saintes exigences ; ils se sont soumis et la gloire les attend. Humbles dans le triomphe de leur religieux espoir, ils font éclater leur amoureuse reconnaissance. D'une commune voix ils répètent aux portes de la patrie l'hymne qu'ils ont chanté dans l'exil : « Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix la protection contre les ennemis, dans la croix l'onction de l'éternelle douceur, dans la croix la force de l'âme, dans la croix la joie de l'esprit, dans la croix la somme de toutes les vertus, dans la croix la perfection de la sainteté[1].

1. In cruce salus, in cruce vita in cruce protectio ab hostibus, in cruce infusio supernæ suavitatis, in cruce

Salut, ô croix, notre unique espérance! *O crux, ave, spes unica!* »

Ce joyeux concert domine les sourds grondements de la sinistre armée des pécheurs. Eux aussi ils ont été confrontés avec la croix, source des grâces, pour être convaincus de leur mauvais vouloir et de leur ingratitude. Rien ne les excuse dans leur éternelle infortune : ni leur ignorance des lois divines du salut, ni les faiblesses de la nature, ni ses révoltes insensées contre la sainte austérité du devoir. — Ils auront beau dire à la croix : O croix! ton apparition est pour nous une surprise. Nous ne t'avons pas rencontrée, nous ne t'avons pas vue sur le chemin de notre triste vie. — La croix leur répondra : Si vous aviez écouté la voix de la conscience et obéi à ses premières prescriptions; si vous aviez voulu profiter des secours naturels que Dieu vous donnait pour faire le premier bien, je serais venue au-devant de vous, je vous aurais montré le chemin du ciel dont j'ai rouvert les portes, et, dans une dernière

robur mentis, in cruce gaudium spiritus, in cruce summa virtutis, in cruce perfectio sanctitatis. (Imit., Lib. II, cap. 12.)

illumination, vous auriez reçu de moi la grâce de dire *oui* à tout ce que Dieu veut de l'homme pour qu'il soit sauvé. — Ils auront beau dire : O croix ! tu as demandé à notre nature plus qu'elle ne pouvait donner. Nous avons vu le devoir dont tu es la règle, mais nous nous sommes sentis impuissants à l'accomplir ; nous en avons été détournés par mille causes ennemies dont nous sommes aujourd'hui les infortunées victimes. — La croix leur répondra : En demandant à la nature plus qu'elle ne peut donner, j'offrais à la nature le secours de la vertu divine qui découle de mon bois sacré. Avec le devoir dont je suis la règle, vous avez méprisé la grâce dont je suis la source. Vous avez profané les sacrements qui vous ont sanctifiés une première fois, et refusé ceux qui pouvaient réparer votre crime. Vous n'avez tenu aucun compte de tous les secours que je vous ai mérités ; et au dernier moment, lorsque je vous disais : Donnez-moi un regret et une larme, je vous donnerai, moi, la goutte de sang qui doit vous sauver, vous m'avez répondu : — Non ! — Vous croyiez vaincre la justice, vous avez lassé la miséricorde. Maintenant, — voici la croix, fuyez ennemis : *Ecce crucem Domini, fugite*

partes adversæ[1]. — Et les misérables, tournant le dos au signe du salut, s'enfuiront en poussant des cris de désespoir.

Tout est fini. — O croix, clé divine, ouvrez, fermez. — Ouvrez le ciel à ceux que vous avez sanctifiés par vos saintes lois et par vos grâces ; aucun crime ne peut le fermer, dès que vous avez fait jaillir le sang du Christ dans une âme pécheresse. Fermez le ciel, pour que rien ne vienne troubler le bonheur des élus ; le péché et la mort n'y entreront pas puisque vous les avez vaincus dans le sacrifice adorable dont vous fûtes l'autel. — Ouvrez l'enfer aux maudits qui vous ont méprisée ; personne ne peut le fermer devant vous, car vous êtes la justice éternelle. Fermez l'enfer sur les maudits : notre présomptueuse confiance en la bonté divine ne l'ouvrira pas, car vous avez épuisé sur vous l'amour et la miséricorde de Dieu, O clé, ouvrez, fermez : *O clavis, qui aperis et nemo claudit, claudis et nemo aperit !*

Et vous, Messieurs, adorez cette clé divine, et estimez-vous bienheureux de pouvoir encore empêcher qu'elle ne vous soit funeste. Pour cela,

1. Fête de la Sainte Croix, 14 sept. Ant. de Laudes.

il ne faut pas la laisser aux mains de Dieu, mais la prendre vous-mêmes, et en graver dans vos âmes l'ineffaçable empreinte. Plus vous aurez été fidèles aux devoirs dont la croix est la règle, et sanctifiés par les grâces dont elle est la source, plus vous serez joyeux et reconnaissants au jour de la dernière confrontation. Je voudrais vous voir présentement si bien crucifiés qu'il me fût permis de vous dire avec un grand docteur : « La croix est la clé du ciel, elle va vous en ouvrir les portes... Il n'y a pas de milieu : la croix en ce monde, et tout de suite le paradis : *Nihil medium est : nunc crux et statim paradisus*[1]. »

1. S. Chrysost.

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION

Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.

MESSIEURS,

Je vous ai montré dans le ciel la gloire et la félicité qui nous attendent. Contempler les mystères de la vie de Dieu, l'harmonie de ses perfections et, dans les trésors de sa science, toutes les vérités que nous cherchons en vain à travers les ombres de ce monde, toutes les beautés dont notre œil impuissant ne peut ni embrasser l'ensemble, ni découvrir les charmes profonds ; aimer Dieu souverainement et se sentir pénétré de son amour ; le posséder avec d'ineffables jouissances, sans

craindre de le perdre jamais, et posséder en lui tous les biens ; être comblé de ses éternels bienfaits jusque dans la misérable chair que la mort a détruite et qu'un suprême miracle doit rappeler à la vie, n'est-ce pas une fin digne de nos espérances, de nos désirs, de nos généreux efforts ? Et lorsque nous comparons le peu que nous sommes et que nous pouvons à cet excès d'honneur, n'est-il pas juste que notre cœur se fonde en cette humble prière que vous venez de chanter tout à l'heure. — « O Dieu, puisque nous sommes et serons à jamais indignes des grands biens que vous nous préparez dans les cieux, nous nous abandonnons à votre miséricordieuse bonté. — Faites-nous la grâce d'être un jour du nombre de vos saints dans l'éternelle gloire : *Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.* »

Cette prière est bonne en tout temps, Messieurs, car en tout temps nous avons besoin de la grâce de Dieu pour n'être pas entraînés par la foule qui se précipite sur le chemin de perdition, et pour être soutenus dans le rude sentier qui conduit au fortuné séjour des élus. Mais il me semble qu'en nul instant de la vie nous ne pouvons penser au ciel et parler à Dieu du ciel avec plus de confiance

et de ferveur qu'au moment où le ciel est dans nos âmes.

Admirez l'extrême bonté de Dieu qui veut bien se donner à nous dans l'éternité. Les promesses les plus solennelles et les plus précises ne lui suffisent pas pour triompher des doutes de notre infirme nature, qui pourrait bien s'étonner d'être appelée à de si grandes destinées, il joint à sa parole des arrhes en rapport avec le bien infini qu'il propose à nos espérances.

Saint Thomas chante cet acte de magnanime libéralité dans une antienne de son office du très saint Sacrement. — « O festin sacré, dit-il, dans lequel nous recevons le Christ! L'âme s'y remplit de grâce, et Dieu nous y donne le gage de notre gloire future. » Vous entendez, Messieurs, « l'Eucharistie est le gage de notre éternel bonheur : *Futuræ gloriæ nobis pignus datur.* »

C'est le propre du gage de représenter la valeur de la chose promise. Or, sous ce rapport, rien de plus vrai et de plus parfait que l'Eucharistie; car, dans ce gage, il y a plus que des similitudes avec le bien céleste, il y a identité d'objet. A la sainte table comme dans le ciel, c'est Dieu qui se donne, c'est Dieu qui habite en nous, c'est Dieu qui

pénètre, c'est Dieu qui vivifie. Il n'y a de différence que dans la manière dont il est reçu : dans la communion céleste, il est reçu à découvert; dans la communion terrestre, le double voile des espèces sacramentelles et de la foi enveloppe et l'humanité sainte qui déjà couvre l'essence divine, et l'âme qui s'unit à la chair et au sang du Sauveur. Mais, encore une fois, c'est le même Dieu. Toute l'essence divine est dans le Verbe incarné, réellement et substantiellement présent au sacrement de l'autel. Et parce que le Verbe ne peut se séparer ni de son Père ni de son Esprit, le Père et l'Esprit-Saint sont avec lui. Les mouvements sacro-saints de la vie divine s'accomplissent ici-bas dans l'âme des communiants, comme là-haut dans l'âme enivrée des bienheureux. La communion de la terre est, comme la communion du ciel, la totale et joyeuse possession de Dieu. « La terre devient un ciel, dit saint Jean Chrysostome : *Hic terram cœlum tibi fecit hoc mysterium.* »

Sans doute, nous n'avons que les arrhes du bonheur parfait dont les saints jouissent aux cieux, mais, penchés vers nous, ils adorent dans nos âmes Celui qu'ils possèdent éternellement, et chantent avec nous le même cantique : « Saint,

saint, saint est le Seigneur; » ils admirent dans l'Église d'en bas comme dans l'Église d'en haut le mystérieux et sublime accomplissement de cette parole du Christ : — « Que tous soient consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum.* » — Et nous-mêmes, enivrés par un avant-goût de la gloire et de la béatitude célestes, nous sentons que nous n'avons plus qu'un pas à faire pour aller prendre part à cette dernière et suprême communion en laquelle nos frères nous ont précédés, en laquelle notre cœur et notre chair tressailleront éternellement dans le Dieu vivant. « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* »

Je dis notre chair, Messieurs, car Jésus-Christ en s'unissant à notre âme ne la sépare pas du compagnon, de l'instrument, du complément de sa vie. Il se donne avec tant d'amour que, voulant reconnaître le service de la chair qu'il traverse pour arriver jusqu'au centre de notre vie, il la considère comme sa propre chair et se trouve engagé, plus que par tout autre sacrement, à lui faire partager un jour sa gloire corporelle. Il n'a pas rapporté la loi qui nous condamne à mourir, mais nous avons sa parole qu'il nous guérira de la mort : — « Quiconque mange ma chair et boit mon

sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem habet vitam æternam et ego resuscitabo eum in novissimo die.* »

Trop courts instants que ceux de l'union qui nous met en possession de l'objet de la béatitude céleste! Profitons-en, Messieurs, pour donner à nos espérances et à nos désirs un élan qui les délivre de l'esclavage de tous les faux biens. Le Dieu de l'Eucharistie ne vient pas consommer notre béatitude, mais il la commence en nous aidant à traverser les orages du temps, et à suivre d'un pas ferme la route difficile qui conduit au souverain bien. « Je suis, nous dit-il, comme l'agneau de l'ancienne alliance, la victime du passage; passe avec moi! Passe au milieu des foules affamées qui se disputent avec rage le pouvoir, les honneurs, la richesse, le plaisir! Passe sans te laisser séduire par les promesses du présent, ni décourager par les menaces de l'avenir. Passe! Les peines qu'on se donne en ce monde pour être glorieux et heureux seront mal payées, et les jours sinistres qui approchent t'auront bientôt prouvé qu'il n'est de vraie gloire et de vrai bonheur que dans les cieux.

Demande-les aujourd'hui au Dieu que tu possèdes ; sa grâce te soulève, et ses élus te tendent les bras : « *Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.* »

SEMAINE SAINTE — 1890

LES ADIEUX DU SAUVEUR

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

JÉSUS AUX PIEDS DE SES DISCIPLES

« Ante diem festum Paschæ, sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. »
(JOAN., cap. XIII, 1.)

MESSIEURS,

Un enfant, trop jeune encore pour avoir connu son père, est ému jusqu'au fond de l'âme lorsque ses aînés lui racontent tout ce qui a précédé les derniers moments de celui dont le souvenir est cher à la famille. C'est là, disent-ils, qu'il était assis, et nous étions autour de lui. Il nous regardait les yeux pleins de larmes, il nous parlait avec

plus d'amour, il nous exhortait, il nous encourageait, il nous consolait, il priait pour nous, il nous bénissait. Enfant, que n'étais-tu là pour partager notre tristesse, et aussi les douces joies dont nos cœurs étaient inondés! — Et l'enfant répond : — Que n'étais-je là!

Aujourd'hui, Messieurs, cet enfant, c'est nous tous, et l'aîné qui doit nous raconter les adieux du doux père de la famille chrétienne, c'est l'apôtre saint Jean, dont le récit commence par les paroles que j'ai prises pour texte : — « Avant le jour de la fête de Pâques, Jésus, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, voulut donner aux siens qu'il avait aimés, et qu'il laissait sur cette terre, des témoignages plus parfaits de son amour : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* » Il ne s'agit pas, en effet, de nous apprendre que l'amour du Sauveur ne s'est pas démenti jusqu'au dernier instant, mais de nous montrer son cœur débordant d'une tendresse infinie dans les adieux qu'il adresse à ses chers enfants.

Le premier témoignage de cette tendresse de la dernière heure est un acte étrange qui prosterne le Fils de Dieu aux pieds de ses disciples, et par

lequel il manifeste sa miséricordieuse condescendance pour le pécheur et nous donne une admirable leçon d'humilité et d'amour fraternel. — Méditons à ce double point de vue le touchant mystère du lavement des pieds.

I

Toutes les phases de la vie du Verbe incarné commencent par un grand acte d'humiliation et d'anéantissement. Il se fait petit enfant dans le sein d'une fille de l'homme, et couvre, selon la belle image de l'Apôtre, sa forme divine de la forme de l'esclave, pour entrer en ce monde plein d'esclaves du péché[1]. Aux portes de l'adolescence, à l'heure même où sa prodigieuse sagesse vient de frapper de stupeur les docteurs d'Israël, il redouble de respect et d'obéissance à l'égard de ses parents, et l'on ne sait qu'une chose de sa vie cachée à Nazareth : « C'est qu'il était soumis : *Et erat subditus illis*[2]. » Avant de commencer sa vie publique, il se mêle à la foule qui entoure Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain ; humilié, comme le dernier des pécheurs, devant son précurseur, il veut recevoir de lui le baptême de pénitence. Enfin,

1. Exinanivit semetipsum formam servi accipiens. (Philip., cap. II).
2. Luc., cap. II, 51.

la veille de sa passion, nous le voyons à genoux devant ses apôtres et leur lavant les pieds.

Lui, le maître, lui, le Dieu, il se condamne au plus bas office des serviteurs. Dans cet étrange abaissement, il n'oublie pas sa grandeur infinie, car il sait fort bien, dit l'Évangéliste, « que Dieu lui a communiqué sa toute-puissance : *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus ;* » qu'il a sur toute créature une autorité souveraine et un pouvoir absolu ; que tout ce qui vit sur la terre et dans les cieux devrait être à ses pieds pour le servir. Il sait fort bien « que son origine et sa mission sont choses divines : *Sciens quia a Deo exivit;* » qu'il a reçu de Dieu, par voie de génération, toute son essence, toute sa nature, toutes ses perfections et que les noms d'immense, d'éternel, de tout-puissant, lui conviennent autant qu'à son Père. Il sait fort bien « que, Dieu homme, il va retourner à celui qui l'a envoyé : *Sciens quia ad Deum vadit*[1]*;* » que la nature humaine dont il s'est revêtu va s'asseoir à la droite du Très Haut, et recevoir les éternels hommages des anges et des élus. Il sait tout cela, et c'est avec la pleine con-

1. Joan., cap. XIII, 3.

science de ses droits et de sa dignité qu'il s'humilie.

Aux pieds de qui ? — Aux pieds d'hommes dont la grossièreté l'a souvent fait souffrir, dont il a vu les misères, dont il connaît la faiblesse et dont il prévoit les prochaines prévarications. Il sait, de science certaine, que ces douze qu'il a tant aimés vont tout à l'heure l'abandonner lâchement ; que celui d'entre eux qu'il a le plus honoré va le renier avec serment ; qu'il y a là un misérable qui l'a déjà vendu et qui s'apprête à le livrer à ses ennemis. Mais rien ne rebute son amour résolu à toutes les humiliations. Il veut, par un dernier témoignage de sa miséricordieuse condescendance, gagner les cœurs faibles et leur ouvrir la voie du repentir ; il voudrait toucher le cœur scélérat, et obtenir de lui qu'il renonçât à sa trahison.

O l'étonnante, ô l'admirable bonté ! Elle vous touche dans ce mystère d'adieu, Messieurs, mais songez, je vous prie, que c'est une bonté de tous les jours et de tous les instants. Pour vous, pour moi, pour tous ceux qui l'abandonnent, le renient et le trahissent, le cœur de notre divin Maître et Sauveur est constamment plein de miséricorde et de condescendance. Comme il nous attend patiem-

ment, pendant que se déroulent de longues années d'iniquités! Comme il laisse dormir les perfections terribles qui pourraient à chaque instant le venger de nos fautes! Comme il laisse soupçonner son infinie sainteté de devenir complice du pécheur par les retards de justice qui l'épargnent! Comme il nous continue les services de sa providence, malgré l'obstination de notre ingratitude! Comme il fait parler toutes les voies de la nature et de la grâce pour toucher nos cœurs et nous ramener à lui! L'astre qui brille dans une nuit sereine, le nuage qui assombrit le ciel, l'orage qui tourmente la nature, la foudre qui gronde, l'onde qui fuit, la feuille qui tombe, la fleur qui s'entr'ouvre, la religieuse tristesse, les gémissements, les larmes, les prières d'une mère ou d'une femme aimée, le regard limpide et les adorables indiscrétions d'enfant qui fouillent nos consciences, les cris maternels de l'Église qui nous appelle à résipiscence, les coups mystérieux dont notre âme est blessée, autant d'industries miséricordieuses par lesquelles Dieu se fait humble et petit pour nous attendrir. Ah! misérables pécheurs que nous sommes! Depuis longtemps Jésus est à nos pieds, et nous n'y pensons pas.

Il est à nos pieds et aux pieds de tous les pécheurs, nous demandant pour eux les sentiments de miséricorde et de condescendance dont son cœur est rempli. Qui donc oserait mépriser et maudire ceux devant qui l'amour humilie notre Dieu?

Jésus est aux pieds des pécheurs, non seulement parce qu'il veut les toucher, mais parce qu'il veut les purifier, pour les rendre dignes de lui. L'acte qu'il accomplit à l'égard de ses apôtres est un acte symbolique ayant pour but de les inviter à se préparer, par une complète purification de l'âme, au grand mystère eucharistique dont l'institution est proche. Tout à l'heure il va pouvoir leur dire : « Vous êtes purs tout entiers : *Et vos mundi estis.* »

Le même grand mystère vous attend, Messieurs, et Jésus humilié devant vos âmes pécheresses leur demande la même purification. « Nous en avons tous besoin, dit saint Augustin, car, bien que le baptême nous ait lavés de toutes nos fautes, il a fallu depuis traverser les choses humaines et fouler la terre souillée. Toutes les affections de notre mortelle nature, sans lesquelles il est impossible de vivre, sont comme les pieds qui nous

portent et sur lesquels nous recevons la poussière et la boue du chemin. Chaque jour il faut laver ces pieds, comme nous le confessons dans l'oraison dominicale, lorsque nous disons à Dieu : Pardonnez-nous nos péchés[1]. »

Je n'ai pas besoin de vous demander, Messieurs, si, sur le chemin de la vie et dans la traversée des choses humaines, vos affections, qui sont les pieds de votre âme, ont été souillées. Hélas ! vous savez trop bien qu'un voyage d'une année est plus qu'il ne faut pour les mettre dans un état pitoyable qui demande un large bain de grâce. Ce bain, Dieu vous l'offre dans un sacrement, dont le lavement des pieds est le symbole ; il faut vous soumettre à cette purification, sous peine de n'être plus en communion avec votre Dieu. C'est Jésus-Christ lui-même qui vous le dit. Écoutez le récit évangélique.

1. Homo in sancto baptismo totus abluitur.... Verumtamen quum in rebus humanis postea vivitur, utique terra calcatur. Ipsi igitur humani affectus, sine quibus in hac mortalitate non vivitur, quasi pedes sunt, ubi ex rebus humanis officimur... Quo nos opus habere ut pedes lavemur in ipsa oratione dominica confitemur cum dicimus : Dimitte nobis debita nostra. (S. Aug. *Homil. in Jean.*, in hoc loco.)

« Jésus, ayant commencé à laver les pieds de ses apôtres et à les essuyer avec le linge dont il était ceint, vint à Simon Pierre, et aussitôt celui-ci protesta : « Vous, Seigneur, vous, me laver les pieds, à moi ? — Ce que je fais maintenant tu ne le comprends pas encore, répondit Jésus, tu le comprendras tout à l'heure. Mais Pierre, insistant, s'écria : Non, Seigneur, non, jamais de la vie vous ne me laverez les pieds. — Si je ne te lave, dit le Sauveur, tu ne m'appartiens plus. — Oh ! alors, reprit saint Pierre, dont le caractère impétueux allait vite aux extrémités, lavez-moi non seulement les pieds, mais les mains aussi, et encore la tête [1]. »

Messieurs, c'est la simplicité confuse d'un honneur immérité qui proteste ici par la bouche de Pierre ; c'est, au contraire, l'orgueil révolté d'une juste humiliation qui proteste, par la bouche des pécheurs, contre le sacrement que le Sauveur a institué pour leur purification. Quand il les invite à venir faire aux pieds du prêtre, qui représente leur divin juge, l'humble aveu des fautes qu'ils ont commises, ils se redressent fiè-

1. Joan., cap. XIII, 5-9.

rement, comme si l'on voulait porter atteinte à leur dignité. — Nous humilier devant Dieu, disent-ils, c'est bien, mais nous agenouiller aux pieds d'un homme, nous confesser à un homme, faire de notre vie intime la pâture de sa curiosité, livrer nos secrets à la merci de ses indiscrétions, non, non, jamais. O prêtre, tu n'entreras pas dans nos consciences; nous ne voulons pas de tes purifications dès qu'il faut les acheter à ce prix : « *Non lavabis nos in æternum.* » — S'il en est ainsi, Messieurs, le Sauveur n'a plus qu'à vous répondre, comme à Simon Pierre : « Tu ne m'appartiens plus : *Non habebis partera mecum.* »

Mais non, vous n'êtes pas, j'en suis convaincu, de ces orgueilleux qui prétendent régler, au profit de leur amour-propre, les conditions de leur salut. Vous savez bien que, dans le sacrement de pénitence, institué pour la purification de nos âmes, l'humiliation de l'aveu, si elle est un châtiment de l'orgueil qu'on rencontre à la racine de tout péché, est singulièrement adoucie par les joies de l'épanchement, par les religieuses précautions qui assurent à nos confidences la protection du plus impénétrable secret, et par la pater-

nelle tendresse de celui qui reçoit la confession de nos cœurs repentants. Vous savez bien que celui qui siège au tribunal de la pénitence est le même Jésus-Christ que vous rencontrerez un jour sur le seuil de l'éternité, et dont vous prévenez les éternelles rigueurs dans un jugement miséricordieux. Vous savez bien que ce Dieu, plein d'une admirable condescendance, enchaîne, dans le sacrement, sa toute-puissance, couvre sa majesté d'un voile, et vous apparaît sous les traits d'un homme comme vous, d'un homme qui pleure ses propres fautes avant de juger les vôtres. Jésus a dit à son prêtre : « Comme mon Père m'a envoyé je t'envoie. Les péchés seront remis à qui tu les remettras. » — Entendez-vous, Messieurs, le prêtre est un Christ investi de la puissance judiciaire du Fils de Dieu, un Christ dépouillé de tout ce qui pourrait épouvanter notre faiblesse et notre misère, un Christ humilié, anéanti et comme prosterné aux pieds des pécheurs, non pour les accuser, mais pour les conjurer de se faire pardonner et de se laisser purifier.

Voilà votre juge! — Il est seul avec vous, tout seul, armé d'un pouvoir divin qui vous oblige de le respecter, pétri des mêmes misères que vous,

afin que vous n'ayez pas à redouter ses sévérités. Sans oublier les droits du Dieu de justice qu'il représente, il prend le parti de votre faiblesse ; avant de vous entendre, il est prêt à vous excuser. Il ne vous accuse pas, il vous écoute. S'il interroge, ce n'est pas pour surprendre des secrets qui pourraient vous être funestes, mais pour aider de la connaissance qu'il a du cœur humain l'aveu loyal qui doit vous sauver. Il encourage par de douces exhortations votre âme timide et tremblante et croit à la sincérité de votre parole. Il ne reçoit pas d'autre témoignage contre vous que votre libre confession, et cette confession est une chose sacrée qui entre dans son cœur fidèle et discret comme en un tombeau dont la pierre ne sera jamais levée.

Ah ! Messieurs, n'est-il pas vrai que lorsque vous vous humiliez devant le Sauveur, dans le sacrement de pénitence, c'est lui encore qui est à vos pieds, comme il était aux pieds des apôtres ? Profitez, je vous en prie, de sa miséricordieuse condescendance, et puisse-t-il dire de vous, sans aucune exception : « Vous êtes tous purs : *Et vos mundi estis.* »

II

Dans le mystère du lavement des pieds Jésus ne se borne pas à nous donner un témoignage de son amour, il nous donne encore une leçon. C'est un père qui, connaissant la force des exemples, s'applique, en ses derniers instants, aux grandes vertus qu'il a pratiquées dans sa vie, afin d'en laisser un plus vif souvenir, et de leur imprimer ce caractère de durée plus ferme que donne notre cœur aux choses que nous avons vues une dernière fois chez ceux que nous avons tendrement aimés. Certes, l'acte seul du Sauveur s'imposait, par sa grande autorité, à notre imitation, mais il le commente pour en relever à nos yeux l'importance pratique.

« Après qu'il eut lavé les pieds de ses disciples et repris ses vêtements, s'étant remis à table avec tous les siens il leur dit : — Pénétrez-vous bien le sens de ce que je viens de faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Eh bien, puisque moi, le Seigneur et le

Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez également, de l'un à l'autre, agir désormais entre vous comme je viens d'agir à votre égard. Car je vous ai donné cet exemple pour que, vous aussi, vous fassiez de même. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous comprenez bien ces choses, vous serez heureux quand vous les mettrez en pratique[1]. »

Jésus-Christ avait dit dans les premiers discours de sa vie publique : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[2]. » Il le répète bien plus éloquemment à l'entrée de sa vie souffrante. Lui, le Maître, le Seigneur, il se fait petit et se met aux pieds de ceux qui devraient le servir avec adoration. Il fallait cela, Messieurs, pour nous faire comprendre la souveraine importance d'une vertu qui répugne à notre nature et qui, cependant, est destinée à porter tout l'édifice de la vie et de la perfection chrétiennes. Non seulement nous avons peu de goût pour l'humilité, mais nous ne

1. Joan., cap. XIII, 12-17.
2. Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., cap. XI, 29.)

souffrons pas d'être humiliés, même lorsque nous avons le plus justement mérité de l'être. — Que dis-je ? — En pleine conscience de notre bassesse et de notre indignité, nous ne songeons qu'à nous grandir, et, après avoir trompé les autres, nous nous donnons à nous-mêmes l'illusion d'une fausse excellence. L'orgueil est si profondément enraciné dans notre nature que la sagesse divine a cru devoir nous avertir « qu'il y est le principe de tout péché : *Initium omnis peccati est superbia*[1]. »

Par la loi des contraires l'humilité est le fondement de toutes les vertus. C'est elle qui dispose notre raison à accepter les mystères qu'elle ne peut comprendre. C'est elle qui préserve notre espérance de toute présomption, et lui persuade d'accroître chaque jour les mérites que Dieu doit récompenser par de si grands biens. C'est elle qui, mettant en regard de notre néant l'excellence de Dieu, nous convainc de sa toute gratuite bonté, et ouvre notre cœur à son saint amour. C'est elle qui nous efface, contient nos ambitions, réprime nos jalousies et étouffe en nos

1. Eccli., cap. x, 15.

âmes toute émulation chagrine, capable de troubler la paix de nos rapports avec le prochain. Elle est la mère de la discrétion, l'ennemie des habiletés trop humaines qui ravalent la prudence. Elle plie sans effort devant tous les droits, s'accommode de tous les devoirs et nous facilite l'accomplissement de toute justice. Elle tempère la force et ses audaces et l'incline à la douceur. Elle nous fait voir nos mauvais penchants, nos vices et nos fautes dans toute leur laideur, et nous fait rechercher les austères satisfactions de la mortification et de la pénitence. Enfin, elle nous met en cet état d'abaissement qui attire à nous la très haute majesté de Dieu, et nous dispose à recevoir la surabondance de sa grâce en attendant l'effusion de sa gloire ; car « si Dieu résiste aux superbes, il donne sa grâce aux humbles et les exalte : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*[1]. — *Deus exaltat humiles*[2]. » — Oh ! que le Sauveur a bien dit : « Vous serez heureux si, après avoir compris ce que j'ai fait, vous le mettez en pratique : *Si hæc scitis, beati eritis si feceritis ea.* »

1. Jac., cap. IV, 6.
2. Luc., cap. I, 52.

Mais, Messieurs, notre divin Maître, en nous faisant ses adieux, ne songe pas seulement à la perfection et au bonheur de chacun de ses enfants, il veut assurer la perfection et le bonheur de toute la famille chrétienne par une grande leçon de charité fraternelle. L'humble service qu'il rend à ses apôtres n'est qu'un type des innombrables services d'amour que devront échanger entre eux ses enfants. Il ne dit pas précisément faites ce que j'ai fait, mais « faites comme j'ai fait : *quemadmodum ego feci vobis.* » C'est-à-dire : sachez vous abaisser et mettre au service des petits les prérogatives, les grandeurs, les biens que vous avez reçus de Dieu.

Cette leçon a été comprise, Messieurs ; l'histoire de la charité dans l'Eglise est pleine de faits qui nous rappellent l'amoureuse humiliation du Sauveur. Non seulement l'acte qu'il a accompli s'est perpétué dans la liturgie, mais on a vu, depuis dix-huit siècles, l'humanité se prosterner aux pieds des petits et des pauvres : des riches se dépouiller pour eux, des mains de rois, des bouches de reines laver et baiser leurs plaies, de nobles jeunes gens, de nobles jeunes filles quitter le monde, se couvrir de bure grossière et aspirer à l'insigne hon-

neur d'imiter le Christ dans ses amoureux abaissements. La prodigieuse germination d'œuvres miséricordieuses et fraternelles qui remplit le monde catholique est comme le prolongement des adieux du Sauveur, un effet permanent de la leçon qu'il a donnée à ses disciples, lorsqu'après s'être humilié à leurs pieds pour les servir il leur a dit : « Je vous ai donné l'exemple, faites comme moi : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis ita et vos faciatis.* »

Messieurs, appliquez-vous cette leçon. Le temps est venu où la charité fraternelle doit être pour la grande nation des petits et des pauvres, dont on a corrompu la foi, la suprême démonstration de la vérité évangélique. Cette démonstration s'est imposée avec une souveraine puissance à l'origine du christianisme. « Les gentils nous regardent, » disait saint Cyprien aux prêtres et aux laïques qui s'appliquaient avec lui aux œuvres de charité fraternelle ; « les gentils nous regardent et sont forcés de croire : *Gentiles coguntur ut credant* . »

1. *De mortalitate*, 15.

Eh bien, Messieurs, aujourd'hui le peuple gentilisé vous regarde : il vous regarde et il attend, lassé qu'il est par les déclamations des menteurs et des ambitieux qui, après avoir étouffé ses religieuses espérances, exploitent son mécontentement et sa misère en lui prodiguant de trompeuses promesses. On lui a dit maintes fois que ceux qui travaillent et qui souffrent seraient armés légalement contre l'exploitation du capital, et qu'on les ferait entrer par la force des décrets dans leur part de la richesse publique ; que la loi préparait la liquidation sociale, et que de la liquidation sociale naîtrait une fraternelle égalité. Mais il commence à voir que ceux qui le flattent et le leurrent avaient besoin de ses suffrages pour arriver aux affaires, et que, maintenant qu'ils sont pourvus, ils sont plus occupés de leur fortune d'aventure que de la misère des pauvres gens. Le peuple vous regarde et attend. N'aura-t-il sous les yeux que des hommes qui, sans se déranger de leurs affaires et de leurs plaisirs, se contenteront de le plaindre et chercheront à l'éclairer par des discours. Ah ! Messieurs, ce ne sont pas des apitoiements et des discours que le peuple demande, mais des faits.

Or les faits, je vous l'ai déjà dit[1] et je me sens le besoin de le répéter aujourd'hui, les faits ce sont les œuvres par lesquelles la charité fraternelle lutte contre les misères humaines. La multiplicité, l'activité, la prospérité de ces œuvres parleront plus éloquemment que toutes les plaintes et tous les discours au cœur des malheureux. Montrez-leur que vous avez compris la leçon du Christ humilié aux pieds de ses apôtres ; que votre ambition est d'imiter votre maître, Jésus-Christ, qui n'a été le premier en grandeur et en dignité que pour être le premier à l'abaissement et au sacrifice ; que vous n'avez reçu de Dieu la fortune, l'instruction, le talent, la force et le loisir que pour les employer au service de ceux qui souffrent, que vous aimez les pauvres et les petites gens, non seulement de loin, en leur envoyant par des mains étrangères quelque chose de votre superflu, mais de près, en travaillant personnellement, avec zèle et désintéressement, à l'amélioration de leur sort. Créez des œuvres qui embrassent

1. Cf. *Retraites pascales*, semaine sainte 1886, Mardi saint, deuxième instruction : *Importance des œuvres catholiques*.

toute la vie, correspondent à toutes les conditions, à tous les besoins du pauvre et du travailleur : enfance, maternité, vieillesse, maladie, convalescence, apprentissage, travail, chômage, logement, nourriture, instruction, épargne. Fondez des œuvres de justice sociale, des associations libres, franches, loyales qui mettent le prolétaire à même de se soustraire à l'exploitation criminelle de son temps et de ses forces, et de trouver pour les jours mauvais des ressources sagement administrées, lui permettent de mépriser les offres d'un capital mystérieux et immoral dont l'aristocratie du désordre se sert pour solder toutes les révoltes. Enfin, donnez à vos œuvres l'empreinte de l'amoureuse condescendance dont le Christ a fait un exemple en sa personne. Alors, Messieurs, les malheureux comprendront que l'inégale répartition des biens n'est pas une injustice, puisque le riche a pour mission de représenter ici-bas la providence ; que la condition humiliée des petites gens, en ce monde, n'est pas une honte, puisque l'amour chrétien se fait un honneur de les servir ; qu'ils doivent supporter avec patience le poids du travail et de la souffrance et répondre par la reconnaissance et la prière aux bienfaits de la cha-

rité fraternelle ; et que, finalement, selon la belle parole de l'Apôtre, l'égalité s'établit dans la société par les amoureux échanges de la fraternité chrétienne : « *Ut fiat æqualitas*[1]. » En imitant le Christ auprès des petits et des pauvres, vous les rapprocherez du Christ, vous les unirez au Christ dans la vérité et dans l'amour, et vous recueillerez le fruit de cette union dans la béatitude que le Sauveur a promise à ses imitateurs : « *Si hæc scitis, beati eritis si feceritis ea.* »

1. II Cor., cap. XIII, 14.

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

DERNIÈRES RÉVÉLATIONS

MESSIEURS,

Jésus, en lavant les pieds de ses disciples, leur avait dit : « Vous êtes purs, mais non pas tous : *Et vos mundi estis, sed non omnes.* » Il voyait jusqu'au fond de l'âme le misérable qui l'avait vendu, et il savait que son amoureuse condescendance et son humble service ne l'avaient pas touché. Après donc qu'il eut expliqué aux apôtres étonnés le mystère de son abaissement, il fut troublé en son esprit, nous dit l'Evangile, et sur le ton d'une douloureuse mais ferme protestation il dit

à ses disciples : « En vérité, en vérité, je vous l'affirme, l'un de vous doit me trahir. » Ce fut une grande émotion dans la petite troupe, quand elle entendit cette protestation du Sauveur. Chacun, craignant pour soi les soupçons du Maître bien-aimé, voulait connaître le traître, mais Jésus se contenta de le désigner discrètement au disciple dont la tête reposait sur son cœur, et après qu'il l'eut congédié par cette brève parole : « Ce que tu veux faire, fais-le vite, » l'émotion s'apaisa[1].

Judas parti, le Sauveur se sent à l'aise avec les siens, son cœur déborde[2], il les appelle : « mes petits enfants : *filioli*, » et, comme le père qui va mourir, il s'épanche avec une ineffable tendresse sur ces âmes naïves et aimantes. Il ne leur fait pas un discours où les idées suivent une marche logique dont l'enchaînement se montre à découvert; c'est un entretien d'adieux, aimable et sublime en même temps, où la pensée ondule et décrit, selon l'expression d'un commentateur, une sorte de spirale, dans laquelle on voit revenir vers

1. Cf. Joan., cap. XIII, 10, 11, 21-30.

2. Jam quasi obice rupto torrentes gratiæ a labiis Jesus effunduntur. (Lampe. *Comment. in Joan.*).

le même point les révélations, les avertissements, les promesses, auteur de l'idée mère et centrale d'une prochaine séparation.

Nous allons méditer aujourd'hui, Messieurs, les dernières révélations du Sauveur. Il y résume en quelques paroles les hautes et profondes vérités qu'il a annoncées pendant sa vie publique, et ce résumé est si clair qu'il arrache à ses apôtres ce cri : « C'est maintenant que vous parlez ouvertement et que vous vous exprimez sans figures; c'est maintenant que nous voyons que vous savez toutes choses et qu'il est inutile qu'on vous fasse des questions. Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu[1]. » Il importait, en effet, à l'heure de la séparation, 1° de bien faire connaître à ceux qui devaient continuer l'œuvre du Christ et la divine origine de sa mission et la grandeur infinie de sa personne, 2° de rappeler à la famille chrétienne, dont il est le chef, sa mystérieuse et surhumaine dignité, ainsi que les signes auxquels on doit la reconnaître dans le monde. — Ecoutons avec res-

1. Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis. Nunc scimus quia scis omnia, et non opus est tibi ut quis te interrogat : in hoc credimus quia a Deo existi. (Joan., cap. XVI, 29, 30.)

pect et gravons dans nos cœurs ce suprême enseignement de notre divin Maître.

I

L'heure solennelle est arrivée, Jésus, père de la famille chrétienne, jette un regard sur sa vie et s'écrie : « Voici que le Fils de l'homme est glorifié et que Dieu est glorifié en lui : *Nunc clarificatus est Filius hominis, et Deus clarificatus est in eo*[1]. » Toutes les saintes œuvres du Sauveur sont une hymne en son honneur et en l'honneur de celui qui l'a envoyé. Bientôt, la dernière strophe de cette hymne va se faire entendre sur la croix, et Dieu sera tellement glorifié qu'il lui faudra rendre gloire pour gloire à celui qui s'immole : « *Si Deus clarificatus est in eo, et Deus clarificabit eum in semetipso, et continuo clarificabit eum*[2]. » — Mais quel est ce Fils de l'homme en qui Dieu est glori-

1. Joan., cap. XIII, 31.
2. *Ibid.*, 32.

fié? Quel est ce Dieu qui glorifie le Fils de l'homme? — Le Sauveur va nous le dire encore une fois, et nous transporter, par ses dernières révélations, dans les régions transcendantes où luit le mystère de la vie divine, et où lui-même nous apparaît comme l'unique et bienfaisant médiateur en qui toute créature se rattache à son éternel principe.

Il a maintes fois parlé, dans le cours de sa vie publique, du Père qui l'a envoyé. « Ma doctrine, disait-il, n'est pas la mienne, mais celle de Dieu qui m'envoie[1]. — Mon Père a réglé par son commandement ce que je dois dire et enseigner[2]. — Je ne parle que comme il m'a dit de parler[3]. — Ma nourriture est de faire sa volonté, et de mener son œuvre à la perfection[4]. »

Jésus a appelé Dieu son Père, mais on pouvait croire qu'il n'était qu'un de ces fils d'élection que

1. Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (Joan., cap. VII, 16.)

2. Qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar. (Joan., cap. XII, 49.)

3. Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. (*Ibid.*, 50.)

4. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus (Joan., cap. IV, 34.)

Dieu distingue entre tous les autres hommes et qu'il comble de ses dons afin de leur faire accomplir quelque grande mission, on pouvait le confondre avec un de ces prophètes qui parlaient et agissaient au nom de Dieu sans recevoir de lui autre chose que la lumière de l'inspiration et la communication de sa toute-puissance. Pour dissiper cette équivoque, Jésus-Christ a appelé bienheureux le disciple qui, le distinguant de tous les prophètes, a dit de lui : Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant[1]. — Il a revendiqué pour lui-même les honneurs divins qui ne sont dûs qu'au Père céleste : *Ut honorificent Filium sicut honorificant Patrem*[2]. Il a osé dire : « Moi et le Père nous ne sommes qu'un seul et même être : *Ego et Pater unum sumus*[3]. »

Malgré cela, le Christ n'a pas été compris. Mais voici que, près de mourir, il revient sur l'affirmation de sa grandeur divine dans un discours où, selon l'expression de Bossuet, « on trouve des

1. Beatus es, Simon Bar Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est. (Matth., cap. XVI, 17.)
2. Joan., cap. V, 23.
3. Joan., cap. X, 30.

profondeurs à faire trembler. » « Si vous m'eussiez connu, dit-il à ses apôtres, vous auriez connu mon Père ; or, bientôt vous le connaîtrez ; que dis-je ? vous l'avez déjà vu. » — Oui, les apôtres ont vu le Père, mais ils ne l'ont pas reconnu en Celui qui le manifestait. Et l'un d'eux, Philippe, s'écrie : « Seigneur, montrez-nous le Père et cela nous suffit : *Domine, ostende nobis Patrem, et sufficit nobis.* » Comme s'il disait : — Faites-nous voir le Dieu qui vous a envoyé, ne serait-ce que sous le voile des figures dont il s'est revêtu pour se montrer à nos pères ; et alors, sachant d'où vous venez, nous croirons à vos consolations et à vos promesses.

Ecoutez la réponse, Messieurs. Jamais le Sauveur n'a affirmé plus nettement sa divinité. — « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? Philippe, qui me voit voit mon Père. Comment oses-tu dire : Montrez-nous le Père[1] ? » — Eh oui, mon Sauveur, qui vous voit voit votre Père, car Dieu, le Père des choses, se révèle en toute perfection créée. Les êtres, les mouvements, la vie partout répandus,

1. Cf. Joan., cap. XIV, 7-9.

les lois qui les gouvernent, les voix sans nombre qui chantent à travers le monde, les diamants qui brillent aux cieux et ceux qui se cachent dans les profondeurs de la terre, les arbres et les fleurs, les oiseaux, chantres des palais de verdure, les animaux de la plaine et du désert, l'homme, roi des créatures, son corps, édifice sublime, son âme, souffle invisible, principe de vie, sanctuaire de la pensée, de l'amour, de la liberté, tout nous montre, tout nous fait voir la puissance, la sagesse, la bonté, l'infinie perfection de Dieu. — Qui voit le monde voit le père du monde. Comment ne le verrions-nous pas dans la plus grande merveille de la plus merveilleuse partie du monde, dans votre humanité, ô mon Sauveur, si pleine de vertus, de puissance, de toutes les perfections ?

Cependant, Messieurs, la vision des perfections humaines du Christ ne nous explique pas cette parole : « Qui me voit voit mon Père. » Il veut, par là, nous faire entendre autre chose. — Quoi donc ? — L'identité de nature du Père et du Fils, — « Ne croyez-vous pas, dit-il, que je suis dans le Père, et que le Père est en moi[1] ? » Cela si-

1. Non creditis quia ego in Patre et Pater in me est ? (Joan., cap. XIV, 10, 11.)

gnifie, selon l'admirable remarque de Bossuet : « Il y a une certaine manière de me voir, qui ne laisse plus rien à désirer, parce que celui qui me voit de cette sorte, c'est-à-dire celui qui me voit à découvert et tel que je suis, voit mon Père. Je suis moi-même, par mon fond et par naissance, la manifestation de mon Père, parce que je suis son image vivante, l'éclat de sa gloire, l'empreinte, l'expression de sa substance. Prenez donc garde, ne souhaitez pas de voir mon Père comme si mon Père était quelque chose hors de moi : c'est en moi qu'il faut le voir ; c'est en lui aussi qu'on me voit. — « Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et mon Père dans moi ? » — Quand donc on le voit, on me voit dans mon principe ; et quand on me voit, on le voit dans son image, dans son expression, dans son éclat, dans le rejaillissement de sa gloire ; et la vue du Père et du Fils est inséparable[1]. »

Il ne faut donc pas considérer le Christ comme une créature séparée, instrument sublime dont Dieu se sert pour se manifester ; il est de même

1. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, LXXXIVme jour.

nature que son Père. Quand il parle, quand il opère, c'est le Père qui parle et opère en lui, tous deux à égalité d'autorité et de puissance. — « *Verba quæ ego loquor vobis, a me ipso non loquor*[1] : Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. » Comme s'il disait : « O Père, je suis votre pensée, votre conception, la parole substantielle et intérieure par laquelle vous exprimez tout ce que vous êtes, parfaitement et exactement un autre vous-même qui sort sans diminution, sans interruption, sans retranchement du fond de votre substance... Si je ne suis pas de moi-même, je ne parle pas de moi-même ; si je suis la parole, je suis la parole de quelqu'un, celui qui me prononce me donne mon être, et toutes mes paroles sont de lui, puisque la parole substantielle d'où naissent toutes les paroles que je profère est de lui-même[2]. » Aussi la parole du Christ a-t-elle un caractère divin qui a fait dire à ceux qui l'entendaient : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là[3]. »

1. Joan., cap. XIV, 10.

2. Bossuet, *Méditations sur l'Evangile* LXXXIVe et LXXXVIme jours.

3. Numquam sic locutus est homo sicut hic homo. (Joan., cap. VII, 46.)

De même, quand le Christ fait ses grandes œuvres, « c'est le Père demeurant en lui qui les fait lui-même : *Pater autem in me manens ipse facit opera*[1]. » Aussi quelle facilité dans ces grandes œuvres! Il fallait aux prophètes de l'ancienne loi de longues veilles auprès des morts qu'ils voulaient ressusciter; le saint se recueille et s'abîme dans la prière, pour obtenir, en faveur de quelque misère humaine, l'intervention de la puissance divine. On reconnaît à leur attitude des serviteurs humiliés. Un mot, un geste, un regard, un attouchement du Sauveur suffisent pour opérer des prodiges. On sent qu'il est le Maître.

Et quelle universalité dans ces prodiges! Les substances se transforment et se multiplient; les flots tourmentés s'apaisent; toutes les infirmités se présentent et sont guéries; la mort rend ses victimes; les démons tremblent et s'enfuient, et les anges attentifs aux portes du ciel n'attendent qu'un ordre de leur Maître pour le servir. Jésus a bien dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre[2]; » et il la possède cette toute-

1. Joan., cap. XIV, 10.
2. Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. (Matth., cap. XXVIII, 18.)

puissance « parce qu'il est dans son Père et que son Père est en lui : *Ego in Patre, et Pater in me est.* »

O Jésus, vous êtes en toute vérité le Fils divin du Dieu vivant. On peut le pressentir en voyant votre humanité si pleine d'autorité, de puissance, de perfections ; mais dès que vous le dites, il faut le croire. Quand le soleil va paraître à l'horizon, il teint de la pourpre de ses rayons les nuages de l'Orient; nous l'attendons. Tout à coup les nuages se déchirent, des flèches ardentes s'élancent dans l'espace, un astre radieux se montre et sourit à la nature : c'est lui, c'est le roi du jour. Ainsi, mon Sauveur, vous teignez de l'éclat de votre divinité le nuage de votre humanité. Ce nuage s'entr'ouvre, le Verbe divin s'affirme : c'est lui, c'est le Fils de Dieu ; « qui le voit voit son Père, dont il est la splendeur : *Qui videt me, videt et Patrem meum.* »

Vous le voyez, Messieurs, le Christ, en nous révélant son infinie grandeur, nous fait entrer dans le mystère de la vie divine. Mais nous ne connaissons encore que deux termes de cette vie. Est-ce qu'il n'y en a pas un autre? — Le Père aime son Fils; il est si beau! C'est sa lumière, sa splendeur,

sa gloire, son image, sa pensée, sa substance, sa vie, tout lui-même. Le Fils aime son Père, il est si bon! Il se donne dans son acte générateur, et avec une si admirable plénitude! Il y a tant de perfections dans ce qu'il donne! Il est si vrai que toute la vie du Fils est totalement et éternellement suspendue au sein du Père! Ils s'aiment, mais il faut que leur amour leur ressemble, sans quoi il n'aurait pas son infinité. Il subsiste donc comme eux et en eux; il est amour substantiel et consubstantiel, et Jésus-Christ le promet à ses apôtres pour achever son œuvre de vérité et de vie. « Il viendra, dit-il, le Paraclet, que je vous enverrai du sein de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède de mon Père, et de moi aussi, car tout ce qui est à mon Père est à moi[1]. »

Quelle étrange, quelle sublime nouveauté! — Dieu, jusque-là, n'avait fait connaître au monde que sa grande, unique et indivisible nature; dans les dernières révélations du Sauveur, il nous montre tout le mystère de sa vie : — C'est un Père

1. Ille me clarificabit : quia de meo accipiet.... Omnia quæcumque habet Pater mea sunt. Propterea dixi : quia de meo accipiet. (Joan., cap. XVI, 14, 15.)

sans commencement, en qui tout commence ; c'est un Fils éternel comme son Père, recevant, par la génération, tout l'Être divin, toutes les perfections divines ; c'est le souffle vivant d'un amour infini par qui tout s'achève dans les cieux et sur la terre.

Et maintenant, Messieurs, entre le Père en qui tout commence et l'Esprit-Saint par qui tout s'achève, qu'est le Fils descendu des cieux par rapport à l'humanité dont il a pris la nature? Il nous le dit lui-même à la veille de sa mort : — Écoutez! Jamais bouche humaine n'a prononcé de semblables paroles : — « *Ego sum via, veritas et vita*[1] : — Je suis la voie, la vérité et la vie. » — Un homme aurait dit : — Je connais la voie qui doit vous conduire au terme de vos espérances et de vos désirs ; venez avec moi. J'ai trouvé la vérité ; je vais la faire luire à vos yeux pour vous conduire. J'ai étudié les lois de la vie ; je vous apprendrai à les mettre en pratique. Mais lui, il ose dire : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »

Il est la voie : « Il ne guide pas seulement les siens, comme pourrait le faire un voyageur plus

1. Joan., cap. XIV, 6.

expérimenté que d'autres, il les porte en même temps ; sans lui le pèlerin, cherchant le ciel, ne trouverait pas où poser son pied, le sol même lui manquerait[1]. » Il est la voie par où doivent passer tous les êtres, même les anges de Dieu ; la voie que suit tout acte religieux pour monter au ciel, toute grâce pour descendre sur l'humanité : Bientôt on chantera dans l'Église : « Tout par Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Per Jesum Christum Dominum nostrum.* » — Il est la vérité : la vérité substantielle prise dans le sein de Dieu lui-même et révélant, en sa personne, au monde qui passe, les secrets de l'éternité. — Il est la vie : la vie qui pénètre et transforme les âmes pour les préparer à la gloire.

Il est la voie par sa nécessaire médiation plus que par l'exemple de ses vertus, « car sans lui personne ne va à son père : *Nemo venit ad Patrem nisi per me*[2]. » — Il est la vérité par sa doctrine. — Il est la vie par sa grâce.

Enfin, selon le beau et touchant commentaire de l'Imitation, quand il dit de lui-même « je suis

1. Reuss., *Théologie Johannique.*
2. Joan., cap. XIV, 6.

la voie, la vérité et la vie, » il faut l'entendre ainsi : « Je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vous devez croire, la vie que vous devez espérer. — Je suis la voie que rien ne peut détruire, la vérité infaillible, la vie qui ne finit pas. — Je suis la voie parfaitement droite, la vérité souveraine, la vie véritable, bienheureuse, incréée. Si vous demeurez dans ma voie vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous obtiendrez la vie éternelle[1]. »

On a prétendu, Messieurs, que Jésus n'a jamais affirmé sa divinité, et que celui qu'il appelait son Père céleste n'était, en somme, qu'un protecteur et un patron auquel tous les hommes peuvent recourir aux mêmes titres que lui. Jugez ces prétentions à la lumière des révélations que vous venez d'entendre, vous ne trouverez que deux mots pour les qualifier : *Ignorance* ou *mauvaise foi.*

1. Ego sum via quam sequi debes; veritas cui credere debes; vita quam sperare debes. Ego sum via inviolabilis, veritas infaillibilis, vita interminabilis. Ego sum via rectissima, veritas suprema, vita vera, vita beata, vita increata. Si manseris in via mea, cognosces veritatem, et veritas liberabit te, et apprehendes vitam æternam. (*Imit.*, lib. III, cap. LVI.)

II

Le chef de famille vient de faire connaître à ses enfants la divine origine de sa mission et la grandeur infinie de sa personne. Pour compléter ses révélations, il rappelle à la famille chrétienne la mystérieuse et surhumaine dignité dont elle est investie, ainsi que les signes auxquels on doit la reconnaître dans le monde.

Fils spirituels du Christ nous avons été choisis par lui, avant toute connaissance et toute élection de notre part: c'est notre premier honneur[1]. Choisis par le Christ, nous lui sommes unis par la plus haute et la plus sainte des doctrines qui puisse former l'esprit et les mœurs d'une société : c'est un plus grand honneur ; et le Sauveur a eu raison de dire : « Vous êtes purs à cause des

1. Non vos me elegistis, sed ego elegi vos. (Joan., cap. xv, 16.)

paroles que je vous ai adressées : *Jam vos mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis*[1]. » Mais il est un moyen par lequel il nous atteint plus profondément que par sa parole : c'est notre honneur suprême en ce monde; il fallait en parler dans les dernières révélations.

Jésus-Christ n'y manque pas. Il venait de dire à ses apôtres : — « Je suis la vie : *Ego sum vita,* » et voilà que sur le chemin de Gethsémani, au milieu des vignes dont les bourgeons commencent à s'entr'ouvrir, il explique et développe sa mystérieuse affirmation par une allégorie aussi sublime qu'elle est simple. « Je suis la vraie vigne, dit-il, et mon Père est le vigneron : *Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est.* — Je suis la vigne, vous êtes les rameaux : *Ego sum vitis, vos palmites*[2]. » Tout le mystère de la grâce est en ces quelques mots, Messieurs. Je vous en ai déjà parlé bien des fois, revenons-y avec le Sauveur ; on ne saurait trop se convaincre de la grandeur surnaturelle du chrétien.

Jésus est la vigne que le Père céleste a plantée

1. Joan., cap. xv, 3.
2. Joan., cap. xv, 1 et 5.

sur notre terre désolée par le péché, la vigne au bois fertile et aux doux fruits. Par sa nature humaine il rapproche de nous la vie divine, non pas seulement pour nous en montrer la sainteté dans la perfection et l'excellence de ses vertus, mais pour nous la communiquer. Il nous attire à lui, il nous unit à son humanité sainte comme les rameaux de la vigne sont unis à la souche qui les porte; il ouvre les vaisseaux de notre âme et il y précipite cette sève merveilleuse qu'il reçoit éternellement de son Père, sa divine nature dont il nous rend participants, comme le dira plus tard l'apôtre saint Pierre : *Divinæ consortes naturæ*[1]. C'est la grâce, qui nous pénètre, nous transforme et fait de nous des êtres divins. Nous ne voyons pas cette merveille des yeux de la chair, pas plus que nous ne voyons sous l'écorce des sarments monter la sève qui, du tronc, s'élance jusqu'à leur extrémité pour les féconder; mais le Sauveur nous ouvre l'œil de la foi quand il nous dit : « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux, » expliquant ainsi cette autre parole : « Je suis la vie. » — Eh! oui, il est la vie; le chrétien va pouvoir dire : « Ce

1. II Pet., cap. I, 4.

n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi[1]. »

Voilà, Messieurs, la dignité de ceux que le Christ appelle ses petits enfants. Remarquez-le bien, je vous prie, ce n'est pas une dignité de luxe, mais une dignité nécessaire. « Demeurez en moi, dit le Sauveur, comme je veux demeurer en vous. De même que le rameau ne peut porter de fruit s'il ne reste attaché à la vigne, vous pareillement si vous n'êtes fixés en moi. Encore une fois : je suis la vigne, vous êtes les rameaux. Qui demeure en moi, moi demeurant en lui, porte des fruits abondants, parce que sans moi vous ne pouvez rien faire[2]. »

Vous entendez, rameaux de la vigne sainte, celui qui reçoit du tronc divin auquel il est attaché la sève du Christ porte des fruits abondants. Tout son être transfiguré par la grâce opère divinement. Ses pensées, ses désirs, ses actions, tout prend

1. Jam non ego vivo, vivit vero in me Christus. (Gal., cap. II, 4.)

2. Manete in me, et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite, sic vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites. Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum: quia sine me nihil potestis facere. (Joan., cap. XV, 4, 5.)

en lui comme des proportions infinies, parce que tout est pénétré de la vertu du Très Haut, et surnaturalisé, comme son être, par la vie divine. Et le Père, qui a planté et qui cultive la vigne sainte, est glorifié par son admirable fécondité, en laquelle il reconnaît la vertu de son Fils : « *In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis, et efficiamini mei discipuli*[1]. »

Au contraire, si le péché obstrue dans vos âmes les vaisseaux par où doit se précipiter la grâce du Sauveur, vous êtes condamnés à une honteuse stérilité ; car Jésus l'a dit : « Sans la grâce vous ne pouvez rien faire, sans la grâce vous ne pouvez point porter de fruits. » Vous aurez des vertus naturelles, c'est possible ; vous ferez des actes honnêtes, c'est possible ; vous arracherez à la nature ses secrets, vous dompterez ses forces, vous aurez part au gouvernement de la chose publique, vous serez des savants, des illustres, des hommes considérables et considérés dans le monde, c'est possible ; mais tout cela sera inutile à votre réelle grandeur, à votre éternelle gloire, à votre salut.

1. Joan., cap. xv, 8.

L'heure viendra où vous serez impitoyablement coupés comme le rameau stérile qu'on retranche du tronc, qu'on jette dehors, qui sèche, qu'on ramasse, et qu'on met au feu où il brûle : « *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet*[1]. »

Sarments stériles, rameaux féconds, montrez-vous! Je vous reconnaîtrai aux signes que m'a donnés le Sauveur. — Il a dit à ses enfants avant de les quitter : « Si vous croyez en Dieu, croyez en moi[2]. — Demeurez dans mon amour[3]. — Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés : c'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples[4]. — Enfin, si vous m'aimez gardez mes commandements. Celui qui reçoit mes commandements et les garde est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé par mon Père, et

1. Joan., cap. XV, 6.
2. Creditis in Deum, et in me credite. (Joan., cap. XV, 1.)
3. Manete in dilectione mea. (Joan., cap. XV, 9.)
4. Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem sicut dilexi vos.... In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (Joan., cap. XIII, 34, 35.)

je l'aimerai, moi, et je me manifesterai à lui[1]. »

La foi, l'amour, les œuvres : Voilà donc les signes auxquels on peut reconnaître la mystérieuse et surhumaine dignité du chrétien, laquelle consiste à être uni au Christ et à vivre de sa vie. Mais, même parmi ceux qui ne se sont pas séparés du tronc divin par une apostasie publique, et qui semblent faire encore partie de la vigne du Seigneur, que ces signes sont rares! Combien n'ont qu'une foi vague et mal formée qui ne sait pas voir Dieu dans le Christ, ni percer les voiles de son humanité pour adorer sa grandeur infinie; une foi craintive, hésitante, endormie, toujours prête à se laisser envahir par les erreurs et les préjugés qui courent le monde; une foi qui ne comprend rien à l'absolue nécessité de vivre continuellement de la vie même de Jésus-Christ, et de demeurer dans sa grâce pour éviter une éternelle réprobation! Combien dont le cœur est tellement rempli de l'amour des créatures qu'il n'y reste pas la plus petite place pour l'amour de Dieu! Combien qui

1. Si diligitis me, mandata mea servate. (Joan., cap. XIV, 15.) — Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur a Patre meo : et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum. (*Ibid.* 21.)

se concentrent dans leurs affections naturelles, et se refusent à cette universelle charité dont le Sauveur nous a donné le précepte et l'exemple; qui ignorent dans la pratique que, pour aimer chrétiennement son prochain, il faut non seulement sacrifier ses antipathies et ses répugnances, non seulement donner un superflu qui ne coûte rien à la nature, mais, comme le dit énergiquement Bossuet, « prendre sur le vif, en sorte que nous souffrions pour nos frères,... puisque nous devons être disposés, selon le précepte du Sauveur, à donner notre vie pour eux! » Combien surtout se contentent d'observer dans la loi de Dieu ce qui convient à une vulgaire honnêteté, et font bon marché d'un grand nombre de commandements qui les obligent gravement, sans considérer que leur négligence devient rébellion, que leur rébellion est un acte d'inimitié qui les sépare de Dieu. Sarments stériles, bons à couper et à jeter au feu; — n'y en aurait-il pas de quoi faire un bûcher dans cette église?

Mais non, mon Dieu! ne vous hâtez pas de retrancher de votre vigne les rameaux qui ne donnent pas signe de vie. Voici les jours de salut! Vos dernières révélations vont éclairer les âmes, vos

paternelles invitations toucher les cœurs. Ceux qui ont résisté à vos saintes volontés vont confesser leurs fautes et rouvrir leurs âmes obstruées par le péché au courant de votre divine sève. Et vous les appellerez encore mes enfants, mes amis; vous accomplirez la promesse que vous avez faite de venir et de demeurer en eux avec votre Père. Unis à vous, ils se feront reconnaître par leur foi, leur amour et leurs œuvres; et vous les récompenserez de ce renouveau de vie chrétienne en leur faisant mieux connaître votre infinie grandeur et perfection, selon votre parole : « J'aimerai celui qui m'aime et je me manifesterai à lui : *Qui diligit... ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum.* »

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

AVERTISSEMENTS ET PROMESSES

MESSIEURS,

Le Sauveur, dans ses dernières révélations, a résumé et complété la doctrine qu'il avait enseignée à ses apôtres pendant les jours de sa vie mortelle. Ils connaissent l'infinie grandeur de leur Maître et la surnaturelle dignité de leur propre vie intimement unie à la vie du Christ et divinement transformée par sa grâce. Sont-ils prêts à se manifester au monde par la foi, l'amour et les œuvres ? — Pas encore. L'avenir qui s'ouvre devant eux est plein de périls, et le Sauveur, comme

un bon Père, se croit obligé de les avertir de ce qui les attend. Bien qu'ils aient été purifiés par les suprêmes confidences et les attouchements sacrés de leur Maître, ils sont faibles encore, et leur faiblesse doit aller jusqu'à la défaillance. Relevés de cette défaillance, ils seront en butte à la haine et à la persécution, jusqu'à l'heure où le Christ viendra recueillir sur leurs lèvres mourantes le dernier soupir de leur vie immolée. De leur faiblesse et de leur défaillance, de la haine et des persécutions du monde le Sauveur les avertit. Et, parce que ses avertissements pourraient troubler leur cœur jusqu'au découragement, il les rassure par de consolantes promesses.

Méditons ces avertissements et ces promesses, Messieurs, ils vont plus loin que le petit troupeau qui, dans le cénacle et sur le chemin de Gethsémani, assistait aux adieux du Sauveur; ils s'adressent, en tous les temps, à toute la famille chrétienne.

I

« Mes petits enfants, avait dit le Sauveur, je ne suis plus que pour un peu de temps avec vous. Vous me chercherez, mais, comme je l'ai dit aux juifs, là où je vais vous ne pouvez pas encore venir[1]. » — Pierre ne l'entendait pas ainsi. Il aimait son Maître, et il avait compris que le départ dont il s'agissait n'était autre que la mort. — « Pourquoi, dit-il, ne pourrais-je pas vous suivre? Je suis prêt à mourir pour vous[2]. » Infirme qu'il est, il compte sur sa générosité qu'il croit inébranlable; mais le divin médecin voit ce qu'il y a de faiblesse au fond de ce tempérament ardent qui se promet si facilement d'être héroïque; il en avertit solennellement son apôtre. « Tu es prêt à donner ta vie pour moi? répond-il. Eh bien, en

1. Joan, cap. XIII, 33.
2. *Ibid.*, 37.

vérité je te le dis, le coq ne chantera pas avant que tu m'aies renoncé trois fois[1]. »

C'est donc dans la nuit même que doit se consommer sa chute. Pierre se tait : la tristesse et l'effroi l'ont rendu muet. On ne l'entendra plus parler qu'à l'heure sinistre où ses renoncements sacrilèges accompliront la prophétie de son Maître. Et pourtant, il l'aime; il est profondément et ardemment sincère dans la résolution qu'il exprime de mourir pour lui ; mais ne prenant pas garde à ce que Jésus lui dit : *Tu ne peux pas maintenant*[2], il croit pouvoir faire ce qu'il veut, parce qu'il le veut. Il devrait rentrer en lui-même, mesurer sa faiblesse, confesser son impuissance, puisque celui qui voit le secret des âmes l'en avertit; il devrait dire : Seigneur, puisque vous partez, je voudrais m'en aller avec vous ; puisque vous allez mourir, je voudrais mourir comme vous. Vous dites que je ne puis pas, c'est vrai : votre science ne se trompe pas, et mon amour peut s'aveugler sur ses propres forces ; pourtant, vous

1. Animam tuam pro me pones? Amen, amen dico tibi: Non cantabit gallus donec ter me neges. (Joan., cap. XIII, 38.)

2. Non potes me modo sequi. (Joan., cap. XIII, 36.)

savez que je vous aime; votre toute-puissance peut me donner la force qui me manque et m'accorder la grâce que je désire. J'espère en vous; emportez-moi avec vous dans la mort, puisque je suis trop faible pour vous suivre. Mais non, « au lieu de s'humilier et de prier, dit Bossuet, il s'élève contre Jésus-Christ : et avec une témérité pitoyable mais punissable, il dit qu'il peut à celui qui sait tout et qui lui dit qu'il ne peut pas[1]. » Remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ lui promet qu'un jour il le suivra : — « *Sequeris postea.* » C'est-à-dire qu'un jour il aura la volonté forte et invincible qui permet d'affronter la mort. Mais il ne veut pas attendre; il est prêt; rien, croit-il, ne le fera reculer.

C'est la présomption, Messieurs; Dieu la hait et la punit par des humiliations terribles. Nous en avons un illustre et triste exemple dans le Prince des Apôtres. « Venez vous instruire par cet exemple, » s'écrie Bossuet. « Le grand apôtre présume, il s'engage, il renie : une servante fait

1. *Méditations sur l'Évangile, La Cène,* première partie, LXXVIme jour. *Présomption et chute de saint Pierre.*

trembler cet intrépide qui se vantait de ne rien craindre. Ce n'est pas assez pour rompre l'enchantement de son amour-propre de renier une fois, il faut qu'il renie jusqu'à trois fois, et encore avec jurement, avec blasphème, avec exécration. Il le faut, qu'est-ce à dire? Est-ce qu'il est poussé au crime? A Dieu ne plaise : il a présumé de lui-même, il est livré à lui-même. Pour lui ouvrir les yeux et lui faire sentir son mal qu'il ne veut pas voir, il faut qu'il tombe; et son erreur est si grande, qu'il n'en peut revenir que par là[1]. »

Ne croyez pas, Messieurs, que l'exemple de l'apôtre ne regarde que certaines âmes qui, dans la vie parfaite, s'aveuglent sur leur amour, et se croient capables d'actes héroïques. Pour l'ordinaire la présomption n'a pas ce caractère. Sa forme la plus commune se rencontre chez un grand nombre de chrétiens qui croient pouvoir éviter le péché sans en fuir les occasions, et pratiquer la vertu sans user des secours spirituels que Dieu a mis à leur portée; et, ce qui est pire, chez une foule de gens qui s'estiment capables d'arriver, par les seules lumières de la raison et par les seules

1. II *Méditations sur l'Évangile,* loc. cit.

forces de la volonté, jusqu'à la perfection du juste et de l'honnête. Ils ont entendu parler de la nécessité de la grâce ; ils y ont cru pendant un certain temps ; et puis, l'âge est venu où ils se sont imaginé qu'il était plus beau et plus digne de l'homme de ne compter que sur sa puissance et ses efforts. Qu'est-il advenu de cette téméraire confiance ? — Bon nombre d'entre vous peuvent le savoir par un court examen de leur propre vie. Ils y verront que, bien loin d'arriver à la perfection du juste et de l'honnête, ils ont rempli leurs jours d'une multitude de prévarications qui pèsent sur leur conscience et leur rendent lourde à porter l'estime d'un monde qui se contente de vains dehors. Et, s'ils regardent autour d'eux, ils ne manqueront pas d'exemples de prétendus honnêtes gens qui font cause commune avec les pires incrédules et les pires apostats.

Toutefois, Messieurs, une cause de nos défaillances dans le vrai et dans le bien, plus générale et plus commune que la présomption, c'est la lâcheté. Tout le collège apostolique nous en donne le honteux spectacle, que Jésus avait prévu et annoncé. Il venait de résumer ses dernières révélations en ces quelques mots : « Je suis sorti de

mon Père et venu dans le monde, maintenant je quitte le monde et retourne à mon Père[1]. » Ses disciples émus voient se dissiper les ombres qui planaient encore sur leur foi et s'écrient : « Voilà que vous parlez ouvertement et non plus en paraboles. Nous savons actuellement que vous connaissez tout et n'avez plus besoin d'être interrogé. Pour cela nous croyons que vous êtes sorti de Dieu[2]. » — Il leur semble que le Sauveur a répondu à leurs plus secrètes pensées et à leurs plus profonds désirs. C'est fini ; leur sincère croyance ne sera plus ébranlée, et quoi qu'il advienne, ils sauront dire, même en présence des ennemis de leur Maître : « Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu : *Credimus quia a Deo existi.*»

Mais Jésus les avertit de leur prochaine défaillance. « Vous croyez, dit-il, votre foi est-elle donc si assurée ? Hélas ! Voici que l'heure approche, que l'heure est déjà venue où vous serez dispersés. Chacun de vous s'en ira de son côté, et vous me laisserez seul[3]. » En effet, Messieurs,

1. Joan., cap. XVI, 28.
2. Joan., cap. XVI, 28.
3. Respondit eis Jesus : Modo creditis? Ecce venit hora, et jam venit, ut dispergamini unusquisque in propria, et me solum relinquetis. (Joan., cap. XVI, 31, 32.)

dans le jardin de Gethsémani où Jésus achève ses adieux, quelques quarts d'heure après leur si vive protestation de foi, les disciples, voyant leur Maître saisi par les soldats du grand Prêtre, l'abandonnent et s'enfuient. C'est l'un d'eux qui avoue cette lâcheté, en une phrase concise d'où l'excuse est bannie : « *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fregerunt*[1]. » Ils ont peur de la brutalité des soldats ; ils ont peur de l'interrogatoire des juges ; ils ont peur d'être compromis dans la cause de leur Maître, s'ils osent l'assister de leurs témoignages ; ils s'en vont cacher, à droite et à gauche, leur foi tremblante ; c'est à peine s'il leur en restera assez après la mort du Sauveur pour ne pas se plaindre d'avoir été trompés.

Ne les méprisons pas, Messieurs, nous sommes plus lâches qu'eux. Notre foi, éclairée par tous les arguments divins qui se sont accumulés depuis dix-huit siècles, est plus prompte à défaillir que la leur, et nos abandons sont plus honteux. Il n'est pas nécessaire que de grands périls nous menacent : nous avons peur de la moindre contradiction ; peur de l'opinion, d'une raillerie, d'un sou-

1. Matth., cap. XXVI, 56.

rire ; peur de paraître étranges aux yeux du monde ; que dis-je ? — Nous avons peur de l'effort qu'il faut faire pour croire et pour agir conformément à notre croyance ; peur de nous gêner, de nous donner de la peine, de contrarier une passion, de réprimer un appétit. Si nous sommes sincères avec nous-mêmes, nous reconnaîtrons que notre vie spirituelle n'est qu'une longue suite de lâchetés, et que les abandons de Dieu y sont moins excusables, plus fréquents, et y durent plus longtemps que celui des apôtres.

Rien de plus triste que la considération de notre faiblesse et le spectacle de nos défaillances ; je pourrais dire : rien de plus décourageant, si le divin Maître ne faisait suivre les avertissements qu'il nous donne d'une consolante promesse. Il pourrait nous renoncer, comme nous le renonçons ; nous abandonner, comme nous l'abandonnons ; mais sa bonté paternelle a pitié de notre misère : Il veut bien nous promettre de revenir à nous le premier. Écoutez-le dans les adieux qu'il adresse aux disciples dont il prévoit et annonce l'infidélité. « Mes enfants, dit-il, je m'en vais, mais je reviendrai vers vous : *Ego vado et venio... ite-*

rum venio[1]. — Encore un peu de temps et vous me verrez encore ; *Modicum et videbitis me*[2]. — Et c'est moi qui reviendrai vous voir, et votre cœur sera rempli de joie : *Iterum videbo vos, et gaudebit cor vestrum*[3]. »

Ainsi donc, mon Sauveur, malgré les sacrilèges renoncements de Pierre, malgré les lâches abandons de tous les autres, dès que vous serez sorti de la nuit du tombeau vous reviendrez vers vos chers infidèles. Ils vous verront et, touchés de ce mystérieux retour, ils tomberont à vos pieds pour confesser et pleurer leurs fautes, et vous leur pardonnerez. La tristesse du péché se changera en joie, quand ils entendront votre douce voix répéter ces paroles de vos adieux : « Je ne veux plus vous appeler mes serviteurs,... je vous appelle mes amis : *Jam non dicam vos servos,... vos autem dixi amicos*[4]. »

Entendez-vous, pécheurs présomptueux et lâches qui avez renié et abandonné votre Dieu :

1. Joan., cap. XIV, 28, 3.
2. *Ibid.*, cap. XVI, 16, 17.
3. *Ibid.*, 22.
4. *Ibid.*, cap. XV, 15.

Jésus a promis de revenir vers vous. Prêtez l'oreille au bruit de ses pas et au son de sa voix ; reconnaissez son invisible approche aux mouvements dont votre cœur est agité. La tristesse, l'inquiétude, les déceptions, le dégoût qui troublent vos jouissances, la lassitude du joug déshonorant qui pèse sur vos consciences, les souvenirs du passé qui vous importunent, autant de mystérieux murmures au fond desquels j'entends cette parole : *iterum venio*. Les touchants appels de l'Église en ces saints jours, ma voix d'apôtre qui vous conjure et vous presse de rentrer en vous-mêmes, c'est l'appel, c'est la voix de Jésus-Christ qui revient à vous. Il revient ! — Quel crime et quel malheur si vous vous enfuyez à son approche ! N'avez-vous pas peur de vous perdre en ces lointaines et ténébreuses régions de l'endurcissement où le retour du Sauveur devient impossible ? Jésus revient ! Profitez de sa miséricorde. Faites comme ses disciples infidèles, tombez à ses pieds, pleurez vos fautes, recevez son pardon et méritez d'être appelés ses amis. Le péché vous a trompés : vous avez cru n'y trouver que des douceurs et vous n'en avez que trop souvent senti l'amertume. Ouvrez votre cœur à l'hôte divin qui revient et votre cœur

sera rempli de joie : *Iterum videbo vos, et gaudebit cor vestrum.*

II

Après avoir appelé l'attention de ses enfants sur les faiblesses de nature dont ils seront les victimes, le divin Père de famille les avertit des dangers qu'ils rencontreront bientôt autour d'eux. Ils seront en butte à la haine et aux persécutions du monde.

Pour bien comprendre ce solennel avertissement du Sauveur, rappelez-vous, Messieurs, ce que je vous ai dit dans une de nos retraites : celle où je vous ai parlé de la tentation et des tentateurs[1]. Le monde, tel qu'il faut l'entendre ici, ce n'est pas l'ensemble des êtres, ni la terre qui nous porte, ni l'espèce humaine, ni telle ou telle société plus ou moins policée dans laquelle se trouvent mêlés les bons et les mauvais; le monde, au sens évangé-

1. Cf. *Retraites pascales,* 1877, deuxième instruction, *Le Monde.*

lique, est tout ce qui, dans l'humanité, prend le parti d'un esprit pervers dont l'activité n'est occupée qu'à troubler les desseins de Dieu; tout ce qui, par pensée, paroles et actions, proteste contre Dieu, contre ses enseignements, contre sa loi, contre sa grâce, contre la vie supérieure qu'il nous communique, contre les espérances qu'il nous donne, contre les destinées qu'il nous a faites; le monde, c'est la famille spirituelle, l'église de l'esprit ténébreux en qui le mal se personnifie : *Mundus totus in maligno positus est*[1]. Les premiers apôtres de l'Évangile nous ont dit de lui qu'il est l'ennemi du Christ et des chrétiens autant que Satan, que ses richesses sont des engins de perdition, que sa sagesse est folie, que ses plaisirs, son luxe, ses honneurs, ne sont que les débauches publiques de ses concupiscences, et un grave historien, qui ne connaissait pas l'Évangile, l'a défini en quelques mots : corrompre et être corrompu, c'est ce qu'on appelle le monde : *Corrumpere et corrumpi hoc vocatur sæculum*[2]. Le monde est corrompu dans ses maximes auxquelles

1. Joan., cap. v, 19.
2. Tacite.

l'usage donne force de loi, et qui tendent à affermir le règne de l'iniquité; corrompu dans ses œuvres, qui ne sont que la publique et désespérante confirmation de ses maximes. Le monde est corrupteur par ses exemples, par ses écrits, par ses promesses, par ses menaces. Il tyrannise ceux qu'il séduit et persécute ceux qui lui résistent. Jésus-Christ l'a maudit à cause de ses scandales : « *Væ mundo a scandalis*[1]. » A l'heure où son cœur compatissant se préparait à l'expiation de tous les crimes et s'épanchait dans le cœur de son divin Père, il n'a pas voulu prier pour le monde : « *Non pro mundo rogo*[2]. »

Voilà, Messieurs, le monde en face duquel le Sauveur met ses apôtres avant de les quitter. Il n'a pas voulu les contrister lorsqu'il les appelait dans sa compagnie et vivait avec eux, mais l'heure est venue de les avertir pour qu'ils ne soient pas surpris par le scandale des oppositions qu'ils vont rencontrer, et pour que le souvenir des paroles de leur Maître soit leur première consolation et leur premier soutien. Écoutons-le donc : « Si le monde

1. Matth., cap. XVIII, 17.
2. Joan., cap. XVII, 9.

vous hait, sachez qu'il m'a pris en haine avant vous. Il vous aimerait, comme il aime tout ce qui est à lui, si vous lui appartenez, mais vous n'êtes pas du monde, car je vous ai retirés par choix du milieu de lui; c'est pour cela qu'il va vous haïr. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. Si donc ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront... et cela à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé... Ils vous chasseront des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous tuera croira rendre hommage à Dieu[1]. »

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous demander si ces avertissements du Sauveur ont été justifiés par les événements; car vous n'ignorez point que

1. Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret: quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. Mementote sermonis mei quem ego dixi vobis : Non est servus major domino suo. Si me persecuti sunt et vos persequentur.... Sed hæc omnia facient vobis propter nomen meum, quia nesciunt eum qui misit me.... Absque synagogis facient vos : sed venit hora, ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo. (Joan., cap. XV, 18-21 — XVI, 2.)

les apôtres ont été haïs et persécutés comme leur Maître, l'Église comme les apôtres, et vous avez actuellement sous les yeux la confirmation de cette criante injustice. « Le monde, dit le Sauveur, accomplit cet oracle des saints Livres : Ils m'ont haï sans raison : *Odio habuerunt me gratis*[1]. » Il hait et il persécute parce qu'il ne veut pas reconnaître la divine mission du Christ et de son Église. Voilà son crime; car le Christ, les apôtres, l'Église ont fait des œuvres merveilleuses de puissance et d'amour par lesquelles le divin s'impose irrésistiblement à la raison. D'un bout à l'autre des siècles chrétiens, cette parole est vraie : « Le monde ennemi et persécuteur serait sans péché si le Christ, par lui-même et par les siens, n'avait fait des œuvres que personne n'a jamais faites : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.* » Mais « le monde a vu ces œuvres et il est plein de haine : *Nunc autem viderunt et oderunt*[2]. »

Pourquoi cette haine, Messieurs? — Ah! parce que le ténébreux pouvoir auquel le monde obéit

1. Joan., cap. x, 25.
2. *Ibid.*, 22, 24.

est l'éternel ennemi du pouvoir divin qui s'impose par des merveilles ; parce que ces merveilles prouvent la vérité d'une doctrine sainte qui condamne les exécrables maximes du monde ; parce que la justice du Christ et de ses enfants est une censure vivante des œuvres et des scandales du monde. « Le juste, dit-il, s'abstient de marcher dans nos voies comme s'il devait s'y souiller : *Abstinet a viis nostris tamquam ab immunditia.* Il contredit à nos œuvres et s'oppose à tout ce que nous faisons : *Contrarius est operibus nostris et factis nostris adversatur.* Il nous reproche nos péchés : *Improperat nobis peccata.* Il nous assomme : *gravis est nobis.* Eh bien, entourons-le et tâchons de le surprendre : *Circumveniamus justum.* Sondons-le par l'injure et les tourments : *Contumelia et tormento interrogemus eum.* Ecrasons-le sous le joug de nos lois restrictives ; et, s'il refuse de se taire ou de parler comme nous, condamnons-le à la mort la plus honteuse, étouffons-le dans la boue et le sang : *Morte turpissima condemnemus eum*[1].

O mon Sauveur ! Vous avez bien fait de nous

1. Sap., cap. II, 12-20.

avertir, et nous devrions toujours être prêts à affronter la haine et les persécutions du monde. Mais, combien de chrétiens ont peur de lui! Combien, si le monde n'obtient pas qu'ils fassent cause commune avec lui dans une scandaleuse contradiction à la cause du Christ, se déshonorent par de criminelles complaisances et de lâches compromis! Les uns, sacrifiant des convictions et des principes pour se mettre au courant d'une opinion faite de faux jugements et de fausses maximes; les autres, cachant leur foi et dissimulant leurs pratiques religieuses pour éviter la singularité. Ceux-ci, se mêlant, sans défiance et sans retenue, à des opérations et à des affaires d'une moralité plus que problématique; ceux-là, quêtant des réjouissances et des plaisirs, et s'efforçant de concilier, dans une existence amphibie, les exigences de deux maîtres qui ne peuvent pas s'entendre : tous ambitionnant les sourires, les bonnes grâces, les faveurs du monde; tous oublieux des avertissements du Sauveur, et paraissant ignorer, selon la parole de Bossuet[1], « qu'on ne peut être disciple

1. *Méditations sur l'Evangile*, *Discours de N.-S.*, deuxième partie, XVIme jour.

de Jésus-Christ si l'on ne mérite par quelque bon endroit la haine du monde. »

Vous avez peine à vous résoudre à cette haine, Messieurs. Il vous semble difficile d'éviter les pièges, de résister aux séductions et aux menaces du monde, et trop dur à la nature de porter le joug d'une perpétuelle contradiction. J'en conviens, et je crois que les apôtres se seraient sentis découragés comme vous, s'ils n'avaient entendu, dans les adieux du Sauveur, que ses avertissements. Leur cœur était triste et troublé; Jésus les console et les rassure par de magnifiques promesses. « Il ne les laissera pas seuls, abandonnés comme des orphelins, en face du monde ennemi qui doit les haïr et les persécuter. Il viendra lui-même : *Veniam ad vos*[1]. » — Il viendra, non seulement d'une manière visible, pendant le court espace de temps qui doit s'écouler entre sa résurrection et son ascension, mais d'une manière invisible et permanente, accomplissant l'engagement qu'il a pris d'être avec eux jusqu'à la consommation des temps : *Ecce ego vobiscum usque ad*

1. Non relinquam vos orphanos : veniam ad vos. (Joan., cap. XIV, 18.)

consummationem sæculi[1]. Les apôtres le verront des yeux de la foi et le sentiront vivre dans leur âme inondée de grâce : « *Vos autem videtis me; quia ego vivo et vos vivetis*[2]. » Sa vie intime sera leur force dans les tempêtes de la persécution.

Le Sauveur viendra, mais il ne sera pas seul : « Je prierai mon Père, dit-il, et il vous enverra un autre consolateur pour qu'il demeure avec vous toujours[3]. » C'est l'Esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Mais les apôtres le verront dans les feux sacrés de la Pentecôte ; et il demeurera auprès d'eux et en eux : « *Vos autem cognoscetis eum : quia apud vos manebit et in vobis erit*[4]. » O monde, tu auras beau nier la vérité, multiplier tes erreurs, tes préjugés, tes fausses maximes, et leur donner des airs de science et de raison, tu ne tromperas pas la divine clairvoyance de ceux à qui l'Esprit-Saint rappelle tous

1. Matth., cap. XXVIII, 20.
2. Joan., cap. XIV, 19.
3. Et ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis ut maneat vobiscum in æternum. (Joan., cap. XIV, 16.)
4. *Ibid.*, 17.

les enseignements de Jésus-Christ et enseigne toute vérité[1]. Tu auras beau promettre et menacer, tu ne séduiras pas, tu n'épouvanteras pas ceux à qui l'Esprit-Saint révèle la corruption de tes péchés, l'iniquité de tes jugements, et la sentence de réprobation qui pèse sur toi : sur toi, qui a choisi pour maître un être réprouvé : *Cùm venerit ille* (*Paraclitus*) *arguet mundum de peccato, et de justitia et de judicio*[2].

Inspirés et soutenus par l'Esprit-Saint, les apôtres témoigneront pour le Christ qu'ils ont vu et entendu. Si le monde récuse leur témoignage, ils feront parler leurs œuvres, car le Sauveur promet de leur communiquer sa toute-puissance. « En vérité, en vérité, dit-il, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et de plus grandes encore[3]. » Si le monde résiste à la puissance des

1 Paraclitus autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. (Joan., cap. XIV, 26.) — Cùm autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. (*Ibid.*, cap. XVI, 13.)

2. Joan., cap. XVI, 8.

3. Amen, amen dico vobis; qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet. (Joan., cap. XIX, 12.)

œuvres, il faudra bien qu'il cède à la puissance de la prière, car « tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, dit le Sauveur, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans son Fils[1]. — Demandez tout ce que vous voudrez, on vous l'accordera[2]. — Mon Père attend la prière que vous lui ferez en mon nom pour vous donner tout ce que vous lui demanderez[3]. » — Si les œuvres et la prière n'étouffent pas la haine du monde et ne lui font pas rendre les armes, je donnerai à votre vie persécutée les douces compensations de la paix intérieure[4] et d'une joie que personne ne pourra vous ravir[5]. Mes amis, mes petits enfants, quoi qu'il arrive, ne vous attristez pas, ne vous troublez pas. Vous serez opprimés dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *In*

1. Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam : ut glorificetur Pater in Filio. (Joan., cap. XIV, 13.)

2. Quodcumque volueritis petetis et fiet vobis. (*Ibid.*, cap. XV, 7.)

3. Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo det vobis. (*Ibid.* 16.)

4. Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : non quomodo mundus dat, ego do vobis. (*Ibid.*, cap. XIV, 27.)

5. Gaudebit cor vestrum : et gaudium vestrum nemo tollet a vobis. (*Ibid.*, cap. XVI, 22.)

mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum[1]. »

O Sauveur bien-aimé, doux père de la famille chrétienne, vous avez été aussi fidèle dans vos promesses que vous avez été vrai dans vos avertissements ! Vos apôtres ont joui de votre intime présence, et l'un d'eux a pu dire au nom de tous : « Je vis ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » L'Esprit-Saint est descendu sur eux dans les tourbillons d'une tempête divine, et, eux, qui tout à l'heure étaient ignorants et se méprenaient à chaque instant sur la doctrine de leur Maître, ils ont possédé, tout à coup, la science des plus hautes vérités ; eux, qui tout à l'heure bégayaient à peine, ils ont été soudainement remplis d'une sublime éloquence ; eux, qui tout à l'heure étaient faibles et timides jusqu'à la lâcheté, ils se sont montrés hardiment, et ont publié, avec audace, leur foi et leur amour, devant le peuple qui les injuriait et les tribunaux qui les maltraitaient. Ils ont jugé le monde à sa juste valeur, et lui ont dit en face : « Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, con-

1. Joan., cap. XVI, 33.

cupiscence des yeux, orgueil de la vie[1]. » Ils ont mis en œuvre la toute-puissance que le Sauveur leur avait communiquée, et des milliers d'âmes ont répondu à leurs miracles par un cri de foi. Ils ont prié avec amour, avec larmes, la nuit et le jour, et ils ont vu la grâce germer autour d'eux en une multitude de rejetons qu'ils ont appelé leurs chers enfants. Pendant qu'on leur faisait la guerre, ils ont chanté la paix de leur cœur sans crainte et sans reproches : cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment : « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*[2]. » Après avoir été battus de verges, « ils s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir une honteuse peine pour le nom de Jésus : *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*[3]. » Ils ont eu confiance jusqu'à leur dernier soupir, et, morts à la peine, ils ont fondé l'Église sur leurs corps sanglants; — le monde était vaincu.

Vous pouvez vaincre le monde comme eux,

1. Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. (I Joan., cap. II, 16.)
2. Philipp., cap. IV, 7.
3. Act., cap. V, 41.

Messieurs, car, dans la personne des apôtres, c'est à toute la famille chrétienne que s'adressent les promesses du Sauveur. Ne vous a-t-il pas donné sa vie en vous engendrant surnaturellement? N'est-il pas présent dans vos âmes, si vous possédez la grâce? N'avez-vous pas reçu son Esprit, dans les sacrements de votre naissance et de votre accroissement spirituels, et avec son Esprit, la divine vertu de foi, qui peut vous assurer la communication de sa toute-puissance? Chaque jour, et particulièrement dans les jours néfastes que nous traversons, n'êtes-vous pas invités par l'Église à prier au nom de Jésus? Vos âmes sanctifiées ne peuvent-elles pas être les inviolables sanctuaires de sa paix et de sa joie?

Entendez-le bien, Messieurs, rester unis à Jésus-Christ, et sentir dans cette union que l'honneur d'être aimé par lui vaut bien la peine de porter le poids d'une méprisable haine : c'est vaincre le monde. Adhérer fermement, par la grâce de l'Esprit-Saint, aux vérités de notre *Credo*, pendant que se débitent autour de nous tant d'erreurs et de fausses maximes : c'est vaincre le monde. Voir dans la lumière de l'Esprit-Saint la corruption et l'injustice de cette société réprouvée pour laquelle

le Christ n'a pas voulu prier, comprendre qu'on n'en peut pas être, et vouloir n'en être pas : c'est vaincre le monde. A défaut de miracles, multiplier les œuvres d'amour qui consolent la misère et confondent l'égoïsme : c'est vaincre le monde. Répondre à la haine et à la persécution par une incessante et unanime prière capable de toucher le cœur de Dieu, de l'obliger à délivrer les siens, et, même, à répandre ses grâces sur les misérables qui l'oublient ou le méconnaissent : c'est vaincre le monde. Se refuser une tranquillité qu'on ne peut acheter que par de lâches complaisances ou de criminels compromis, des jouissances qu'on ne peut trouver qu'en des plaisirs coupables, et se contenter de la paix d'une conscience pure, de la joie qu'on rencontre dans la société de Dieu et de ses amis : c'est vaincre le monde. Ne vous troublez pas, Messieurs, de la haine et des persécutions qui vous sont annoncées, mais ayez confiance : *confidete*. Vous avez la parole du Sauveur, et j'ose dire plus de garanties que les apôtres de la vérité de cette parole. Que de crises depuis dix-neuf siècles, crises d'erreurs et de persécutions au bout desquelles on a toujours entendu ce cri de triomphe : « J'ai vaincu le monde : *Ego vici*

mundum. » L'Église triomphera de la crise actuelle comme elle a triomphé de toutes les autres, et vous triompherez avec elle. Mais, dussiez-vous n'en pas voir la fin, et mourir opprimés, consolez-vous par cette adorable promesse du chef de la famille chrétienne : « Lorsque je serai parti et que je vous aurai préparé une place dans la maison de mon Père, je reviendrai et je vous prendrai afin que vous soyez là où je suis : *Et si abiero et præparavero vobis locum iterum venio, et accipiam vos ad meipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis*[1]. » Là, la lumière sera sans ombre, la paix sans trouble, la joie sans fin ; là, nous serons unis dans l'éternel amour. — Ainsi soit-il.

1. Joan., cap. XIV, 3.

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

LE LEGS DU SAUVEUR

MESSIEURS,

Les leçons que nous a données le Sauveur dans ses adieux, ses dernières révélations, ses avertissements et ses promesses ne sont, en quelque sorte, que la solennité dont il entoure son testament. A la fin de cette dernière pâque qu'il célèbre avec les siens, avant de mourir, il veut faire honneur à l'engagement qu'il a pris publiquement de nous laisser pour héritage le plus grand des trésors : sa chair adorable et son précieux sang.

Ecoutez l'Evangéliste : — « Pendant qu'ils sou-

paient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, disant : Recevez et mangez : ceci est mon corps. Et prenant le calice, il rendit grâces et dit : Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang du nouveau testament, qui sera répandu pour un grand nombre, afin de remettre leurs péchés[1]. » Ce n'est pas un don passager qu'il fait ; c'est un sacrement qu'il institue : legs perpétuel de son amour à tous ceux qui croiront en lui. Il va retourner vers son Père, mais il veut rester avec son Eglise, dans la sainte Eucharistie. N'est-ce pas, Messieurs, ce qu'il y a de plus important et de plus consolant pour nous dans les adieux du Sauveur ? Admirons ensemble le trésor qu'il nous a légué.

Jésus se donne lui-même dans le sacrement de son amour ; — il se donne sans réserve, et malgré tout ce qui peut offenser sa gloire. — Tel est, pour ce soir, le sujet de notre méditation.

1. Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit, ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accepite et comedite : hoc est corpus meum. — Et accipiens calicem, gratias egit, et dedit illis dicens : Bibite ex hoc omnes. — Hic est enim sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. (Matth., cap. XXVI, 26-28.)

I

Jésus se donne lui-même : rien de plus manifeste ; les répugnances et les fausses délicatesses de la raison ne peuvent rien contre notre foi et l'incomparable trésor qui est devenu notre héritage. La raison attaque par l'absurde le testament du Sauveur, et voudrait bien nous faire passer pour des innocents, trop heureux et trop fiers d'une richesse imaginaire ; mais les arguments qu'elle nous oppose ne sont, en fin de compte, que des subtilités et des sophismes, qu'il est facile d'user contre la toute-puissance de Dieu, à qui les miracles qui transforment les substances ne doivent pas plus coûter que le miracle primordial, le grand et incompréhensible miracle qui les a produites. Qu'elle se révolte contre le renversement ou la suspension des lois qui régissent les rapports de la substance avec les accidents, les phénomènes, la quantité, l'étendue, cela ne nous effraie pas ; je crois vous l'avoir prouvé quand il a fallu exposer et justifier devant vous les mi-

racles eucharistiques[1]. Je n'ai pas à revenir aujourd'hui sur ces questions difficiles, mais simplement à réveiller dans vos âmes les sentiments de respect, d'admiration et de reconnaissance que mérite le legs du Sauveur.

On a peine à comprendre les difficultés que fait l'hérésie, qui croit à la divinité de Jésus Christ, pour admettre la pleine vérité de sa donation réelle, personnelle et substantielle dans l'Eucharistie, quand on étudie la clarté de son testament, — la loi du progrès dans les institutions divines, — les exigences de l'amour : autrement dit, la parole du testateur, — les intentions du testateur, — les sentiments du testateur. — Laissez-moi vous rappeler ici des considérations que vous avez déjà entendues ; il est bon de vous en pénétrer.

Jésus-Christ a dit du pain et du vin qu'il présentait à ses disciples, dans la dernière cène : « ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Or, ce n'est pas quand un homme va mourir qu'il enveloppe d'ombres son langage. Pressé par l'amour de ceux qu'il va laisser après lui et par l'attente

1. Cf. *Exposition du dogme catholique*, soixante-huitième conférence, *Les miracles eucharistiques*.

des choses éternelles, il sent le besoin d'être clair et sincère. Les ambiguités et les réticences nuiraient à la paix de sa famille et à l'honneur de sa mémoire. Il dit simplement ce qu'il sait, il définit clairement ce qu'il donne et sa parole semble réfléchir la lumière du monde meilleur où il va bientôt entrer. Combien plus, Messieurs, si l'homme qui va mourir est un Dieu, père d'une famille immense et impérissable, dont la foi est la vie, où la paix ne peut être assurée que par l'unité de doctrine, où l'unité de doctrine repose sur la clarté des révélations, particulièrement des révélations suprêmes qui prennent la forme du testament !

Evidemment le Sauveur avant de mourir devait parler sans obscurité et sans mystère. Du reste, les apôtres, habitués au langage figuré et parabolique de leur cher Maître, ont si bien compris l'intention et l'obligation qu'il avait de s'exprimer clairement, avant de les quitter pour retourner à son Père, qu'ils lui disent, en entendant ses derniers discours : « Nous reconnaissons maintenant que vous ne parlez plus en paraboles : *Ecce nunc palam loqueris et proverbium nullum dicis ;* il n'est plus besoin de vous interroger da-

vantage : *Non opus est tibi ut quis te interrogat*[1]. »

Ils étaient mieux placés que qui que ce soit pour interpréter les paroles de leur Maître instituant l'Eucharistie. Or, la foi traditionnelle nous est un sûr garant de l'interprétation littérale qu'ils ont donnée à cette parole. Elle s'exprime, cette foi traditionnelle, non seulement par des textes explicites dont on pourrait remplir plusieurs volumes, mais par des actes solennels et des monuments. Toute la liturgie et ses incomparables beautés proclament la réalité et la divine richesse du legs que nous a fait le Sauveur. C'est pour abriter son humanité sacramentellement anéantie qu'on a construit des temples et des tabernacles merveilleux. C'est vers lui que toute l'harmonie, tout le symbolisme de nos édifices sacrés semblent converger. La nature entière est mise en réquisition pour lui rendre honneur : l'or, les pierreries, les étoffes précieuses, la lumière, les fleurs, les parfums, les chants. Aux magnificences du culte catholique, dans tous les âges et dans tous les lieux, il est facile de reconnaître que nos taber-

1. Joan., cap. XVI, 29, 30.

nacles contiennent, non pas une figure, un symbole, un pur signe, mais, sous ce signe, réduit à la condition de simples apparences, une divine réalité, une personne vivante, un Dieu.

Du reste nous connaissons les intentions du testateur ; si sa parole était moins claire elles en détermineraient le sens.

Jésus-Christ est venu pour remplacer la loi judaïque par une loi plus parfaite, et les figures de l'ancienne alliance par des réalités. « Tout était figure pour nos pères, » dit l'apôtre saint Paul : « *Omnia in figuris contingebant illis*[1] : » les personnes, les événements, les cérémonies, le culte. Dans ce vaste ensemble de symboles, les sacrements étaient représentés par des signes et, entre tous les sacrements, celui que le Sauveur institua en faisant ses adieux. Le pain et le vin offerts par Melchisédech, la manne, l'agneau pascal, les sacrifices étaient des figures de l'Eucharistie. Prenons à la lettre les paroles du Christ nous léguant son corps et son sang, toute sa personne adorable, le progrès de la loi nouvelle sur la loi ancienne est immense, et les intentions du Sau-

1. I Cor., cap. x, 11.

veur sont remplies au delà de toute espérance. Au contraire, supprimons la donation réelle, personnelle, substantielle que Jésus-Christ fait de lui-même, ne voyons que du pain et du vin dans l'Eucharistie, nous ne sortons pas de l'ère des figures et des symboles ; la loi nouvelle reste au niveau de la loi ancienne; je dis plus : — elle tombe au-dessous d'elle.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que le grand acte religieux de la loi ancienne, le sacrifice, n'était que la figure du sacrifice de la croix; mais quelle figure pompeuse et saisissante! Les victimes couronnées de fleurs étaient amenées par les lévites qui les couchaient sur l'autel; les prêtres, revêtus des ornements sacrés, les égorgeaient; le peuple, dans le recueillement et la stupeur, attendait la fin de cette tragédie sacrée, pendant que le chœur aux mille voix chantait des hymnes prophétiques. Et ce n'était pas une seule victime qu'on immolait, c'était cent, c'était mille,... des hécatombes dont le sang coulait sous le couteau des sacrificateurs. Rien de plus auguste et de plus expressif pour figurer les milliers de vies concentrées, en quelque sorte, dans la personne et l'immolation du Verbe rédempteur.

Pouvez-vous croire, Messieurs, que de ce spectacle grandiose, il ne nous reste rien, rien qu'un acte vulgaire s'accomplissant sur de vulgaires substances? — Mais cet acte, de quelque pompe qu'on l'entoure, n'est qu'un rite méprisable, si on le compare à l'œuvre de mort qui faisait jaillir un fleuve de sang, dans lequel Israël venait se purifier de ses iniquités. Réduite à la condition d'un pur et simple mémorial qui nous rappelle le sacrifice de la croix, sans une réelle présence et immolation de Jésus-Christ, l'Eucharistie parle moins éloquemment que les figures du judaïsme; la loi nouvelle est inférieure à la loi ancienne, et les institutions divines vont en décroissant. Qui ne comprend que cette déchéance est contraire aux intentions du Sauveur qui venait appliquer aux institutions divines la grande loi du progrès?

La loi du progrès appelle Jésus-Christ dans l'Eucharistie; mais combien plus les exigences de l'amour!

Jésus nous a aimés, il nous l'a fait dire par le confident de ses sentiments les plus intimes, d'un amour qui va jusqu'à l'extrême limite : « *Christus, cùm dilexisset suos, in finem dilexit eos*[1]. » Le

1. Joan, cap. XIII, 1.

sentiment qui l'a penché vers notre misère est si fort que toutes les perfections divines se sont mises à son service. Plus que les autres, la toute-puissance est prête à faire ce qu'il commande.

Or, Messieurs, vous le savez par expérience, une des exigences de l'amour c'est l'union. L'union intime et profonde des cœurs, l'union sans les douloureuses intermittences qui font souffrir les âmes amies. Les affections dévouées, pures et saintes, auxquelles Dieu sourit et qu'il bénit, ont naturellement horreur de la séparation. On voudrait ne jamais se quitter mais toujours jouir de la présence de ses amis, toujours entendre leur voix si chère. Et quand on est obligé de leur dire adieu, dans l'impuissance où l'on est de rester tout entier auprès d'eux, on leur laisse un tout petit objet qu'on a touché, une fleur qu'on a cueillie, la frange d'un vêtement qu'on a porté, une image, un signe, un de ces riens, à la fois misérables et charmants, qui rappellent sans cesse le souvenir des absents. Pauvres chères reliques! On les conserve avec soin, on les touche avec respect, on les regarde tendrement, on les baise pieusement, et il semble qu'on est plus près, dans ces effusions, du cœur de ceux dont on est séparé. Quelquefois

le cœur épanché sur des pages discrètes traverse de longues distances pour revenir errer aux lieux où sont ses amours. Ah! si l'on pouvait faire un mystérieux partage de soi-même, ou plutôt si l'on pouvait s'en aller et rester en même temps! Impossible, hélas! notre infirmité ne nous permet pas ce miracle.

Mais Celui qui nous a tant aimés et qui déclare vouloir nous aimer jusqu'à l'extrême limite de l'amour, Jésus-Christ, notre cher Sauveur, n'est-il pas tout-puissant? Est-ce que le temps et l'espace peuvent limiter son pouvoir infini qui unit le ciel et la terre, les jours qui passent à l'éternité? Sans se diviser ne peut-il pas multiplier sa présence, être assis à la droite de son Père, et en même temps au milieu de nous? — Oui, Messieurs, il le peut, et, parce qu'il le peut, j'ose dire qu'il doit le vouloir, car, sans cela, il manquerait quelque chose à la perfection de son amour. L'Eucharistie, fût-elle un signe plein de souvenirs, si elle ne contient pas réellement et substantiellement la personne même de Jésus-Christ, il m'est impossible d'y voir l'accomplissement de cette parole : « Le Christ, ayant aimé les siens qui étaient et devaient rester dans le monde, les aima

jusqu'à l'extrême limite de l'amour : *Christus, cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* »

Le testateur a parlé ; ses intentions bien connues, ses sentiments si tendrement exprimés, ajoutent une nouvelle lumière aux clartés de sa parole. Nous n'en pouvons plus douter : le legs du Sauveur n'est pas un simple mémorial qui doit nous rappeler son passage en ce monde, une figure, un symbole ; c'est lui-même.

O merveille de puissance et d'amour, Jésus se donne ! — « Il se donne, — dit un pieux et savant auteur, qu'on croit être saint Thomas, ou son maître Albert le Grand, — il se donne comme compagnon de notre pèlerinage, comme prix de notre rédemption, comme nourriture de notre mortalité[1]. »

« Comme compagnon de notre pèlerinage : *In socium nostræ peregrinationis.* » — Ce n'est pas un maître qui vient surprendre et surveiller ses serviteurs tremblants à l'heure du travail ; ce n'est pas un roi fier et hautain qui traverse la foule éblouie de ses sujets ; c'est un doux et tendre ami

1. Opuscul. *De venerabili sacramento altaris.*

qui fait ses délices d'habiter au milieu des enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*[1]. Il est partout où l'on consacre l'hostie : dans les palais, dans les villes, dans les bourgades; partout les âmes délaissées peuvent, pour se consoler, rechercher sa sainte et aimable compagnie; partout les âmes éprouvées peuvent entendre ces douces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le faix du travail et de la peine, venez, et je réparerai vos forces : *Venite ad me omnès qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*[2]. »

Jésus se donne à nous « comme prix de notre rédemption : *In pretium nostræ redemptionis ;* » car il renouvelle dans nos temples le sacrifice de la croix. Tout ce qui se passe sur l'autel est une commémoration active et efficace de la passion du Sauveur : *Recolitur memoria passionis ejus.* Armé des paroles mêmes de son Dieu : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous. — Ceci est le calice de mon sang répandu pour la rémission des péchés, » le prêtre accomplit mystérieusement

1. Prov., cap. VIII, 31.
2. Matth., cap. XI, 28.

une œuvre de mort. Jésus-Christ est immolé sur l'autel à notre place ; l'amoureuse substitution du Calvaire se renouvelle chaque matin. Chaque matin, quand nous devrions mourir nous-mêmes, Jésus meurt mystiquement, pour adorer la très haute majesté de son Père, pour rendre grâces à sa bonté, mais surtout pour apaiser sa justice et couvrir de son sang la multitude de nos péchés.

Jésus se donne à nous « comme nourriture de notre mortalité : *In cibum nostræ mortalitatis.* » — Le complément des sacrifices anciens, c'était la communion du prêtre et du peuple mangeant la chair de la victime, et s'incorporant ainsi la bénédiction qu'elle avait reçue de Dieu. Ce complément ne pouvait avoir lieu sur le Calvaire, car Jésus voulait nous épargner l'acte cruel et répugnant de la communion à sa chair sanglante. Et puis le genre humain n'était pas là, et le genre humain devait manger la chair de la sainte victime. Voilà pourquoi le Sauveur nous dit en nous léguant son Eucharistie : « Mangez, ceci est mon corps ; buvez, ceci est mon sang, » c'est-à-dire, « achevez votre perfection, consommez votre amour et le mien. La mort est dans vos entrailles par le péché, elle tue à la fois et vos âmes et vos corps ;

unissez-vous à moi, je suis la vie, la vie qui éclaire l'esprit, la vie qui dilate le cœur, la vie qui fortifie la volonté, la vie qui étouffe les passions, la vie qui fait germer la pureté dans les sens, la vie qui prépare la chair à la glorieuse résurrection. » La communion eucharistique est le mariage sacré de l'humanité avec son Dieu, l'extension de l'Incarnation, et le suprême accomplissement de cette parole prophétique : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse et ils seront deux dans une seule chair[1]. » Adam, qui a prononcé cet oracle, parlait au nom du Verbe incarné descendu du sein de son Père, blessant le cœur de sa très sainte Mère, pour se donner à son Église, afin de la nourrir de sa chair immolée, en attendant son éternelle communion à l'essence divine elle-même.

1. Quamobrem relinquet homo patrem suum, et matrem, et adhærebit uxori suæ: et erunt duo in carne una.

II

Le Christ s'est donné par testament; nous le possédons : c'est assez, Messieurs, pour remplir notre cœur d'amour et de gratitude. Mais nous aimerons davantage et nous serons plus reconnaissants si nous considérons, dans le legs du Sauveur, la manière dont il se donne.

Je vous l'ai dit en commençant : — Il se donne sans réserve, — c'est-à-dire que, en aucune circonstance, il ne retire du sacrement où il réside sa présence adorable. Il eût pu, à l'approche du péché, rendre au pain sa substance et ne laisser aux indignes qu'un aliment vulgaire. Mais il eût rempli d'angoisses la vie de ses enfants trop craintifs, et tourmenté les consciences les plus délicates. Il y a des âmes qui se troublent chaque fois qu'un acte grave et solennel doit les mettre en rapport avec Dieu. Je ne sais quelle puissance ennemie abuse de leur humilité pour décourager leur faiblesse. Que deviendraient-elles, grand Dieu ! si elles pouvaient craindre un changement

dans la nourriture mystérieuse où elles vont chercher la consolation et la force ? Au lieu de jouir de la présence du Sauveur, ne seraient-elles pas uniquement préoccupées de son absence ? Jésus n'a pas voulu qu'elles fussent exposées à de pareils tourments. Il est dans l'Eucharistie et, quoi qu'il arrive, il y demeure.

Jésus se donne sans réserve, — c'est-à-dire que, en aucun temps, il ne se refuse à ceux qui le demandent et ont besoin de lui. Il attend l'affligé qui vient frapper à la porte de son tabernacle ; il court au malade qui ne peut plus venir le chercher. Aucune misère ne rebute son amour, ni n'offense sa douce et clémente majesté. Sous les lambris dorés d'un palais où sous un toit de chaume, pour un roi ou pour un mendiant, c'est le même Dieu et le même ami. Les hommes les plus généreux se réservent des jours ou des heures libres qu'ils consacrent à leur famille et à leurs amis ; Jésus n'en a pas : tous les jours et à toute heure il est prêt à nous entendre, prêt à se donner.

Il se donne sans réserve, — c'est-à-dire, qu'il ne mesure pas sa vertu et sa grâce. Il y a dans toute affection humaine je ne sais quelle défiance, quelle terreur de l'inconnu qui fait qu'en se don-

nant on retient au fond de son être quelque chose de soi-même. Le pauvre cœur qu'on livre où tombe-t-il, dans quel abîme va-t-il se perdre ? — Mystérieuses questions auxquelles on ne peut répondre que par la crainte et la réserve. Mais Jésus se donne tel qu'il est; c'est nous-mêmes qui le mesurons par la capacité de notre âme. Si, par impossible, nous pouvions nous faire une âme infinie, sa vertu infinie, ses mérites infinis, rien n'échapperait à l'avidité de notre amour.

Encore, si le legs du Sauveur ne rencontrait que des hommages ! mais l'humiliation et l'injure viennent trop souvent au-devant de son amour; et il se donne malgré tout ce qui offense sa gloire.

N'est-elle pas plus obscurcie dans son état sacramentel que lorsqu'il vivait et conversait au milieu des enfants des hommes ? Dans son incarnation Jésus est abaissé jusqu'à l'anéantissement, dit l'Apôtre : *Exinanivit semetipsum*, mais combien plus dans l'Eucharistie ! O humanité sainte qui remplissiez le monde de miracles ! O toute-puissante vertu qui vous faisiez sentir par la frange d'un vêtement ! O parole qui ressuscitiez les morts ! O face adorable qui renversiez dans la poussière les émissaires de la synagogue ! O corps

glorieux qui traversiez la pierre du sépulcre, remplissiez les soldats d'effroi, et les apôtres de ravissement! Où êtes-vous? Que reste-t-il de tant de gloire? — Rien, absolument rien. C'est à nous que vous empruntez votre magnificence. Si nous supprimions l'éclat extérieur dont nous vous entourons dans l'Eucharistie, il n'y resterait plus que des espèces fragiles et misérables. Mais vous l'avez voulu ainsi, ô Jésus! pour ne pas effrayer vos timides enfants. Votre redoutable majesté nous eût tenus à distance et privés de cette douce et sainte familiarité à laquelle votre amour a bien voulu consentir.

Jésus se donne, malgré l'indignité de ceux qui consacrent son corps et son sang. Tous les prêtres sont hommes, hélas! et, parmi ces hommes, il y a des misérables. Cependant, ils auront l'étrange pouvoir d'appeler entre leurs mains la suprême majesté de Dieu. Quelle différence dans la manière dont l'incarnation a été préparée! Dieu avait tiré d'un sang royal les gouttes les plus pures pour former le corps d'une Vierge. Cette Vierge, préservée de tout péché, consacrée au Seigneur, était prête à renoncer aux honneurs de la maternité divine si Dieu ne lui eût promis d'être seul l'époux

de sa virginité respectée. Enfin, Messieurs, il a fallu la pureté d'une Vierge et l'opération de l'Esprit-Saint pour former le corps adorable du Sauveur. Mais, ô prodige ! à la parole et dans les mains d'un homme pécheur, le même mystère s'opère sur une vulgaire substance, et Jésus consent à cette incompréhensible humiliation ! Aussi, quand je tiens dans mes mains l'hostie que je dois consacrer, et quand je pense à ce que je suis et au Dieu qui va venir, ma langue hésite parfois et je voudrais répandre des larmes de sang pour y noyer mon indignité.

Cette indignité n'est pas moindre du côté de ceux qui reçoivent l'Eucharistie. Ecoutez le pieux auteur que j'ai cité tout à l'heure[1]. — « C'est une grande chose, dit-il, de faire de grands dons à ses amis : *Magnum est magna dare amicis.* » Or, Jésus se donne aux âmes qui l'ont choisi pour leur partage et qui lui appartiennent tout entières. Il sait bien qu'elles sont indignes par nature de le recevoir, mais il ne tient compte que de leur amour et du désir ardent qu'elles ont de le servir et il veut bien les traiter en amies.

1. Opuscul. cit. sup.

Mais s'il est grand dans sa libéralité à leur égard, « combien plus quand il se donne à des serviteurs et à des servantes : *Majus est ancillis et servis.* » Et j'entends par là ces âmes qui ne marchent qu'à petits pas dans le service de Dieu, qui ne se soumettent qu'aux strictes exigences de sa loi, et qui refusent à leur vie médiocre le plus petit acte de perfection. Cependant, Jésus ne dédaigne pas de s'approcher d'elles et de récompenser par le don de tout lui-même leur parcimonieuse charité.

Arrêtez-vous ici, mon Sauveur, c'est assez. — Mais non, il veut aller au comble de la munificence : « faire de grands dons à des passagers et à des inconnus : *Maximum est peregrinis et ignotis.* » Ames tièdes et indifférentes dont la vie chrétienne est déshonorée par des intermittences coupables. Emportées dans le tourbillon des affaires de ce monde, en proie à la fièvre du plaisir, elles oublient pendant des années entières leurs plus graves devoirs. Et, quand, par aventure, elles se souviennent de la loi qui les appelle à la table sainte, Jésus n'ose pas leur dire : « Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas, » il se donne, sachant

bien qu'elles vont, en le quittant, retomber dans leur même tiédeur et indifférence.

Vous ne pouvez pas faire davantage, mon doux Sauveur, car votre libéralité est épuisée, puisque vous êtes au comble de la munificence. — Eh bien, non. — Jésus va jusqu'à l'excès, « il se donne à ses ennemis : *nimis inimicis.* » — Horreur! il y a des chrétiens qui, sous les dehors de la piété, s'approchent du Dieu caché dans le sacrement d'amour, et qui ne craignent pas de lui faire sentir l'odeur cadavéreuse de leur âme empoisonnée par le péché. Comment, ô mon Jésus, ne vous échappez-vous pas des mains du prêtre au lieu d'entrer dans ces sépulcres blanchis? — Prodige d'amour! votre miséricorde affronte un si grand outrage, et souvent il arrive que la plus lâche des trahisons n'est punie que par la grâce d'un remords salutaire.

On a dit de l'amour qu'il fait faire des bassesses et des folies: *Amor ad ima provocat; amor fecit insanire.* On oublie honneur et gloire; on brave toute honte pour se donner à ceux qu'on aime; on leur sacrifie ce qu'on a de plus cher. Et voilà ce que vous faites, ô mon Jésus, votre honneur, votre gloire, tout est sacrifié. Les humilia-

tions et les injures ne peuvent triompher de votre amour pour nous. O sainte bassesse! ô divine folie! Après cela, je n'ai plus rien à dire.

Jésus! maître, père et ami de nos âmes, votre testament est ouvert sous nos yeux, et devant votre adorable legs nous sommes plongés dans la stupeur, ravis d'admiration et touchés jusqu'au fond du cœur. Cohéritiers des apôtres, nous voulons être avec eux et comme eux des héritiers respectueux, reconnaissants et dévoués.

Ils ont confessé votre présence adorable dans l'Eucharistie, et leur voix convaincue retentit encore à nos oreilles, à travers les ondes sonores de la tradition. — Comme eux nous croyons, ô Seigneur! Puisse le cri de notre foi réveiller autour de nous et après nous les générations qui douteraient de votre sainte parole.

A vos largesses les apôtres ont répondu par une tendre piété. Leur âme ouverte par l'amour s'est remplie de votre divine vertu. En visitant le tabernacle purifié de leur cœur, vous avez pu leur dire, mieux qu'à l'heure de vos adieux: « *Vos amici mei estis*[1] : Vous êtes mes amis. » — Dites-

1. Joan., cap. xv, 14.

nous cette parole, ô Jésus! Car nous détestons sincèrement les imperfections qui nous rendraient indignes de vous. Notre âme, creusée par de saints désirs et devenue grande comme un abîme, attend votre visite. Remplissez-la de vos grâces et de vos bénédictions.

A vous qui vous êtes donné sans réserve et malgré tout les apôtres ont immolé leur vie. Les persécutions du monde et la terreur des plus cruels supplices n'ont pu abattre leur grand courage. — Ecoutez-nous, Sauveur bien-aimé! Nous aussi, pour reconnaître votre amour généreux et dévoué, nous consentons à tous les sacrifices, et voulons que toute notre vie puisse se résumer et s'exprimer en ces quelques mots: « Jésus est à nous, nous sommes à Jésus! »

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

PRIÈRE SACERDOTALE DU SAUVEUR

MESSIEURS,

Après avoir fait ses adieux, et légué à ses enfants l'adorable trésor de son corps et de son sang, dans le sacrement de l'Eucharistie, le Sauveur, comme le père de famille à sa dernière heure, leva les yeux au ciel et étendit les mains pour prier et bénir. Rien de plus solennel et de plus touchant que cet acte sacré par lequel Jésus-Christ sort de sa vie publique pour entrer dans sa passion. C'est, dit un pieux interprète, « le dernier chant du cygne, plein de douceur, d'amour et de sainte ar-

deur[1]. » Le divin Maître, selon la remarque de saint Augustin, y continue son rôle de docteur. « Il aurait pu prier en silence et dans le secret de son cœur, mais il parle à haute voix, parce que dans sa vie tout doit nous instruire, sa prière aussi bien que ses discours[2]. » Il résume donc dans le suprême épanchement de son âme au sein du Père céleste tout ce qu'il vient de dire à ses disciples : révélations, avertissements et promesses, et il y ajoute des désirs et des volontés dont Dieu seul peut être le confident.

Car, n'oublions pas, Messieurs, que la prière de ce docteur qui achève d'instruire est aussi la prière d'un Dieu qui va mourir pour le salut du genre humain : Prière sacerdotale dans laquelle le Sauveur déclare les intentions de son sacrifice, et demande à son Père d'en assurer les fruits.

1. Ultima et quasi cygnea oratio, ideoque plena dulcedinis, amoris et ardoris. (Cornel. a Lapid. *Comment.*, *in cap.* XVI, *Joannis.*)

2. Poterat Dominus noster.... orare silentio; sed ita se Patri exhibere voluit precatorem ut meminisset nostrum esse doctorem. Proinde, eam quam fecit orationem pro nobis, notam fecit et nobis; quoniam tanti magistri non solum apud ipsos sermocinatio, sed etiam ipsius pro ipsis ad Patrem oratio, discipulorum est ædificatio. (*Tract. in Joan.*)

« L'âme du sacrifice, dit Bossuet, c'est la prière qui déclare pourquoi on l'offre et qui est l'oblation même ou l'action d'offrir. C'est ainsi que dans la prière du canon, où commence l'action du sacrifice, l'Église déclare à qui, pour qui, et pour quelle cause elle l'offre. C'est ce que va faire Jésus-Christ prêt à consommer son sacrifice et à se consacrer soi-même : et cette prière, si je l'ose dire, est comme le canon, ou, pour parler plus dignement de Jésus-Christ, est la prière expresse et solennelle qui devait accompagner son sacrifice. La disposition de son cœur et les demandes qu'il fait à son Père le suivent partout dans le cours de sa passion et jusqu'à la mort; et c'est l'âme de son sacrifice. — Soyons donc attentifs à cette prière qui comprend et renferme en soi toute la vertu du sacrifice de la croix, et qui renferme surtout la consécration que Jésus-Christ fait de lui-même par la croix. — Combien doit-on imposer silence à tout le créé, pour entendre au fond de son cœur les paroles que Jésus-Christ adresse pour nous à son Père, dans cette intime et parfaite communication ! Taisons-nous, Jésus-Christ va parler[1]. »

1. *Méditations sur l'Evangile, Sermon de la Cène* : Deuxième partie, XXXIVme jour.

Ce qu'il veut obtenir en se sacrifiant, — c'est la gloire de son Père avec sa propre gloire ; — l'affermissement, la sanctification de son Église. — Appliquons-nous à ces deux pensées, en écoutant le divin Prêtre.

I

« Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils,
« pour que votre Fils vous glorifie.

« Car vous lui avez donné puissance sur toute
« chair pour qu'il donne lui-même à tout ce qu'il
« a reçu de vous la vie éternelle.

« Or, la vie éternelle c'est qu'on vous connaisse,
« vous seul, vrai Dieu, et celui que vous avez
« envoyé, Jésus-Christ.

« Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé
« l'œuvre que vous m'avez donnée à faire.

« Maintenant, glorifiez-moi, vous, mon Père, de
« la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde
« fût[1]. »

Vous entendez, Messieurs : Jésus est arrivé à la consommation de l'œuvre pour laquelle son Père l'a envoyé sur la terre. Il a glorifié Dieu par ses anéantissements, par ses adorations solitaires, par sa doctrine, par ses vertus, par ses prodiges, et il

1. Joan., cap. XVII, 1-5.

s'est montré si grand et si puissant qu'il a pu dire à ses apôtres : « Qui me voit, voit mon Père. » Mais « l'heure est venue : *venit hora*, » l'heure de l'acte suprême, terrible, solennel, par lequel le Sauveur va ouvrir au monde les portes du ciel, en lui révélant le véritable but de sa mission, et en lui faisant connaître, mieux que par tous les moyens de connaissance, les sublimes perfections du Père qui l'a envoyé.

Dieu se connaît lui-même, par lui-même. La simple et tranquille lumière de son essence lui montre, en un seul acte, tout ce qu'il a de beauté et de perfection. Dieu se fait connaître par lui-même aux esprits supérieurs dont il a ordonné les chœurs harmonieux autour de sa majesté infinie, et aux âmes choisies dont la course est consommée et dont la béatitude éternelle couronne les vertus. Il les entoure, il les pénètre, il les fait entrer par ses amoureux embrassements dans les mystères de son essence. Mais cette connaissance de Dieu par lui-même demeure au dedans des cieux. Plus bas, il y a un voile impénétrable où s'arrête la clairvoyance des mortels. Créatures imparfaites, nous nous acheminons vers notre dernier terme dans un demi-jour salutaire aux hum-

bles et funeste aux superbes. Dieu s'y cache et Dieu s'y montre. Il s'y cache, puisqu'il nous dérobe la claire vision de son essence ; il s'y montre, puisqu'il nous laisse apercevoir le reflet de ses perfections et les vives empreintes de son éternelle beauté. Il n'est personne qui ne puisse se convaincre, au spectacle des choses, de son existence, de sa présence et de sa perpétuelle action : « Le Dieu éternel, disait un grand naturaliste, le Dieu immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi. Je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, saisissant soudainement mon âme, l'a jetée dans la stupeur et l'admiration. J'ai suivi sa trace parmi les choses de la création, et dans toutes ses œuvres, même les plus petites, les plus imperceptibles, quelle force ! quelle sagesse ! quelle indéfinissable perfection !... Évidemment, il faut croire qu'il est un Dieu immense, éternel, que nul être n'a engendré et que rien n'a créé, sans lequel rien n'existe, qui a fait et ordonné cet ouvrage universel. Il échappe à nos yeux qu'il remplit toutefois de sa lumière, seule la pensée le saisit ; c'est dans ce sanctuaire profond que se cache cette majesté [1]. »

1. Linné.

Oui, Messieurs, on peut suivre la trace de Dieu partout : et dans les cieux où sa main vigilante conduit avec un ordre admirable tous les flambeaux qui nous éclairent, tous les mondes qui donneront un jour l'hospitalité à nos corps glorifiés ; et dans les abîmes de la terre où sa providence nous a préparé des trésors ; et dans les profondeurs de l'océan dont il contient les fureurs et d'où il tire les eaux qui vivifient la terre ; et sur la surface du globe d'où naissent et où s'agitent tant de vies, dont la plus petite et la moins complexe est une inimitable merveille ; et dans le cours des âges accomplis, où il a dirigé tous les événements, réglé la vie des nations et distribué, à son heure, les châtiments et les pardons, les fléaux et les bienfaits. Partout on voit sa grande majesté, sa puissance, sa justice, sa miséricorde, sa sagesse, son amour. — Mais combien plus quand on écoute religieusement sa parole, car il a parlé. Non content de nous instruire par l'irradiation de son éternelle beauté à travers le voile transparent des créatures, il nous a dit lui-même ce qu'il était. La révélation parle plus éloquemment que la nature, et, quand on a lu les saints Livres qui la contiennent, l'âme tressaille et s'écrie avec les chantres inspirés des

perfections divines : — « Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange [1]. — Le Seigneur est fort et puissant [2], terrible est sa majesté, admirable est sa force [3]. — C'est le Dieu vivant et sa puissance est éternelle [4]. — Sa sagesse n'a point de limites [5]. — Sa justice est la ceinture qui affermit ses reins [6] et l'appui de son trône [7]. — Le Seigneur est miséricordieux, oui, miséricordieux [8]. — La miséricorde l'emporte sur toutes ses œuvres [9]. — Que le Dieu d'Israël est bon ! Sa bonté est sans mesure : c'est l'infini [10]. »

Voilà, Messieurs, deux manières de connaître Dieu : en contemplant ses œuvres dans la nature, et en lisant sa parole dans les saints Livres. Eh bien, vous pouvez ne pas regarder les merveilles

1. Magnus Dominus et laudabilis nimis. (Psalm. XLVII.)
2. Dominus fortis et potens. (Psalm. XXIII.)
3. Terribilis Dominus. .. et mirabilis potentia ejus. (Eccli., cap. XLIII, 31.)
4. Deus vivens.... et potestas ejus usque in æternum. (Dan., cap. VI, 26.
5. Sapientiæ ejus non est numerus. (Psalm. CXLVI.)
6. Justitia cingulum lumborum ejus. (Isaï., cap. XI, 5.)
7. Justitia et judicium correctio sedis ejus. (P. LXXXXVI.)
8. Misericors et miserator Dominus. (Psalm. CX.)
9. Miserationes ejus super omnia opera ejus. (Ps. CXXIV.)
10. Quam bonus Israël Deus ! (Psalm. LXXII.)

de la nature et ne pas ouvrir les Livres saints ; il est une merveille, il est un livre qui nous fait connaître Dieu mieux encore : c'est le crucifix. Saint Paul ne voulait connaître que cela : « Je n'ai pas jugé à propos, disait-il, d'avoir d'autre science que celle de Jésus, et de Jésus crucifié[1]. » Le docteur séraphique, saint Bonaventure, l'appelait sa bibliothèque, il s'enfermait avec lui dans sa cellule, il le regardait avec attendrissement, et des torrents de lumière descendaient en son âme émue de toutes les plaies de son amour crucifié. O Christ immolé, chère et sainte victime, c'est bien vrai; vous êtes le plus éloquent des révélateurs. Quand on vous contemple, quand on interroge votre front couronné d'épines, vos pieds et vos mains percés de clous, votre côté ouvert, votre chair en lambeaux, votre âme brisée comme les flots de la mer par les fureurs de la tempête, on croit entendre sortir de toutes vos plaies et de toutes vos douleurs une voix qui dit : Dieu est grand, Dieu est juste, Dieu est miséricordieux, Dieu est sage, Dieu est tout-puissant, Dieu est infiniment bon.

1. Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I Cor., cap. II, 2.)

Dieu est grand! — Qui peut en douter, quand on voit se sacrifier pour lui une pareille victime? Je vous l'ai dit : « Rien n'est plus propre que le sacrifice de la vie pour attester que Dieu est le Maître des maîtres; que la destruction de ce qui existe pour exprimer le néant de la créature. Aussi l'histoire religieuse du genre humain n'est-elle qu'un long et sanglant récit de destructions sacrées, ayant pour but de rendre hommage à l'absolue souveraineté de Dieu, et de grandir son être nécessaire sur les ruines de l'être communiqué. Mais aucune victime n'égale l'infinie majesté de Dieu qu'elle honore, et tous les holocaustes ensemble ne peuvent lui dire avec assez d'éloquence : « *Magnus Dominus et laudabilis nimis* : Tu es grand, Seigneur, et au-dessus de toute louange. » Il n'y a que le Fils de Dieu, revêtu d'une chair passible et mortelle, qui puisse, en s'immolant, rendre à son Père l'honneur qu'il mérite. Jésus crucifié nous apprend combien Dieu est grand, combien il est maître, puisqu'il a fallu à sa grandeur et à sa souveraineté le sacrifice d'une telle vie.

Dieu est juste! — On le voit bien dans les tourments que le Christ endure pour l'expiation du

péché. Le Père offensé a comme concentré toutes ses colères en son Fils pour l'en accabler : « Il l'a frappé, maltraité, blessé, broyé à cause de nos iniquités et de nos scélératesses : *Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* » Et il n'y a rien de trop dans cet acte de justice. L'outrage fait à une majesté infinie ne pouvait être réparé que par un Dieu victime qui, en expiant nos fautes, devait nous donner la mesure des peines que la justice divine réserve au pécheur impénitent.

Dieu est miséricordieux ! — La mort cruelle de son Fils innocent est la plus touchante preuve de sa profonde pitié pour notre misère. Il savait bien que, même en passant par tous les supplices, nous ne pouvions pas le satisfaire, ni obtenir de lui le pardon de nos fautes. En sacrifiant son Fils, il nous donne un répondant et nous met en mains le prix infini qui doit payer notre dette de péché et nous réconcilier avec le ciel.

Dieu est sage ! — Puisqu'il sait accorder ses droits de Maître avec sa paternelle condescendance, et faire s'embrasser sur la chair martyrisée d'un Sauveur deux perfections jalouses qui semblent se repousser et s'exclure : la justice qui

veut des douleurs et du sang, la miséricorde qui veut des pardons.

Dieu est tout-puissant ! — Car il donne à un éternel l'étrange pouvoir de mourir ; il abat l'orgueil de Satan par des humiliations et des opprobres ; il brise son joug tyrannique par l'obéissance ; il triomphe de sa force audacieuse, maîtresse du genre humain, par la faiblesse d'un homme condamné au supplice des esclaves ; il détruit l'empire de la mort par la mort même.

Enfin, Dieu est infiniment bon, Dieu nous aime, Dieu est amour. — Il nous a donné ce qu'il y a de plus cher, son Fils, le fruit de sa vie, son image, la splendeur de sa substance. Il l'a donné autant qu'il était possible de le donner, le livrant à des puissances ennemies, jusqu'au sang, jusqu'à la mort : *Sic Deus dilexit mundum !*

O Père ! quand on voit votre Fils sacrifié et mourant sur la croix, on peut dire que l'on vous connaît. Vous êtes une majesté infinie, une justice infinie, une miséricorde infinie, une sagesse infinie, une puissance infinie, un amour infini. La passion du Sauveur est une merveille dans laquelle on vous voit tout entier, et par laquelle vous êtes glorifié mieux que par toutes les œuvres

où vous avez mis l'empreinte de vos perfections.

Le Père est glorifié, mais la gloire du Fils n'est-elle pas sacrifiée dans les humiliations, les opprobres, les douleurs de sa passion et la honte de sa mort? — Ne le croyez pas, Messieurs. L'immolation du Christ est la cause de sa gloire[1], car son Père a résolu de le faire d'autant plus grand qu'il s'est plus profondément abaissé pour honorer la majesté divine. « Il s'est anéanti, dit l'Apôtre, en prenant notre forme d'esclave; il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. Pour cela Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'à ce nom de Jésus tout genou fléchisse sur la terre, dans le ciel et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père[2]. » — Et l'apôtre saint

1. Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum. (Heb., cap. II, 7.)

2. Semetipsum exinanivit formam servi accipiens. — Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. — Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen. — Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum; — et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus est in gloria Dei Patris. (Philip., II, 7-10.)

Pierre ajoute : « La mort qu'il a dévorée dans son supplice pour nous assurer l'héritage de la vie éternelle, la mort vaincue l'a conduit jusqu'à la droite de Dieu, d'où il voit les anges, les principautés et les vertus des cieux soumis à son éternel empire [1]. » Il avait dit à son Père : Glorifiez-moi, et voilà que, quelque temps après sa mort, on entend retentir en place publique ces étranges paroles : « Hommes d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous de nous voir faire des miracles? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos Pères a glorifié son Fils Jésus que vous avez trahi et renié en face de Pilate qui voulait le délivrer. Vous avez nié le saint et le juste et vous avez demandé qu'on délivrât à sa place un homicide. Vous avez tué l'auteur de la vie que Dieu a ressuscité d'entre les morts : ce dont nous sommes les témoins [2]. »

1. Qui est in dextera Dei, deglutiens mortem ut vitæ æternæ hæredes efficeremur : profectus in cœlum, subjectis sibi angelis, et potestatibus, et virtutibus. (I Pet., cap. III, 22.)

2. Viri Israelitæ quid miramini in hoc ?.... — Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob, Deus patrum nostrorum glorificavit filium suum Jesum, quem vos quidem tradidistis, et negastis ante faciem Pilati, judicante illo dimitti. — Vos autem sanctum et justum ne-

Le Père a glorifié son Fils immolé : Or, entendez-le bien, Messieurs, la gloire que Dieu donne à son Christ est bien celle qu'il a demandée dans sa prière sacerdotale, en déclarant les intentions de son sacrifice : la gloire qu'il avait dans le sein de son Père avant que le monde fût : *Et nunc clarifica me, Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te.* Alors le plan de Dieu était fait. Le Christ était prédestiné à la mort et à la gloire, et son Père, « introduisant ce premier-né de toute créature, à l'heure où le monde parut, s'écria : Vous, qui êtes ses anges, adorez : *Adorate eum omnes angeli ejus*[1]. » Il recevait, comme Verbe incarné et immolé, les hommages des hiérarchies célestes, pendant que les oracles, les figures et les événements préparaient son apparition visible au sein de l'humanité. Et lorsque sa course en ce monde fut terminée, lorsque son sacrifice fut consommé, lorsqu'il en eut reçu le premier prix dans sa glorieuse résurrection, il s'élança vers les cieux et, frappant

gastis et petistis virum homicidam donari vobis. — Auctorem vero vitæ interfecistis, quem Deus suscitavit a mortuis, cujus nos testes sumus. (Act., cap. III, 12-15.)

1. Psalm. LXXXXVI.

aux portes de l'éternelle Jérusalem : « Princes, dit-il, ouvrez vos portes ; enlevez-vous ; portes superbes, et le roi de gloire entrera. — Quel est ce roi de gloire ? C'est le Dieu fort et puissant ; le Dieu puissant dans le combat, le Dieu maître de toutes les vertus célestes, voilà le roi de gloire ! *Dominus virtutum, ipse est rex gloriæ*[1]. »

Jésus est glorifié dans les cieux. Mais parce qu'il a fait connaître son Père et l'a glorifié sur la terre par son sacrifice, par son sacrifice aussi il s'est fait connaître et glorifier sur la terre. Verbe incarné, il eût pu nous apparaître dès le commencement, et illuminer de sa radieuse majesté les origines du monde, mais il eût manqué à son front la double couronne du vainqueur et du sauveur, la plus belle gloire qu'un roi puisse ambitionner. Au sortir de l'effroyable et sanglante bataille dans laquelle, couvert de blessures et succombant sous les coups, il a vaincu le péché et la mort, comme il est grand, comme il est beau, le cher Fils de Dieu ! Autour de sa croix, instrument de son supplice et de son triomphe, il rallie l'humanité, et l'on entend la foule immense de ceux qu'il a ra-

1. Psalm. XXIII.

chetés et sauvés de la mort éternelle chanter en chœur : « Nous t'adorons, ô Christ, nous te bénissons, car par ta sainte croix tu as racheté le monde : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.* »

II

Entrons plus avant, Messieurs, dans les intentions sacerdotales du Christ, à l'heure de son sacrifice, et, après avoir entendu la prière qu'il adresse à son Père pour leur commune glorification, écoutons ce qu'il demande pour son Eglise.

Comme je vous l'ai dit, lorsque nous traitions de l'efficacité de la Rédemption[1] : « A ne considérer que la puissance absolue de Jésus-Christ, il est évident qu'il pouvait se mettre directement en rapport avec chacun de nous, et achever son œuvre dans nos âmes, sans que nous fussions unis ensemble autrement que par une secrète participation à ses miséricordieuses opérations. Mais ce n'est point ainsi qu'il a entendu et déterminé l'efficacité de son sacrifice. Les rachetés devaient être la matière d'une création sublime, d'un monde

1. Cf. *Exposition du dogme catholique,* cinquante et unième conférence : *La Société des rachetés.*

spirituel destiné à grandir sous l'influence d'une puissante circulation de vie, et à chanter, par ses harmonies, la gloire de son auteur. Cette création, ce monde, c'est la société des âmes : l'Église. Pendant le cours de sa vie apostolique, Jésus-Christ a déclaré le dessein de l'établir sur d'inébranlables fondements : — « J'édifierai mon Église, a-t-il dit, et les puissances d'enfer ne prévaudront pas contre elle[1]. »

Or les fondements de l'Église ce sont les apôtres ; le Sauveur prie d'abord pour les affermir. Ils sont dignes des bontés du Père céleste, car ils ont cru simplement à la divine mission du Fils qui les a appelés.

« Père, dit le Sauveur, j'ai manifesté votre « nom à ceux que vous avez tirés du monde « pour me les donner. Ils étaient à vous ; vous « me les avez donnés, et ils ont gardé votre « parole. — Ils comprennent maintenant que « tous les dons que vous m'avez faits viennent « de vous, et que toutes les paroles que je leur « ai fait entendre sont vos paroles. Ils les ont ac-

1. Ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (Matth., cap. XVI, 18.)

« cueillies, et reconnaissent comme vrai que je « suis sorti de vous ; ils croient que vous m'avez « envoyé[1]. »

Les apôtres ont la foi, mais leur foi, mal affermie, a besoin d'être protégée et fortifiée. Le monde les attend, plein de haine contre eux parce qu'ils ne lui appartiennent pas, et qu'ils sont séparés de lui, comme le Christ qui les a choisis. Il faut les préserver des pièges, des embûches, des trahisons, des attentats qui menacent leurs âmes naïves et confiantes. Pour obtenir cette grâce de son Père, le Sauveur oublie tout, et concentre sur les candides auditeurs de sa parole, les chers compagnons de sa vie apostolique, les témoins de ces prodiges, sa toute-puissante intercession et les mérites infinies de son sacrifice.

« En ce moment, dit-il, je prie pour eux et non « pas pour le monde : pour eux que vous m'avez « donnés parce qu'ils sont à vous. — Tout ce « qui est à moi est à vous, tout ce qui est à vous « est à moi. Souvenez-vous qu'ils sont ma gloire. « — Déjà je ne suis plus de ce monde, mais ils « vont y demeurer, tandis que je retourne vers

1. Joan., cap. XVII, 6-8.

« vous. O Père saint, conservez fidèles à votre « nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils « soient un comme nous[1]. »

Comment le Père ne serait-il pas touché de cette prière? Il sait que les apôtres de son Fils n'auront bientôt plus de protecteur que dans les cieux. Jésus insiste avec tendresse, avec ardeur, sur ce qu'il a fait pour les siens, et veut leur laisser avant de les quitter la joie de se savoir divinement protégés. — « Pendant que j'étais avec « eux, je les conservais en votre nom, ô mon Père! « Je les ai gardés, ceux que vous m'avez donnés, « et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de « perdition, pour que l'Écriture fût accomplie. — « Maintenant je vais à vous, et je leur dis ces « choses étant encore dans le monde, afin qu'ils « aient en eux ma joie complète. — Je leur ai « donné votre parole, et le monde les a pris en « haine parce que, comme moi, ils ne sont pas « du monde. — Je ne vous demande pas cependant de les retirer du monde, mais seulement « de les préserver du mal[2]. »

1. Joan., cap. XVII, 9-11.
2. Joan., cap. XVII, 12-15.

Les apôtres, sans doute, seraient plus joyeux, si le Maître leur disait : Venez avec moi, et s'il les emmenait à sa suite dans la mystérieuse demeure de son Père. Mais non, il faut qu'ils restent dans le monde, pour y attendre les générations de croyants qu'ils doivent évangéliser et faire entrer dans la construction de l'édifice spirituel dont ils sont les premières pierres. — « Ils resteront dans « le monde, mais, comme leur maître, ils ne seront « pas du monde [1]. » Ni l'erreur, ni la corruption ne pourront les atteindre, parce qu'ils seront gardés et préservés par l'œil vigilant et la main paternelle de Dieu. La violence même de la persécution ne triomphera de leur vie miséricordieusement protégée qu'à l'heure où chacun d'eux aura achevé sa mission.

Pierres sans tares et sans souillures, il faut qu'ils soient encore des pierres sacrées. — « Père saint, sanctifiez-les donc, dit le Sauveur, sanctifiez-les dans la vérité; la vérité, c'est votre parole. — Je les envoie dans le monde, comme vous m'avez envoyé; — et c'est pour eux que

1. De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo. (Joan., cap. XVII, 16,)

je me sanctifie : *Et pro eis ego sanctifico meipsum*[1]. »

Entendez-vous, apôtres du Christ? Le Fils de Dieu se sanctifie pour vous : Pour vous, afin que les mérites de sa sainte mort obtiennent de Dieu l'effusion de cet Esprit de vérité qu'il vous a promis et qui viendra vous faire comprendre tous les enseignements de votre maître et compléter ses révélations; pour vous, afin de vous assurer, avec le grand bien d'une parole divine, l'héritage de ses vertus, racines profondes du zèle et de la sincérité apostoliques ; pour vous, afin que, de sa croix sanglante et de sa chair martyrisée, jaillissent les grâces de force et de dévouement qui feront de vos âmes des âmes héroïques. Car, entendez jusqu'au bout la prière du divin Prêtre, comprenez-en bien le sens, allez au fond de ses intentions : il se sanctifie pour vous, afin que vous imitiez son immolation sainte, et « que vous soyez, vous-« mêmes, vraiment sanctifiés : *Ut sint et ipsi « sanctificati in veritate*[2]. »

Messieurs, la prière sacerdotale du Sauveur sera

1. Joan., cap. XVII, 17-19.
2. Joan., cap. XVII, 19.

bientôt exaucée. Les apôtres sanctifiés uniront au sacrifice du Christ le sacrifice de leur vie, et, triomphant dans la mort, ils coucheront leurs corps martyrisés et sanglants près de la pierre angulaire qui les attendait.

Et maintenant, venez, peuples de tous les climats et de toutes les langues, venez! « Vous n'êtes plus des étrangers hors de leur pays et de leur maison : *Jam non estis hospites et advenæ;* vous êtes des citoyens de la cité sainte et les enfants de la maison de Dieu : *sed estis cives sanctorum et domestici Dei;* vous êtes la cité sainte elle-même, bâtie sur le fondement des apôtres, et sur la pierre angulaire qui est le Christ Jésus : *Superædificati super fundamentum apostolorum... ipso summo angulari lapide Christo Jesu*[1]. »

Le Sauveur a demandé à son Père l'affermissement et la sanctification des fondements de son Eglise; maintenant, il va prier pour elle. Ecoutez-le, Messieurs, entendez les dernières déclarations de ses intentions sacerdotales. — « Père, je ne vous prie pas seulement pour ceux qui sont au-

1. Ephes., cap. II, 19-20.

jourd'hui avec moi, mais pour tous ceux qui, par leur parole, croiront un jour en moi. — Que tous ne fassent qu'un. Comme vous êtes en moi, ô Père, et comme moi je suis en vous, qu'ils soient un en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. — Je leur ai donné la lumière que vous m'avez donnée, pour les unir comme nous sommes unis. — (Encore une fois), je suis en eux, et vous êtes en moi. Qu'ils se fondent, qu'ils se consomment dans une telle unité que le monde reconnaisse à ce signe que je suis votre envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé[1]. »

Rien n'est beau, Messieurs, comme l'unité de l'être divin où la société des personnes subsiste sans composition ni division. La même et inséparable nature appartient au Père et au Fils. Ils y demeurent sans être ni confondus, ni mêlés, ni rapprochés, ni contenus. Ils y sont distincts sans différence, ils la possèdent parfaitement sans se la partager. Le Père garde en lui le Verbe qu'il prononce; le Verbe contient en lui le Père qui s'est parlé. Le Père est dans son Fils, le Fils est

1. Joan., cap. XVII, 20-23.

dans son Père. O merveilleuse unité ! — Le Sauveur veut que nous en voyons l'image dans la sainte Eglise ; et, de fait, à peine est-elle établie, que son unité devient un phénomène saisissant dont on chercherait en vain la cause dans notre instable nature. Le grand Apôtre la définit en cette courte et éloquente devise. « Un seul maître, une seule foi, un seul baptême et un seul Dieu, Père de tous[1]. » Et, à quelque temps de là, les docteurs appellent l'Eglise, « disséminée dans le monde entier, la maison de paix et d'union, où il n'y a qu'une seule âme, un seul cœur, et une seule bouche pour confesser la foi[2]. » Si l'on interroge sa croyance, si on lui demande où elle prend la grâce, on la trouve partout la même. Partout l'enseignement qu'elle reçoit part du même foyer de lumière ; tout y est clairement et uniformément défini, tout unanimement accepté et confessé; partout, éclairée de la même lumière, elle va puiser la grâce aux

1. Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Unus Deus et Pater omnium. (Ephes., cap. IV, 5, 6.)

2. Ecclesia licet universum in mundum disseminata sit, quasi unam domum inhabitans, quasi unam habens animam et unum cor, quasi unum possidens os. (S. Iren., *adversus hæreses*, lib, I, cap. III.)

mêmes sources ; enfin, tout en elle, lumière et vie, est soumis à la même direction. Ce grand phénomène d'unité dans la foi, les pratiques religieuses et le gouvernement, si l'on considère la diversité des pays et des races où il se manifeste, serait remarquable entre tous les phénomènes, quand bien même il ne devrait durer qu'un siècle. Mais voilà dix-neuf siècles qu'il dure, au milieu des tempêtes intellectuelles et morales, et des luttes sanglantes où sombrent d'ordinaire les institutions humaines les mieux établies ; voilà dix-neuf siècles qu'il s'impose avec le triple prestige des âges, du nombre, de l'harmonie. — Sauveur du monde, votre sacrifice a porté ses fruits et votre prière est exaucée. L'Eglise, par son unité, nous révèle sa glorieuse descendance. C'est bien vous, admirablement un avec le Père qui vous a envoyé, c'est bien vous qui nous apparaissez dans cette société religieuse pour laquelle vous avez prié, et où la foi, les signes de la grâce, le gouvernement, la lumière, la vie, la direction sont partout les mêmes et ne varient jamais.

L'Église est votre gloire en ce monde ; ne faut-il pas qu'elle soit glorifiée comme vous dans les cieux ; que son unité se consomme dans la demeure

que vous lui avez préparée, où vous régnez à jamais à la droite de votre Père, où vous vous montrez dans toute la splendeur de votre divine beauté, où la vision sans voile doit remplacer la foi, où l'amour doit fondre tous les cœurs dans une éternelle félicité? Ah! je comprends le dernier vœu, la dernière supplication de votre cœur filial. « Père, je veux que, là où je suis, ceux que vous « m'avez donnés soient avec moi. Je veux qu'ils « voient ma gloire, la gloire que j'ai reçue de « vous, parce que vous m'avez aimé avant la « constitution du monde[1]. » — Ceux qui doivent préparer cette suprême conclusion de ma mission et de mon œuvre sont en ce moment autour de moi; encore une fois, bénissez-les. J'ai mérité cette bénédiction; ils la méritent; (j'en appelle à votre justice). « *Pater juste!* Père juste! le monde « ne vous connaît pas; mais moi je vous connais, « et ceux-ci ont compris que vous m'avez envoyé. « Je leur ai fait connaître votre nom; je le leur « apprendrai encore, afin que l'amour dont vous « m'avez aimé soit en eux, afin que moi-même je « sois en eux[2]. »

1. Joan., cap. XVII, 24.
2. Joan., cap. XVII, 25, 26.

Ainsi se terminent les touchants et sublimes adieux du Sauveur.

Merci, cher et doux Père de la famille chrétienne! Merci de votre amoureuse condescendance! Merci des leçons d'humilité et de charité fraternelle que vous nous avez données! Merci de vos révélations! Merci de vos avertissements et de vos promesses! Merci du legs adorable qui livre à notre amour votre personne tout entière! Merci des intentions de votre sacrifice, de vos déclarations sacerdotales et de votre prière! — Tout est fini. — Traversez le torrent de Cédron[1], livrez-vous aux mains de vos ennemis, mourez pour nous, et puisse l'humanité tout entière recueillir le fruit de votre sacrifice.

Mais je ne quitterai pas le pied de votre croix avant de vous avoir prié comme vous avez prié votre Père. — Cher Fils de Dieu, Jésus de mon cœur, je n'ai voulu et cherché que votre gloire dans l'œuvre que j'achève, accordez-m'en la récompense en bénissant ceux que vous m'avez donnés

1. Hæc cum dixisset Jesus, egressus est cum discipulis suis trans torrentem Cedron, ubi erat hortus, in quem introivit ipse et discipuli ejus. (Joan., cap. XVIII, 1.)

pendant vingt ans pour les instruire et les édifier. Protégez-les contre l'esprit et les maximes du monde, préservez-les de la corruption du monde; faites-les vivre dans le monde sans qu'ils soient du monde. Sanctifiez-les par la connaissance pratique de votre vérité. Tenez-les toujours unis dans la même foi, la même grâce, la même soumission à votre sainte Église. Ne permettez pas qu'il y ait parmi eux un seul enfant de perdition; mais que tous soient un jour avec moi là où vous êtes, unis, consommés dans la contemplation de votre gloire et les embrassements de votre éternel amour. Ainsi soit-il.

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.

MESSIEURS,

Vous savez ce qui arrive quand des amis vont se séparer pour une longue absence : Ils se disent adieu, s'embrassent, font quelques pas pour s'en aller, reviennent, s'embrassent encore, s'en vont, reviennent de nouveau, ils ont peine à se quitter. — Voilà ce que je fais depuis huit jours : j'ai peine à clore, par un dernier adieu, les vingt années de mon apostolat près de vous. Et pourtant, il faut bien se séparer, c'est aujourd'hui notre dernière entrevue. Disons-nous adieu sur le cœur ami de Celui qui vient d'entrer dans vos âmes, et

dont la sainte vérité a été le lien de notre mutuelle affection.

« Quinze ans, disait Tacite, c'est un grand morceau du siècle : *Quindecim annos, grande ævi spatium.* » Dieu l'a allongé pour vous, Messieurs ; nous avons fait ensemble presque un jubilé. Laissez-moi vous dire, dans mes derniers épanchements, ce qui m'a soutenu pendant cette longue carrière. Vous venez de chanter vous-mêmes, en finissant votre cantique d'action de grâces, le doux, profond et efficace sentiment dont mon âme a été remplie : « *In te, Domine, speravi :* Seigneur, j'ai espéré en vous. »

Sans doute, Messieurs, j'ai compté sur votre intelligence, votre bonne foi, votre bonne volonté et, j'ose le dire, sur votre fidèle affection. Mais vous, avec vos excellentes dispositions, moi, avec mes seules ressources, nous n'aurions pas été loin, sans l'intervention bénie de Celui qui éclaire les esprits, touche les cœurs, et complète par les opérations de sa grâce l'action de la parole humaine.

« *In te, Domine, speravi :* J'ai espéré en vous, Seigneur. » Je sentais mon insuffisance et ma faiblesse pour la grande tâche qui m'était confiée,

et j'ai demandé votre lumière et votre force. Vous avez ouvert les yeux de mon intelligence sur votre sainte doctrine ; vous m'avez attaché, par un respectueux, fidèle et tendre amour, à votre Église, mère des âmes et organe infaillible de vos révélations, au docteur admirable que les siècles ont vénéré comme le maître de la science sacrée; vous m'avez donné le goût et les joies de la vérité, vous m'avez préservé du désir de plaire par la recherche de ce qui flatte la vaine curiosité de l'esprit humain; vous avez nourri dans mon cœur le pur et saint amour des âmes ; vous m'avez rendu insensible aux contradictions et aux critiques qui tendent à décourager le zèle de l'apôtre; vous avez entretenu dans mon corps, parfois défaillant, la sève de santé dont j'avais besoin pour servir, jusqu'au bout, d'instrument à vos miséricordes. Je vous remercie, mon Dieu, votre œuvre est achevée ; prenez-moi, maintenant, si c'est votre bon plaisir.

« *In te, Domine, speravi :* J'ai espéré en vous, Seigneur, » pour les chères âmes que je devais évangéliser. La légèreté du siècle, la mobilité de l'opinion, le goût des nouveautés et des choses étranges pouvaient les détourner d'entendre cette

longue suite de vérités, souvent ardues, toujours austères, que j'avais entrepris de leur exposer; mais vous les avez faites grandes, nobles et fortes. En obéissant à votre grâce, elles sont demeurées fidèles à ma parole; fidèles jusqu'à rendre les armes de l'erreur et du péché après de longues résistances; fidèles, jusqu'à me donner la joie de ces conversions attardées qui font tressaillir les anges de Dieu dans le ciel.

J'ai espéré et j'espère encore en vous disant adieu, Messieurs.

J'espère que les échos de ma parole iront plus loin que cette enceinte, plus loin que ce jour qui termine ma carrière, et que l'autorité divine et les splendeurs du dogme catholique arracheront à d'autres âmes que les vôtres le *Credo* et l'*Amen* qui ont retenti sous les voûtes de ce temple.

J'espère qu'en me quittant vous serez plus attachés à votre foi, et plus résolus que jamais à la faire triompher, en donnant au monde le spectacle d'une vie vraiment chrétienne.

J'espère que vous n'oublierez pas votre apôtre, votre ami, et que, loin de vous, il sentira l'efficace des prières que vous ferez pour la paix de ses vieux jours et son heureux voyage pour le ciel.

C'est là, mes amis (pour la plupart d'entre vous, je puis bien dire mes enfants), c'est là que nous nous reverrons, dans un temple plus vaste et plus glorieux que cette belle Notre-Dame, en présence d'un Dieu qui ne se cachera plus à nos regards; là, que nous contemplerons, dans leur source même, les vérités que nous aurons méditées ensemble pendant notre vie de passage; là, que nous chanterons l'amour et la joie dont nos cœurs déborderont; là, que nous dirons sans fin : Frères, amis, aimons-nous, aimons-nous, nous ne serons plus jamais séparés.

Voilà ce que j'espère, ô mon Dieu, dites-moi que je ne serai pas confondu : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

EXTRAIT

DE LA REVUE L'*ANNÉE DOMINICAINE*

A la suite de cette allocution, par une dérogation inusitée, mais que tout justifiait dans le cas présent, M. Bonjean, l'un des auditeurs les plus assidus des Conférences de Notre-Dame, a été autorisé à adresser à l'orateur, avant qu'il descendît pour la dernière fois de la chaire de la métropole, ces paroles que nous nous reprocherions de ne pas reproduire :

« Mon Très Révérend Père,

« Au moment où votre voix puissante vient de retentir pour la dernière fois dans la chaire de Notre-Dame, en l'honneur de la divine Eucharistie,

permettez à la Confrérie du Saint-Sacrement de l'église métropolitaine de vous offrir un gage durable de sa gratitude et de sa vénération.

« Nous vous prions, mon Révérend Père, de recevoir cette image de notre divin Rédempteur[1] qui vous rappellera, dans la pieuse retraite où s'exile votre talent toujours plus admiré, la glorieuse carrière que vous avez poursuivie depuis vingt années.

« Et maintenant, mon Très Révérend Père, vous pouvez dire comme le grand Apôtre : « J'ai « combattu le bon combat, j'ai accompli ma « course, j'ai conservé ma foi. »

« Mais, en attendant la couronne de gloire que vous promet la suite du texte sacré, souffrez que votre fidèle auditoire se groupe encore une fois au pied de cette illustre chaire, afin de pousser à son tour un retentissant *Amen*.

1. Le crucifix offert au R. P. Monsabré est en ivoire et la croix en ébène. Le travail, dû au ciseau de Julien, est fort beau et l'expression du visage saisissante. La croix porte, gravée sur une plaque d'argent, l'inscription suivante : *Au T. R. P. Monsabré, la Confrérie du Très Saint-Sacrement de l'église métropolitaine de Notre-Dame. — Pâques* 1890. — *Conférences de Notre-Dame de Paris,* 1872-1890.

« *Amen* de la foi, que vous avez développée et affermie dans nos âmes.

« *Amen* de la piété, dont votre éloquence a fécondé le germe dans nos cœurs.

« *Amen* de la pensée, préservée par votre dialectique puissante des erreurs contemporaines.

« *Amen* des actes, qui se résument d'une manière si éclatante dans cette magnifique communion pascale.

« *Amen* enfin de la reconnaissance et de l'admiration en présence de tant de services rendus et de tant d'efforts dépensés, pour la gloire de Dieu, le salut des âmes, et l'honneur de la patrie ! »

A ces paroles, qui exprimaient si bien les sentiments de tous, le R. Père Monsabré a répondu :

« MESSIEURS,

« On dit que l'amour est aveugle ; je serais tenté de le croire en entendant le bien que vous dites de moi, mais il me paraît tout à fait clair-

voyant dans le choix du souvenir que vous m'offrez. Vous ne pouviez rien me donner qui fût plus doux à mon cœur. Le crucifix, ainsi que je vous le disais ces jours derniers, est un livre plein d'enseignements. Je lirai sur celui que vous m'offrez la mystérieuse histoire des grâces que Dieu m'a faites pour vous évangéliser, et des grâces que vous avez reçues de mon apostolat. Après cette lecture, je m'enfoncerai dans la plaie du cœur que l'amour a blessé pour vous aimer d'un amour qui ne finira qu'avec la vie. »

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

SEMAINE SAINTE 1889

Les Avertissements de l'autre Monde.

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — LE SOUVENIR DES MORTS. — Impossible de se mettre en face des conclusions de la vie humaine, sans se replier sur soi-même et sans se demander à laquelle de ces conclusions on se prépare. — La méditation des avertissements de l'autre monde doit accentuer le mouvement de retour sur nous-mêmes. — Le premier avertissement nous vient du purgatoire : « *Mementote*, etc. : *Souvenez-vous de ceux qui sont enchaînés comme étant enchaînés vous-mêmes.* » — Souvenons-nous des morts : 1° pour leur être utiles ; 2° pour servir notre propre intérêt. — I. *Être utile aux morts.* — Comment nous les oublions. — Comment l'Eglise les

rappelle à notre mémoire. -- Elle veut que notre souvenir soit un souvenir d'action et d'assistance. — 1° Cette assistance est possible. — Elle est fondée d'abord sur la similitude de nature qui établit entre tous les hommes une vaste communion. — En second lieu, sur nos rapports spirituels rendus plus intimes par la grâce. — 2° Cette assistance est un devoir — d'amour, — de reconnaissance, — de compassion, — de religion, — de justice. — Comment les saints ont accompli ce devoir. — On ne demande pas à tous leur si grande charité, mais seulement de se servir des moyens que Dieu et l'Eglise ont mis à la disposition de tous les chrétiens : les bonnes œuvres, — la prière, — les indulgences, — le saint sacrifice de la messe. — Un mot sur les envahissements payens dans le culte des morts. — II. *Notre intérêt dans le culte et l'assistance des morts.* — Ce culte peut nous être utile en ce monde et en l'autre. — 1° En ce monde, il nous fait rentrer en nous-mêmes, — nous rappelle les chaînes et les suites du péché, et nous prépare à l'expiation des nombreuses fautes que nous oublions si facilement. — 2° En l'autre monde, il sera bon pour nous de nous être souvenu des morts et de leur avoir été secourables. — La miséricorde de Dieu se mesurera sur la nôtre. — *Sancto ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.* 3

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — LE CHEMIN DE LA PERDITION.— Le second avertissement de l'autre monde nous vient de l'enfer : « *Lata porta*, etc. : *La porte et le chemin qui conduisent à la perdition sont larges et spacieux, et il y en a beaucoup qui entrent par là.* » — Grand nombre de ceux qui marchent sur le chemin de la perdition, par suite de leur aveuglement : 1° aveuglement sur eux-mêmes, — 2° aveuglement sur la conduite de Dieu à leur égard. — I. *Aveuglement du pécheur sur lui-même.* — 1° aveuglement sur l'état de notre nature. — Nous oublions sa corruption et ses faiblesses. — Par suite, nous négligeons de résister aux entraînements des convoitises et nous nous livrons à la tyrannie des habitudes. — 2° aveuglement sur la gravité de nos actes. — Nous leur appliquons de fausses mesures qui les diminuent à nos yeux sans les rendre moins odieux à celui qu'ils offensent. — Combien sont nombreuses les transgressions graves dont on se rend coupable. — Quand on voit tant de malheureux s'aveugler sur la gravité et le nombre de leurs mauvaises actions, on ne peut s'empêcher de reconnaître la vérité et l'à-propos de ce terrible avertissement : « *Lata porta et spatiosa via, etc.* — II. *Aveuglement du pécheur sur la conduite de Dieu à son égard.* — Dieu est bon et miséricordieux. — La bonté et la miséricorde de Dieu ne sont la plupart du temps pour les pécheurs qu'une sorte d'encouragement qui les aveugle et les maintient sur le chemin de la perdition. — 1° Aveuglement dans la manière

dont ils interprètent la bonté de Dieu. — Dieu est bon, disent-ils : — il ne peut pas vouloir notre éternel malheur ; — il ne nous a pas faits pour nous damner ; — il ne peut pas nous damner pour un seul péché mortel. — Réponses : — 2° Aveuglement dans les excuses que les pécheurs osent présenter à la miséricorde divine. — Ce qu'il faut penser de l'ignorance, la fausse conscience, la prétendue bonne foi des pécheurs. — 3° Aveuglement dans les retards que les pécheurs font subir à la miséricorde divine. — Ils s'imaginent que cette miséricorde les attendra jusqu'à la fin parce qu'elle les a attendus jusqu'ici. — Criminelle folie. — Donc, grand nombre de ceux qui marchent sur le chemin de la perdition. — Ce qu'il faut faire pour en sortir. 27

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — L'ESPÉRANCE DU CIEL. — Troisième avertissement : *Vivons sobrement, justement et pieusement, en attendant l'objet de notre bienheureuse espérance.* — C'est-à-dire pour arriver au ciel, il faut y penser, le désirer, l'*espérer*. — 1° Rien de plus nécessaire que la pensée, le désir, l'attente du ciel ; l'espérance chrétienne est un de nos plus grands devoirs ; — 2° Rien de plus efficace et de plus salutaire ; l'espérance chrétienne sanctifie notre vie et lui fait mériter le ciel. — I. *Devoir*. — Nobles aspirations de la nature humaine. — Un de nos plus grands devoirs est de les satisfaire. — L'espérance humaine doit être pleine d'immortalité. — Elle se ressent des impuis-

sances et des incertitudes de la raison. — Ce que Dieu a fait pour éclairer notre raison.— Vérités de la foi touchant nos admirables destinées. — Notre foi dans ces vérités doit porter notre espérance. — Cette espérance doit être ferme et de tous les instants. — Examen de conscience à cet égard. — Conduite de certains chrétiens qui cherchent à excuser leur insouciance pour les choses éternelles en accusant ceux qui s'en montrent uniquement préoccupés. — Réponse à cette accusation.— Conclusions au devoir de l'espérance. — II. *Efficacité.* — Précisément parce que nous attendons le ciel, nous nous décidons à vivre : — 1° dans l'austère réserve ;—2° dans la parfaite justice;—3° dans la généreuse et intelligente piété qui convient à des chrétiens. — Développement de ces trois points. — On en conclut qu'il est absurde de dire que l'espérance du ciel est un rêve égoïste qui stérilise la vie humaine. — Belle pensée de saint Augustin. — L'espérance chrétienne est un devoir dont l'accomplissement nous promet le plus noble, le plus fécond, le plus durable de tous les progrès. « *Spe salvi facti sumus.* » . . . 55

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — LES PRÉPARATIFS DE LA RÉSURRECTION. — Le quatrième avertissement de l'autre monde est écrit sur la chair ressuscitée du Sauveur, dont les plaies radieuses nous rappellent le moyen héroïque qu'il a pris pour entrer dans la gloire : Nous y lisons : « *Si nous sommes unis au Christ par la ressemblance de ses souffrances et de sa mort,*

nous lui serons unis par la ressemblance de sa résurrection. — 1° Honte et danger de ceux qui n'auront pas tenu compte de cet avertissement. — 2° Haute sagesse et gloire de ceux qui en auront fait la règle de leur vie. — I. *Honte et danger.* — 1° Flatteurs et esclaves de la chair. — Prétentions du matérialisme à l'éducation de l'humanité. — Langage hardi et cynique du paganisme contemporain. — Si l'on n'admet pas comme lui qu'il y ait rien au monde que de la matière, combien se conduisent comme s'il y avait entre l'esprit et la chair une égalité parfaite ? — Combien même laissent pencher du côté de la chair leurs préférences ? — Rapide tableau du triomphe de la chair dans nos mœurs contemporaines. — Ce qui résulte de ce triomphe c'est l'esclavage de l'esprit. — Voilà la *honte.* — 2° Le *danger* consiste en ce que le triomphe de la chair peut nous faire manquer la dernière grâce. — La dernière grâce manquée, l'esprit, par la résurrection, sera éternellement asservi à la chair dans un éternel supplice. — Il est temps encore d'éviter ce danger. — II. *Haute sagesse et gloire.* — Contradiction apparente entre la doctrine de l'Eglise et sa législation sur la chair. — Cette contradiction disparaît si l'on tient compte du principe qui dirige la conduite de l'Eglise à l'égard de la chair, et si l'on considère les conséquences du traitement qu'elle lui inflige. 1° *Principe.* — L'homme est déchu. — Dans l'homme déchu « *la chair convoite contre l'esprit, l'esprit contre la chair.* » L'Eglise prend le parti de l'esprit contre la chair ; elle la châtie pour la punir de ses révoltes ; elle l'affaiblit par la pénitence et la mortification pour la soumettre à l'empire du souffle de Dieu. — 2° *Conséquences* : — Dans la chair domptée l'esprit est maître. — Dans sa chair mortifiée le chrétien ressemble à son maître Jésus-Christ. — L'esprit maître ne reprendra

un jour la chair que pour l'associer à sa gloire. — Le Sauveur, fidèle à la loi qu'il a accomplie en sa personne, mesurera à la ressemblance de sa mort la ressemblance de sa résurrection. — Un mot sur les prétendues extravagances des saints. — Leur utilité comme entraînement. — La récompense qu'ils en ont reçue même en cette vie. — Si nous ne les égalons pas, il faut au moins nous soumettre à la loi : « *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* » 83

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — LA CROIX, CLÉ DU CIEL ET DE L'ENFER. — *O clavis, qui aperis et nemo claudit, claudis et nemo aperit.* — Pourquoi ces paroles pour texte. — Elles peuvent servir d'introduction et de conclusion à tous les grands mystères de notre salut. — Les deux termes de la vie humaine. — Avant que nous y arrivions, nous verrons notre sentence écrite sur la croix qui doit apparaître au jugement. — 1° La croix, règle de tous les devoirs, nous donnera au jugement de Dieu la mesure de nos mérites et de nos démérites. — 2° La croix, source de toutes les grâces, comblera les espérances des justes, exaltera leur humble et amoureuse reconnaissance, et confondra les longs mépris et les misérables excuses des pécheurs. — I. *La croix règle de tous les devoirs*, etc. — 1° Devoirs envers Dieu ; — révélations et commandements concentrés dans le bois sacré de la croix. — Elle nous dit qu'il faut tout sacrifier à la gloire, à l'amour, au service de Dieu. — 2° Devoirs envers le prochain. — Elle nous donne la règle et la mesure de l'amour que nous

devons avoir pour lui. — 3° Devoirs envers nous-mêmes. — La croix nous prêche l'humilité, — le détachement, — la mortification de la chair, — la résignation et la patience; — elle nous apprend comment nous devons sortir de la misère du péché. — Une simple confrontation avec ce signe auguste, au jour de notre jugement, suffira pour nous convaincre de ce que nous aurons mérité. — Nous lirons sur ses bras notre sentence : à droite : *Venite benedicti ;* à gauche : *ite maledicti.* — II. *La croix source de toutes les grâces,* etc. — Les lois humaines, en nous imposant des devoirs, ne nous sont d'aucun secours pour les accomplir. — Il n'en est pas de même de la croix, car elle est la source de toutes les grâces en même temps que la règle des devoirs. — 1° La première des grâces que nous lui devons est de nous avoir rendu notre sublime fin. — 2° De son bois sacré jaillit la divine vertu qui pénètre nos âmes, les purifie, les réconcilie, les transforme, les illumine, les fortifie. — Le sang de la croix dans les sacrements. — 3° Ce sang nous a mérité une infinité de secours qui se renouvellent avec chaque jour, chaque heure, chaque instant de notre vie. — Cri de joie des justes à l'apparition de la croix. — Cri d'horreur des pécheurs. — Toutes leurs excuses sont confondues. — Tout est fini. — O croix, clé divine, ouvrez, fermez. — Conclusion : adorer cette clé divine, et s'estimer heureux de pouvoir encore empêcher qu'elle ne nous soit funeste. — Ne pas la laisser aux mains de Dieu, mais la prendre soi-même pour qu'elle soit salutaire. . 109

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE, sur ces paroles : *Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.*

SEMAINE SAINTE 1890

Les Adieux du Sauveur.

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — JÉSUS AUX PIEDS DE SES DISCIPLES. — Adieux du père de la famille chrétienne, racontés par un aîné à ses plus jeunes frères. — L'aîné est l'apôtre saint Jean. — Premières paroles de son récit. — Il nous montre le cœur du Sauveur débordant d'une tendresse infinie dans les adieux qu'il adresse à ses enfants. — Premier témoignage de cette tendresse, le lavement des pieds, acte étrange par lequel le Fils de Dieu — 1° nous manifeste sa miséricordieuse condescendance, — 2° nous donne une admirable leçon d'humilité et d'amour fraternel. — I. *Miséricordieuse condescendance.* — Toutes les phases de la vie du Verbe incarné commencent par un grand acte d'humiliation et d'anéantissement. — La veille de sa passion, nous le voyons à genoux devant les apôtres et leur lavant les pieds. — C'est avec la pleine conscience de ses droits et de sa dignité qu'il s'humilie. — Aux pieds de qui? — Étonnante, admirable bonté! — C'est une bonté de tous les jours. — Comment Jésus est aux

pieds des pécheurs. — Pourquoi ? — Non seulement pour les toucher, mais pour les purifier. — Sa miséricordieuse condescendance dans le sacrement de pénitence qui est le bain de nos âmes pécheresses. — Nos protestations orgueilleuses devant ce sacrement, bien différentes de la protestation de Pierre. — Laissons-nous pardonner et purifier, car lorsque nous nous humilions devant le Sauveur dans le sacrement de pénitence, c'est lui encore qui est à nos pieds. — II. *Leçon d'humilité et d'amour fraternel.* — L'acte seul du Sauveur s'imposait par sa grande autorité à notre imitation, mais il le commente pour en relever l'importance pratique. 1° Il veut que nous nous faisions petits comme il s'est fait petit. — Nos répugnances à l'humilité. — Pourtant l'humilité est le fondement de toutes les vertus. — 2° Le divin Maître, en nous faisant ses adieux, ne songe pas seulement à la perfection et au bonheur de chacun de ses enfants, il veut assurer la perfection et le bonheur de toute la famille chrétienne, par une grande leçon de charité fraternelle. — « *Faites ce que j'ai fait et comme je l'ai fait.* » C'est-à-dire « sachez vous abaisser et mettre au service des petits les prérogatives, les grandeurs et les biens que vous avez reçus de Dieu. » — Comment cette leçon a été comprise dans l'Église. — Comment nous devons la comprendre et la mettre en pratique. — En imitant le Sauveur, nous aurons droit à la béatitude qu'il a promise dans le mystère du lavement des pieds : — « *Si hæc scitis, beati eritis si feceritis ea.* » 145

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — DERNIÈRES RÉVÉLATIONS. — Judas étant sorti du cénacle, le Sauveur se sent à l'aise avec les siens, son cœur déborde et s'épanche en révélations, promesses et avertissements. — D'abord les révélations. — 1° Le Sauveur s'applique à bien faire connaître, à ceux qui doivent continuer son œuvre, la divine origine de sa mission et la grandeur infinie de sa personne ; — 2° à rappeler à la famille chrétienne, dont il est le chef, la mystérieuse et surhumaine dignité dont elle est investie, ainsi que les signes auxquels on doit la reconnaître dans le monde. — I. *Origine de la mission du Christ et grandeur de sa personne.* — 1° Jésus a maintes fois parlé, dans sa vie, du Père qui l'a envoyé. — Il a appelé Dieu son Père. — Il n'a pas été compris. — Mais près de mourir il revient sur l'affirmation de son origine et de sa grandeur divines dans un discours où, selon l'expression de Bossuet, il y a des profondeurs à faire trembler. — 1° Explication de ces paroles : « *Qui me voit voit mon Père.* » — Comment Jésus-Christ, dans ses dernières révélations, nous montre tout le mystère de la vie divine. — 2° Explication de ces paroles : « *Je suis la voie, la vérité et la vie.* » — Jamais le Sauveur n'a affirmé plus clairement sa divinité. — II. *Mystérieuse et surhumaine dignité de la famille chrétienne,* etc. 1° Quels rapports avec Dieu nous honorent. — La plus noble et le plus intime, la communication de sa vie. — Figure de la vigne. — Explication. La dignité de la famille chrétienne es une dignité divine. 2° On la reconnaît dans

le monde à trois signes : la foi, l'amour, les œuvres.— Avons-nous ces signes ? — Si non, nous sommes des sarments stériles, bons à couper et à jeter au feu. — Voici les jours de salut, — hâtons-nous de rouvrir nos âmes obstruées par le péché au courant de la sève divine. — Profitons des dernières révélations du Sauveur. 169

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — AVERTISSEMENTS ET PROMESSES. — Jésus prépare ses disciples à ce qui les attend dans le monde par des avertissements et des promesses qui s'adressent, en tous les temps, à toute la famille chrétienne. — 1° Il les avertit de leur faiblesse qui doit aller jusqu'à la défaillance, et leur promet de revenir à eux quand il l'auront abandonné. — 2° Il les avertit qu'ils seront en butte à la haine et à la persécution du monde, et il leur promet son secours. — I. *Défaillance*, etc. 1° « Vous ne pouvez pas encore venir avec moi. » — Protestation de Pierre. — Jésus lui annonce sa chute. — Cette chute est due à la présomption. — Comment nous nous rendons coupables de présomption. — Les disciples affirment leur foi. — Jésus leur annonce leur dispersion. — Ils abandonnent leur Maître. — C'est de la lâcheté. — Nous sommes plus lâches qu'eux. — 2° La considération de notre faiblesse et de nos défaillances pourrait nous décourager. — Consolante promesse du Sauveur : c'est lui qui revient le premier vers ses chers infidèles. — Comment il revient vers nous quand nous l'avons abandonné et renié. — Hâtons-nous de profiter de ce miséricordieux

retour. — II. *Haine et persécution*, etc. 1° Pour comprendre le solennel avertissement du Sauveur qui annonce à ses disciples la haine et les persécutions du monde, il faut savoir ce qu'on entend, au sens évangélique, par ce mot *le monde*. — Explication. — Comment les avertissements du Sauveur ont été justifiés par les événements. — Notre attitude en face du monde. — 2° Il serait impossible à la nature de ne pas fléchir sous le poids des avertissements du Sauveur, s'il n'y joignait des promesses. — Il promet le secours de son invisible présence, — l'effusion de son Esprit, — le pouvoir des miracles, — l'efficacité de la prière, — sa paix et sa joie. — La victoire sur le monde. — Ces promesses ont été accomplies. — Comment elles peuvent s'accomplir en nous. — Comment nous pouvons vaincre le monde. — Promesse suprême du Chef de la famille chrétienne : « Il nous prépare une place dans la maison de son Père. » 195

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — LE LEGS DU SAUVEUR. La leçon que le Sauveur nous donne dans ses adieux, ses révélations, ses avertissements et ses promesses ne sont en quelque sorte que la solennité dont il entoure son testament. — Il veut nous léguer sa chair adorable et son précieux sang. — C'est ce qu'il y a de plus important et consolant dans les adieux du Sauveur. — 1° Jésus se donne lui-même dans son sacrement. — 2° Il se donne sans réserve, et malgré tout ce qui peut offenser sa gloire. — I. *Jésus se donne*. —

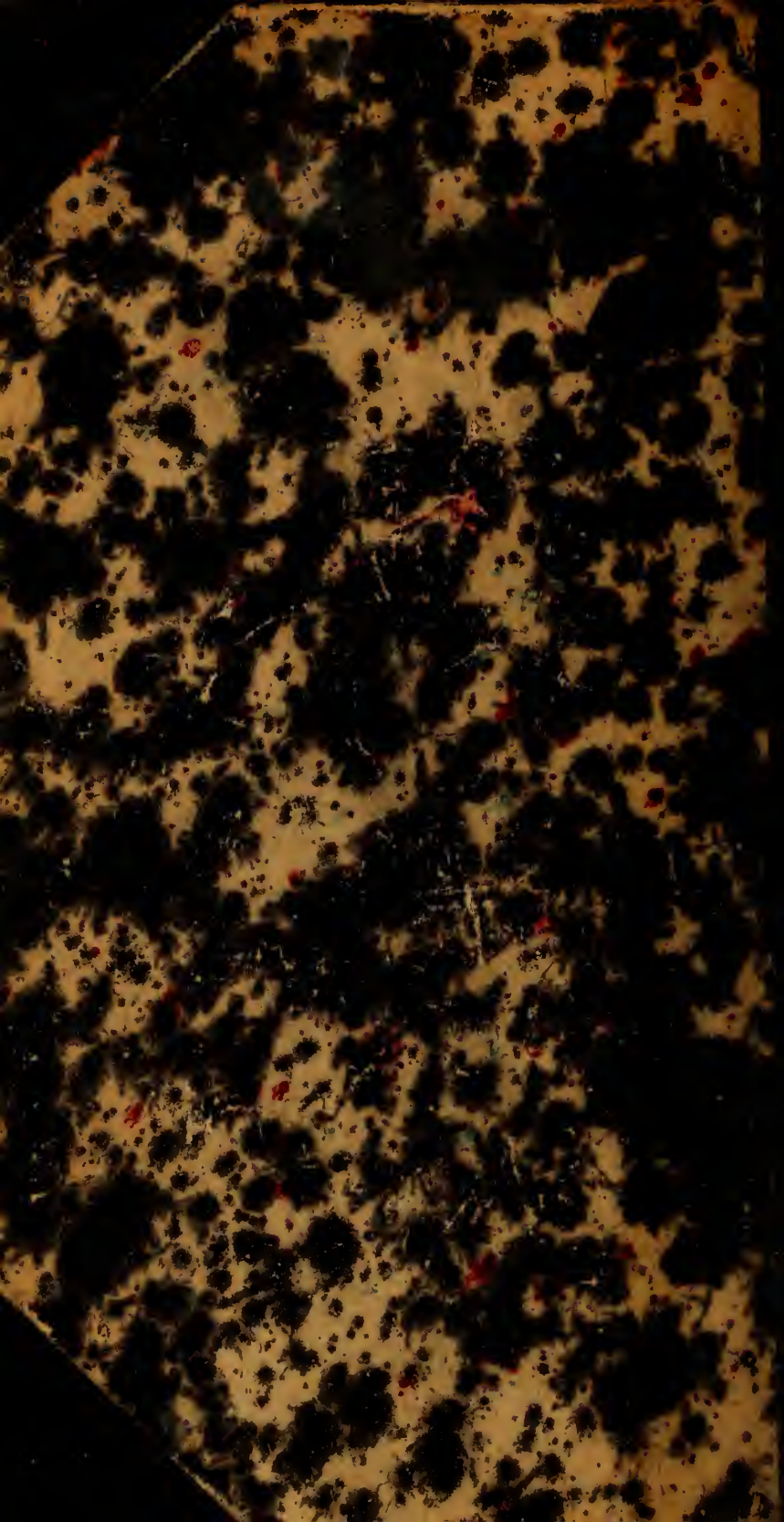
1° Répugnance de la raison à l'endroit de la donation réelle et personnelle du Sauveur. — Comment nous avons répondu à ses objections. — Difficultés que fait l'hérésie. — On a peine à les comprendre quand on étudie : — La clarté du testament ou les paroles du testateur ; — La loi du progrès ou les intentions du testateur; — Les exigences de l'amour ou les sentiments du testateur. — Développement de ces trois points. — Rien de plus certain : le legs du Sauveur n'est pas un simple mémorial, une figure, un symbole ; c'est lui-même. — 2° Il se donne : — Comme compagnon de notre pèlerinage. — Comme prix de notre rédemption. — Comme nourriture de notre mortalité. — C'est tout ce qu'il y a de plus grand pour nous en attendant l'éternelle communion des cieux. — II. *Manière dont Jésus se donne.* — 1° Il se donne sans réserve ; c'est-à-dire — en aucune circonstance il ne retire sa présence; — en aucun temps il ne se refuse à ceux qui le demandent et ont besoin de lui. — Il ne mesure pas sa vertu et sa grâce. — 2° Il se donne malgré tout ce qui peut offenser sa gloire ; c'est-à-dire — malgré les humiliations de son état sacramentel, — malgré l'indignité de ceux qui consacrent son corps et son sang ; — malgré l'indignité de ceux qui le reçoivent : — amis — serviteurs — pèlerins et inconnus — ennemis. — Quel amour ! quel don ! — Cohéritiers des Apôtres, nous voulons être comme eux des héritiers respectueux, reconnaissants et dévoués. 223

VENDREDI SAINT

CINQUIEME INSTRUCTION. — PRIÈRE SACERDOTALE DU SAUVEUR. — Après avoir fait ses adieux, Jésus prie. — Caractère de sa prière, — il y déclare les intentions de son sacrifice et demande à Dieu d'en assurer les fruits. — Ce qu'il veut obtenir en se sacrifiant, c'est : — 1° la gloire de son Père avec sa propre gloire ; — 2° l'affermissement et la sanctification de son Église. — I. *Gloire du Père et du Fils.* — 1° L'heure est venue où le Sauveur va faire connaître, mieux que par tous les moyens de connaissance, les sublimes perfections du Père qui l'a envoyé. — Comment Dieu est connu par ses œuvres; — par sa parole. — Mais le Christ immolé est le plus éloquent des révélateurs. — On ne peut contempler et méditer le crucifix sans se convaincre que — Dieu est grand, — juste, — miséricordieux, — sage, — tout-puissant, — infiniment bon. — Développements. — La passion du Sauveur est une merveille dans laquelle on voit Dieu tout entier, et par laquelle il est glorifié mieux que par toutes les œuvres où il a mis l'empreinte de ses perfections. — 2° Le Fils aussi est glorifié. — Le Père le fait d'autant plus grand qu'il s'est plus profondément abaissé pour honorer la majesté divine. — A cause de ses souffrances et de sa mort, il est glorifié dans les cieux et sur la terre. — II. *Affermissement et sanctification de l'Église.* — 1° Etablir l'Eglise est le but de la Rédemption. — Les fondements de l'Eglise ce sont les Apôtres. — Jésus prie pour les affermir. — Formes touchantes de

sa prière pour cet objet. — Comment les Apôtres en ont reçu l'efficacité. — Invitation à tous les peuples à s'appuyer sur ces fondements glorieux. — 2° Après avoir demandé à son Père l'affermissement et la sanctification des fondements de son Eglise, Jésus prie pour elle ; — particulièrement pour son unité. — Comment l'Eglise, par son unité, glorifie le Fils de Dieu. — Jésus demande finalement sa glorification. — Cette prière achevée, c'est l'heure pour lui de mourir pour nous, afin que l'humanité tout entière puisse recueillir le fruit de son sacrifice. — Prière d'adieu pour l'auditoire de Notre-Dame. 247

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE, sur ces paroles : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.